

Victor Hugo

La fin de Satan

bibebook

Victor Hugo

La fin de Satan

Un texte du domaine public.

Une édition libre.

bibebook

www.bibebook.com

Chapitre **1**

Hors de la terre I



1. ET NOX FACTA EST



Depuis quatre mille ans il tombait
dans l'abîme.

Il n'avait pas encor pu saisir une
cime,
Ni lever une fois son front démesuré.
Il s'enfonçait dans l'ombre et la

brume, effaré,
Seul, et derrière lui, dans les nuits
éternelles,
Tombaient plus lentement les plumes
de ses ailes.

Il tombait foudroyé, morne
silencieux,

Triste, la bouche ouverte et les pieds
vers les cieux,

L'horreur du gouffre empreinte à sa
face livide.

Il cria : - Mort! - les poings tendus
vers l'ombre vide.

Ce mot plus tard fut homme et
s'appela Caïn.

Il tombait. Tout à coup un roc heurta
sa main;

Pareil aux dieux d'airain debout sur
leurs pilastres,
Il attendit mille ans, l'oeil fixé sur les
astres.

Les soleils étaient loin, mais ils
brillaient toujours.

La foudre alors gronda dans les
cieux froids et sourds.

Satan rit, et cracha du côté du
tonnerre.

L'immensité, qu'emplit l'ombre
visionnaire,

Frissonna. Ce crachat fut plus tard
Barabbas.

Un souffle qui passait le fit tomber
plus bas.

II

La chute du damné recommença. -
Terrible,
Sombre, et piqué de trous lumineux
comme un crible,
Le ciel plein de soleils s'éloignait, la
clarté
Tremblait, et dans la nuit le grand
précipité,
Nu, sinistre, et tiré par le poids de
son crime,
Tombait, et, comme un coin, sa tête
ouvrait l'abîme.
Plus bas! plus bas! toujours plus
bas! Tout à présent

Le fuyait; pas d'obstacle à saisir en passant,
Pas un mont, pas un roc croulant,
pas une pierre,
Rien, l'ombre, et d'épouvante il ferma sa paupière.
Quand il rouvrit les yeux, trois soleils seulement
Brillaient, et l'ombre avait rongé le firmament.
Tous les autres soleils étaient morts.

III

Une roche
Sortait du noir brouillard comme un

bras qui s'approche.

Il la prit, et ses pieds touchèrent des sommets.

Alors l'être effrayant qui s'appelle
Jamais

Songea. Son front tomba dans ses
mains criminelles.

Les trois soleils, de loin, ainsi que
trois prunelles,

Le regardaient, et lui ne les regardait
pas.

L'espace ressemblait aux plaines
d'ici-bas,

Le soir, quand l'horizon qui
tressaille et recule,

Noircit sous les yeux blancs du

spectre crépuscule.

De longs rayons rampaient aux pieds
du grand banni.

Derrière lui son ombre emplissait
l'infini.

Les cimes du chaos se confondaient
entre elles.

Tout à coup il se vit pousser
d'horribles ailes;

Il se vit devenir monstre, et que
l'ange en lui

Mourait, et le rebelle en sentit
quelque ennui.

Il laissa son épaule, autrefois
lumineuse,

Frémir au froid hideux de l'aile
membraneuse,

Et croisant ses deux bras, et relevant
son front,

Ce bandit, comme s'il grandissait
sous l'affront,

Seul dans ces profondeurs que la
ruine encombre,

Regarda fixement la caverne de
l'ombre.

Les ténèbres sans bruit croissaient
dans le néant.

L'opaque obscurité fermait le ciel
béant;

Et, faisant, au-delà du dernier
promontoire,

Une triple fêlure à cette vitre noire,
Les trois soleils mêlaient leurs trois
rayonnements.

Après quelque combat dans les hauts
firmaments,
D'un char de feu brisé l'on eût dit les
trois roues.

Les monts hors du brouillard
sortaient comme des proues.

Eh bien, cria Satan, soit! Je puis
encor voir!

Il aura le ciel bleu, moi j'aurai le ciel
noir.

Croit-il pas que j'irai sangloter à sa
porte?

Je le hais. Trois soleils suffisent. Que
m'importe!

Je hais le jour, l'azur, le rayon, le
parfum! -

Soudain, il tressaillit; il n'en restait plus qu'un.

IV

L'abîme s'effaçait. Rien n'avait plus de forme.

L'obscurité semblait gonfler sa vague énorme.

C'était on ne sait quoi de submergé; c'était

Ce qui n'est plus, ce qui s'en va, ce qui se tait;

Et l'on n'aurait pu dire, en cette horreur profonde,

Si ce reste effrayant d'un mystère ou

d'un monde,
Pareil au brouillard vague où le
songe s'enfuit,
S'appelait le naufrage ou s'appelait
la nuit;
Et l'archange sentit qu'il devenait
fantôme.
Il dit : - Enfer! - Ce mot plus tard
créa Sodome.

Et la voix répéta lentement sur son
front :
- Maudit! autour de toi les astres
s'éteindront. -

Et déjà le soleil n'était plus qu'une
étoile.

V

Et tout disparaissait par degrés sous
un voile.

L'archange alors frémit; Satan eut le
frisson.

Vers l'astre qui tremblait, livide, à
l'horizon,

Il s'élança, sautant d'un faîte à
l'autre faîte.

Puis, quoiqu'il eût horreur des ailes
de la bête,

Quoique ce fût pour lui l'habit de la
prison,

Comme un oiseau qui va de buisson

en buisson,
Hideux, il prit son vol de montagne
en montagne,
Et ce forçat se mit à courir dans ce
baigne.

Il courait, il volait, il criait : - Astre
d'or!
Frère! attends-moi! j'accours! ne
t'éteins pas encor!
Ne me laisse pas seul! -

Le monstre de la
sorte
Franchit les premiers lacs de
l'immensité morte,
D'anciens chaos vidés et croupissant

déjà,
Et dans les profondeurs lugubres se
plongea.

L'étoile maintenant n'était qu'une
étincelle.

Il entra plus avant dans l'ombre
universelle,
S'enfonça, se jeta, se rua dans la nuit,
Gravit les monts fangeux dont le
front mouillé luit,
Et dont la base au fond des cloaques
chancelle,
Et, triste, regarda devant lui.

L'étincelle

N'était qu'un point rougeâtre au
fond d'un gouffre obscur.

VI

Comme entre deux créneaux se
penche sur le mur
L'archer qu'en son donjon le
crépuscule gagne,
Farouche, il se pencha du haut de la
montagne,
Et sur l'astre, espérant le faire
étinceler,
Comme sur une braise il se mit à
souffler,
Et l'angoisse gonfla sa féroce narine.

Le souffle qui sortit alors de sa
poitrine

Est aujourd'hui sur terre et s'appelle
ouragan.

A ce souffle, un grand bruit troubla
l'ombre, océan

Qu'aucun être n'habite et qu'aucuns
feux n'éclairent,

Les monts qui se trouvaient près de
là s'envolèrent,

Le chaos monstrueux plein d'effroi
se leva

Et se mit à hurler : Jéhova! Jéhova!

L'infini s'entr'ouvrit, fendu comme
une toile,

Mais rien ne remua dans la lugubre
étoile;

Et le damné criant : - Ne t'éteins pas!
j'irai!

J'arriverai! - reprit son vol
désespéré.

Et les volcans mêlés aux nuits qui
leur ressemblent

Se renversaient ainsi que des bêtes
qui tremblent,

Et les noirs tourbillons et les
gouffres hideux

Se courbaient éperdus pendant
qu'au-dessus d'eux,

Volant vers l'astre ainsi qu'une
flèche à la cible,

Passait, fauve et hagard, ce suppliant
terrible.

Et depuis qu'il a vu ce passage
effrayant,
L'âpre abîme, effaré comme un
homme fuyant,
Garde à jamais un air d'horreur et de
démence,
Tant ce fut monstrueux de voir, dans
l'ombre immense,
Voler, ouvrant son aile affreuse loin
du ciel,
Cette chauve-souris du cachot
éternel!

VII

Il vola dix mille ans. Pendant dix
mille années,
Tendant son cou farouche et ses
mains forcenées,
Il vola sans trouver un mont où se
poser.

L'astre parfois semblait s'éteindre et
s'éclipser,

Et l'horreur du tombeau faisait
frissonner l'ange;

Puis une clarté pâle, obscure, vague,
étrange,

Reparaissait, et l'ange alors disait :
Allons.

Autour de lui planaient les oiseaux
aquilons.

Il volait. L'infini sans cesse

recommence.

Son vol dans cette mer faisait un effet immense.

La nuit regardait fuir ses horribles talons.

Comme un nuage sent tomber ses tourbillons,

Il sentait s'écrouler ses forces dans le gouffre.

L'hiver murmurait : tremble! et l'ombre disait : souffre!

Enfin il aperçut au loin un noir sommet

Que dans l'ombre un reflet formidable enflammait.

Satan, comme un nageur fait un effort suprême,

Tendit son aile onglée et chauve, et,
spectre blême,
Haletant, brisé, las, et, de sueur
fumant,
Il s'abattit au bord de l'âpre
escarpement.

VIII

Le soleil était là qui mourait dans
l'abîme.

L'astre, au fond du brouillard, sans
vent qui le ranime
Se refroidissait, morne et lentement
détruit.

On voyait sa rondeur sinistre dans la nuit;

Et l'on voyait décroître, en ce silence sombre,

Ses ulcères de feu sous une lèpre d'ombre.

Charbon d'un monde éteint!
flambeau soufflé par Dieu!

Ses crevasses montraient encore un peu de feu

Comme si par les trous du crâne on voyait l'âme.

Au centre palpitait et rampait une flamme

Qui par instants léchait les bords extérieurs,

Et de chaque cratère, il sortait des

lueurs

Qui frissonnaient ainsi que de
flamboyants glaives,

Et s'évanouissaient sans bruit
comme des rêves.

L'astre était presque noir.

L'archange était si las

Qu'il n'avait plus de voix et plus de
souffle, hélas!

Et l'astre agonisait sous ses regards
farouches.

Il mourait, il luttait. Avec ses
sombres bouches

Dans l'obscurité froide il lançait par
moments

Des flots ardents, des blocs rougis,
des monts fumants,

Des rocs tout écumants de sa clarté
première :

Comme si ce volcan de vie et de
lumière,

Englouti par la brume où tout
s'évanouit,

N'eût point voulu mourir sans
insulter la nuit

Et sans cracher sa lave à la face de
l'ombre.

Autour de lui le temps et l'espace et
le nombre

Et la forme et le bruit expiraient, en
créant

L'unité formidable et noire du néant.
Le spectre Rien levait sa tête hors du

gouffre.

Soudain, du cœur de l'astre, un âpre
jet de soufre,
Pareil à la clameur du mourant
éperdu,
Sortit, clair, éclatant, splendide,
inattendu,
Et, découpant au loin mille formes
funèbres,
Enorme, illumina, jusqu'au fond des
ténèbres,
Les porches monstrueux de l'infini
profond.
Les angles que la nuit et l'immensité
font
Apparurent. Satan, égaré, sans
haleine,
La prunelle éblouie et de ce rayon

pleine,
Battit de l'aile, ouvrit les mains, puis
tressaillit
Et cria : - Désespoir! le voilà qui
pâlit! -

Et l'archange comprit, pareil au mât
qui sombre,
Qu'il était le noyé du déluge de
l'ombre;
Il reploya ses ailes aux ongles de
granit,
Et se tordit les bras, et l'astre
s'éteignit.

IX

Or, près des cieux, au bord du
gouffre où rien ne change,
Une plume échappée à l'aile de
l'archange
Etait restée, et pure et blanche,
frissonnait.

L'ange au front de qui l'aube
éblouissante naît,
La vit, la prit, et dit, l'oeil, sur le ciel
sublime :

- Seigneur, faut-il qu'elle aille, elle
aussi, dans l'abîme? -

Il leva la main, Lui par la vie
absorbé,

Et dit : - Ne jetez pas ce qui n'est pas
tombé.

*

Antres noirs du passé, porches de la
durée
Sans dates, sans rayons, sombre et
démesurée,
Cycles antérieurs à l'homme, chaos,
cieux,
Monde terrible et plein d'êtres
mystérieux,
O brume épouvantable où les
préadamites
Apparaissent, debout dans l'ombre
sans limites,
Qui pourrait vous sonder, gouffres,

temps inconnus!

Le penseur qui, pareil aux pauvres,
va pieds nus

Par respect pour Celui qu'on ne voit
pas, le mage,

Fouille la profondeur et l'origine et
l'âge,

Creuse et cherche au-delà des
colosses, plus loin

Que les faits dont le ciel d'à présent
est témoin,

Arrive en pâlisant aux choses
soupçonnées,

Et trouve, en soulevant des ténèbres
d'années,

Et des couches de jours, de mondes,
de néants,

Les siècles monstres morts sous les
siècles géants.

Et c'est ainsi que songe au fond des
nuits le sage

Dont un reflet d'abîme éclaire le
visage.



Chapitre 2

La Première page



1. I. L'ENTREE DANS L'OMBRE



Noë rêvait. Le ciel était plein de nuées.

On entendait au loin les chants et les huées

Des hommes malheureux qu'un souffle allait courber.

Un nuage muet soudain laissa

tomber

Une goutte de pluie au front du
patriarche.

Alors Noë, suivi des siens, entra
dans l'arche,

Et Dieu pensif poussa du dehors le
verrou.

Le mal avait filtré dans les hommes.
Par où?

Par l'idole; par l'âpre ouverture que
creuse

Un culte affreux dans l'âme humaine
ténébreuse.

Ces temps noirs adoraient le spectre
Isis-Lilith,

La fille du démon, que l'Homme eut

dans son lit

Avant qu'Eve apparût sous les astres
sans nombre,

Monstre et femme que fit Satan avec
de l'ombre

Afin qu'Adam reçût le fiel avant le
miel,

Et l'amour de l'enfer avant l'amour
du ciel.

Eve était nue. Isis-Lilith était voilée.

Les corbeaux l'entouraient de leur
fauve volée;

Les hommes la nommaient Sort,
Fortune, Ananké;

Son temple était muré, son prêtre
était masqué;

On l'abreuvait de sang dans le bois

solitaire;

Elle avait des autels effrayants. Et la
terre

Subissait cette abjecte et double
obscurité:

En bas Idolâtrie, en haut Fatalité.

Aussi depuis longtemps tout était
deuil et crainte.

Le juste - un seul restait - attendait
la mort sainte

Comme un captif attend qu'on lève
son écrou.

Le tigre en sa caverne et la taupe en
son trou

Disaient depuis longtemps: l'homme

commet des crimes.

Une noire vapeur montait aux cieux
sublimes,

Fumée aux flots épais des sombres
actions.

Depuis longtemps l'azur perdait ses
purs rayons,

Et par instants semblait plein de
hideuses toiles

Où l'araignée humaine avait pris les
étoiles.

Car dans ces temps lointains, de
ténèbres voilés,

Où la nature et l'homme étaient
encore mêlés,

Les forfaits rayonnaient dans

l'espace, en désastres,
Et les vices allaient éteindre au ciel
les astres.

Le mal sortait de l'homme et montait
jusqu'à Dieu.

Le char du crime avait du sang
jusqu'à l'essieu;

Le meurtre, l'attentat, les luxures
livides

Riaient, buvaient, chantaient,
régnaient; les fils avides

Soufflaient sur les parents comme
sur un flambeau;

Ce que la mort assise au seuil noir du
tombeau

Voyait d'horreurs, faisait parler cette
muette.

La nuit du cœur humain effrayait la
chouette;
L'ignorance indignait l'âne; les guet-
apens,
Les dols, les trahisons faisaient
honte aux serpents;
Si bien que l'homme ayant rempli
son âme immonde
D'abîmes, Dieu put dire au gouffre:
Emplis le monde.

L'urne du gouffre alors se pencha. Le
jour fuit;
Et tout ce qui vivait et marchait
devint nuit.
Eve joignit les mains dans sa tombe
profonde.

II

Tout avait disparu. L'onde montait
sur l'onde.

Dieu lisait dans son livre et tout était
détruit.

Dans le ciel par moments on
entendait le bruit

Que font en se tournant les pages
d'un registre.

L'abîme seul savait, dans sa brume
sinistre,

Ce qu'étaient devenus l'homme, les
voix, les monts.

Les cèdres se mêlaient sous l'onde

aux goémons;

La vague fouillait l'antre où la bête
se vautre.

Les oiseaux fatigués tombaient l'un
après l'autre.

Sous cette mer roulant sur tous les
horizons

On avait quelque temps distingué
des maisons,

Des villes, des palais difformes, des
fantômes

De temples dont les flots faisaient
trembler les dômes;

Puis l'angle des frontons et la
blancheur des fûts

S'étaient mêlés au fond de l'onde aux
plis confus;

Tout s'était effacé dans l'horreur de
l'eau sombre.

Le gouffre d'eau montait sous une
voûte d'ombre;

Par moments, sous la grêle, au loin,
on pouvait voir

Sur le blême horizon passer un coffre
noir;

On eût dit qu'un cercueil flottait
dans cette tombe.

Les tourbillons hurlants roulaient
l'écume en trombe.

Des lueurs frissonnaient sur la
rondeur des flots.

Ce n'était ni le jour, ni la nuit. Des
sanglots,

Et l'ombre. L'orient ne faisait rien

éclore.

Il semblait que l'abîme eût englouti
l'aurore.

Dans les cieux, transformés en
gouffres inouïs,

La lune et le soleil s'étaient
évanouis;

L'affreuse immensité n'était plus
qu'une bouche

Noire et soufflant la pluie avec un
bruit farouche.

La nuée et le vent passaient en se
tordant.

On eût dit qu'au milieu de ce gouffre
grondant

On entendait les cris de l'horreur
éternelle.

Soudain le bruit cessa. Le vent ploya son aile.

Sur le plus haut sommet où l'on pouvait monter

La vague énorme enfin venait de s'arrêter,

Car l'élément connaît son mystère et sa règle.

Le dernier flot avait noyé le dernier aigle.

On n'apercevait plus dans l'espace aplani

Que l'eau qui se taisait dans l'ombre, ayant fini.

Le silence emplissait la lugubre étendue.

La terre, sphère d'eau dans le ciel
suspendue,
Sans cri, sans mouvement, sans voix,
sans jour, sans bruit,
N'était plus qu'une larme immense
dans la nuit.

III

Dans ce moment-là, tout étant dans
l'insondable,
Un fantôme apparut sur l'onde
formidable.
Ce géant était trombe, ouragan et
torrent.
Des hydres se tordaient dans son oeil

transparent;

Il semblait encor plein de la tempête
enfuie;

Sa face d'eau tremblait sous ses
cheveux de pluie;

Et voici ce que l'ombre effarée
entendit:

Le géant se tourna vers le gouffre
maudit,

Fit trois pas, et cria: - Chaos,
reprends ce monde!

Une tête sortit de la brume profonde;
Aveugle, énorme, horrible, à l'autre
bout des cieux;

Ayant deux gouffres noirs à la place
des yeux;
Se dressa, pâle, et dit: - Je ne veux
pas, déluge!

IV

LE DELUGE.
Reprends-le.

LE CHAOS.
Non.

LE DELUGE.
Il est rejeté.

LE CHAOS.

Par quel juge?

LE DELUGE.

Par Lui.

LE CHAOS.

Pourquoi?

LE DELUGE.

Le ver s'est glissé dans le fruit.

Le condamné d'en bas a soufflé dans
la nuit

Le mal au cœur de l'homme à travers
la nature;

L'homme, ouvert à l'erreur, au piège,
à l'imposture,

Jusqu'au crime de vice en vice
descendu,
Est devenu vipère, et sa bouche a
mordu;
Le talon du Seigneur a senti la
piqûre;
Et voilà ce qu'a fait, du fond de
l'ombre obscure,
L'être qui vit sous terre au Dieu qui
vit au ciel.
Ce monde était méchant et noir,
l'être éternel
Le laisse tomber, monstre, et tu peux
le reprendre.

LE CHAOS.

Pourquoi me l'a-t-il pris, si c'est

pour me le rendre?

LE DELUGE.

J'ai roulé sur les monts le flot
sombre et tonnant.

Tout est mort. J'ai fini; c'est à toi
maintenant.

Reçois ce monde au fond de l'abîme
où nous sommes.

LE CHAOS.

J'ai déjà les dragons, je ne veux pas
des hommes.

L'éclair cria: - Silence aux pieds
d'Adonaï! -
Et le chaos se tut dans le gouffre
ébloui.

Et l'archange qui veille entre deux
pilastres
Du seuil mystérieux plein d'yeux qui
sont les astres,
Se courba sous l'azur sans oser faire
un pas
Et dit au Dieu vivant: Le chaos n'en
veut pas.
Et Dieu dit: Je consens que ce monde
revive.



2. II. LA SORTIE DE L'OMBRE



L'eau baissa, comme un flux qui
s'en va d'une rive,
Et les flots monstrueux,
décroissant par degrés,
Descendirent du haut des monts
démesurés.
Au-dessus de la terre une voix dit:

Clémence!

Le crâne décharné de la noyée
immense

Apparut, et l'horreur éclaira sous les
cieux

Ce cadavre sans souffle et sans
forme et sans yeux,

Les rochers, les vallons, et les forêts
mouillées

Qui pendaient à son front de marbre,
échevelées.

L'antre, où les noirs arrêts dans
l'ombre étaient écrits,

Semblait la bouche ouverte encor
pleine de cris;

Les monts sortaient de l'eau comme
une épaule nue.

Comme l'onde qui bout dans l'airain
diminue,
L'océan s'en allait, laissant des lacs
amers.

Ces quelques flaques d'eau sont
aujourd'hui nos mers.

Tout ce que le flot perd, la nature le
gagne.

L'île s'élargissant se changeait en
montagne;

Les archipels grandis devenaient
continents.

De son dos monstrueux poussant
leurs gonds tournants,

Le déluge fermait ses invisibles
portes.

Les ténèbres dormaient sur les

profondeurs mortes,
Et laissaient distinguer à peine
l'ossement
Du monde, que les eaux découvraient
lentement.
Soudain, réverbérée au vague front
des cimes,
Une lueur de sang glissa sur les
abîmes;
On vit à l'horizon lugubrement
vermeil
Poindre une lune rouge, et c'était le
soleil.

Pendant quarante jours et quarante
nuits sombres,
La mer, laissant à nu d'effroyables

décombres,
Recula, posant l'arche aux monts
près d'Henocha,
Puis ce lion, rentré dans l'ancre, se
coucha.

II

Dieu permit au soleil de jeter
l'étincelle.
Alors un bruit sortit de l'ombre
universelle,
Le jour se leva, prit son flambeau qui
blêmit,
Et vint; le vent, clairon de l'aube, se
remit

A souffler; un frisson courut de
plaine en plaine;
L'immensité frémit de sentir une
haleine,
La montagne sourit, l'espace
s'éveilla,
Et le brin d'herbe au bord des eaux,
dit: Me voilà!

Mais tout était hagard, morne et
sinistre encore,
Et c'est dans un tombeau que se
levait l'aurore.

III

Derrière ces grands monts où plus
tard l'aube a lui
Et que nous appelons les Alpes
aujourd'hui,
Un marais descendait vers l'océan
sans borne.
Dans ce désert vaste, âpre,
impénétrable et morne,
Comme un ver qui se glisse à travers
les roseaux,
Un fleuve, né d'hier, traînait ses
pâles eaux,
Et découpait une île au pied d'un
coteau sombre,
Sans savoir qu'en ces joncs, pleins de
souffles sans nombre,
Germaient, foetus géant, la plus grande

des Tyrs.

Le coteau, qui plus tard fut le mont
des martyrs,

Lugubre, se dressait sur l'île et sur le
fleuve.

L'oiseau, l'être qui va, la bête qui
s'abreuve,

Étaient absents; l'espace était vide et
muet,

Et le vent dans les cieux lentement
remuait

Les sombres profondeurs par les
rayons trouées.

Dans la fange expiraient des hydres
échouées.

C'est dans cet endroit-là, tout étant

mort, pendant

Que les nuages gris croulaient sur
l'occident

Comme de grands vaisseaux qui dans
la nuit chavirent,

C'est là que les forêts et les collines
virent

Soudain, tout se taisant dans
l'univers détruit,

Un voile blanc marcher droit dans
l'ombre et sans bruit;

Et l'ombre eut peur; et l'arbre, et la
vague, et l'étoile,

Et les joncs, frissonnaient de voir
passer ce voile.

Il allait, comme si quelqu'un était
dessous.

Les êtres du passé, dans la vase
dissous,
Semblaient, cherchant encore à
tordre leurs vertèbres,
Rouvrir quand il passait leurs yeux
pleins de ténèbres.
Le ciel qui s'entr'ouvrait referma son
azur.

Tout à coup une voix sortit du voile
obscur;
Le flot, qui sous le vent redevenait
sonore,
Se tut, et quatre fois cette voix vers
l'aurore,
Vers le sud, vers le triste occident,
vers le nord,

Cria: Je suis Isis, l'âme du monde
mort!

IV

Un long frisson émut le cadavre; la
fange,

Pleine de monstres morts, fit une
plainte étrange;

Et le spectre se mit à parler dans les
vents:

Il a pu noyer l'homme et les êtres
vivants,

Mais il n'a pu tuer l'airain, le bois, la
pierre.

Or, nature qui viens de fermer la

paupière,
Ecoute, écoutez-moi, flots, rochers,
vents du ciel,
Car, ô témoins pensifs du deuil
universel,
Il faut que vous sachiez ces sombres
aventures:
Lorsque Caïn, l'aïeul des noires
créatures,
Eut terrassé son frère, Abel au front
serein,
Il le frappa d'abord avec un clou
d'airain,
Puis avec un bâton, puis avec une
pierre;
Puis il cacha ses trois complices sous
la terre

Où ma main qui s'ouvrait dans
l'ombre les a pris.

Je les ai. Sachez donc ceci, vents,
flots, esprits,

Tant qu'il me restera dans les mains
ces trois armes,

Je vaincrai Dieu; matin, tu verseras
des larmes!

L'être qui vit sous terre et moi, nous
lutterons.

Si Dieu veut sous les eaux engloutir
les affronts,

Les haines, les forfaits, le meurtre, la
démence,

Les fureurs, il faudra toujours qu'il
recommence.

Oui, les déluges noirs, pareils aux

chiens grondants

Qui veulent qu'on les lâche et qui
montrent les dents,

Tant que le vieux Caïn vivra sous ces
trois formes,

Pourront à l'horizon gonfler leurs
flots énormes.

V

Le voile en s'écartant laissa voir
dans deux mains

Un bâton, une pierre arrachée aux
chemins,

Puis un long clou, semblable au
verrou d'une porte;

Et si, dans ce tombeau de la nature
morte,
Quelque oeil vivant eût pu rester
dans l'ombre ouvert,
Sur le clou, sur le bois nouveau et
jadis vert,
Et sur l'affreux caillou pareil aux
crânes vides,
Cet oeil eût distingué trois souillures
livides;
Et le spectre montra ces trois taches
au ciel,
Et cria: Cieux profonds! Voici du
sang d'Abel!

Alors une lueur sortit, sinistre et
sombre,

De ces trois noirs témoins des temps
qui sont dans l'ombre;
L'être toujours voilé, blanc et
marchant sans bruit,
Se pencha vers la terre et cria dans la
nuit,
Et comme s'il parlait à quelqu'un
sous l'abîme:
- O père! J'ai sauvé les trois germes
du crime!

Sous la terre profonde un bruit sourd
répondit.

Il reprit: - Clou d'airain qui servis au
bandit,
Tu t'appelleras Glaive et tu seras la

guerre;
Toi, bois hideux, ton nom sera Gibet;
toi, pierre,
Vis, creuse-toi, grandis, monte sur
l'horizon,
Et le pâle avenir te nommera prison.



Chapitre 3

Livre premier : Le
Glaive



1. STROPHE PREMIERE. NEMROD



De nouveaux jours brillaient; la
terre était vivante;

Mais tout, comme autrefois, était
plein d'épouvante.

L'ombre était sur Babel et l'horreur

sur Endor.

On voyait le matin, quand l'aube au
carquois d'or

Lance aux astres fuyants ses
blanches javelines,

Des hommes monstrueux assis sur
les collines;

On entendait parler de formidables
voix,

Et les géants allaient et venaient
dans les bois.

II

Nemrod, comme le chêne est plus
haut que les ormes,

Était le plus grand front parmi ces
fronts énormes;

Il était fils de Chus, fils de Cham, qui
vivait

En Judée et prenait le Sina pour
chevet.

Son aïeul était Cham, le fils au rire
infâme,

Dont Noë dans la nuit avait rejeté
l'âme.

Cham, depuis lors, grondait comme
un vase qui bout.

Cham assis dépassait les colosses
debout,

Et debout il faisait prosterner les
colosses.

Il avait deux lions d'Afrique pour

molosses.

Atlas et le Liban lugubre au sommet
noir

Tremblaient quand il jouait de la
flûte le soir;

Parfois Cham, dans l'orage ouvrant
ses mains fatales,

Tâchait de prendre au vol l'éclair aux
angles pâles;

Arrachant la nuée, affreux, blême,
ébloui,

Il bondissait de roche en roche, et
devant lui,

Le tonnerre fuyait comme une
sauterelle.

Si l'ouragan passait, Cham lui
cherchait querelle.

Quand il fut vieux, Nemrod le laissa mourir seul.

Ayant ri comme fils, il pleura comme aïeul.

Donc Nemrod était fils de ces deux hommes sombres.

La terre était encore couverte de décombres

Quand était né, sous l'oeil fixe d'Adonaï,

Ce Nemrod qui portait tant de ruine en lui.

Etant jeune, et, chassant les lynx dans leur refuge,

Il avait, en fouillant les fanges du déluge,

Trouvé dans cette vase un clou
d'airain, tordu,
Colossal, noir débris de l'univers
perdu,
Et qu'on eût dit forgé par les géants
du rêve;
Et de ce clou sinistre il avait fait son
glaive.
Nemrod était profond comme l'eau
Nagaïn;
Son arc avait été fait par Tubalcaïn
Et douze jougs de bœuf l'eussent pu
tendre à peine;
Il entendait marcher la fourmi dans
la plaine;
Chacune de ses mains, affreux
poignets de fer,

Avait six doigts pareils à des gonds
de l'enfer;
Ses cheveux se mêlaient aux nuages
sublimes;
Son cor prodigieux qui sonnait sur
les cimes
Était fait d'une dent des antiques
mammons,
Et ses flèches perçaient de part en
part les monts.

III

Un jour, il vit un tigre et le saisit; la
bête
Sauta, bondit, dressa son effroyable

tête,

Et se mit à rugir dans les rocs
effrayés

Comme la mer immense, et lui lécha
les pieds;

Et quand il eut dompté le tigre, il
dompta l'homme;

Et quand il eut pris l'homme, il prit
Dan, Tyr, Sodome,

Suze, et tout l'univers du Caucase au
delta,

Et quand il eut conquis le monde, il
s'arrêta.

Alors il devint triste et dit: Que vais-
je faire?

IV

Son glaive nu donnait le frisson à la terre.

Derrière ce glaive âpre, affreux, hideux, rouillé,

La Guerre, se dressant comme un pâtre éveillé,

Levait à l'horizon sa face de fantôme.

Et, tout tremblants, au fond des cités, sous le chaume,

Les hommes éperdus distinguaient dans la nuit,

Fronde en main, et soufflant dans des trompes épiques,

Cet effrayant berger du noir

troupeau des piques.

Ce spectre était debout à droite de
Nemrod.

Nemrod, foulant aux pieds la tiare et
l'éphod,

Avait atteint, béni du scribe et de
l'augure,

Le sommet sombre où l'homme en
dieu se transfigure.

Il avait pour ministre un eunuque
nommé

Zaïm, et vivait seul, dans sa tour
enfermé.

L'eunuque lui montrait du doigt le
mal à faire.

Et Nemrod regardait comme l'aigle

en son aire;

Ses yeux fixes faisaient hurler le
léopard.

Quand on disait son nom sur terre
quelque part,

La momie ouvrait l'oeil dans la
grande syringe,

Et les peuples velus à la face de singe

Qui vivent dans des trous à la
surface du Nil

Tremblaient comme des chiens qui
rentrent au chenil.

Les bêtes ne savaient s'il était
homme ou bête.

Les hommes sous Nemrod comme
sous la tempête

Se courbaient; il était l'effroi, la

mort, l'affront;

Il avait le baiser de l'horreur sur le front;

Les prêtres lui disaient: O Roi, Dieu vous admire!

Ur lui brûlait l'encens, Tyr lui portait la myrrhe.

Autour du conquérant le jour était obscur.

Il en avait noirci des deux côtés l'azur;

A l'orient montait une sombre fumée
De cent villes brûlant dans la plaine enflammée;

Au couchant, plein de mort,
d'ossements, de tombeaux,
S'abattait un essaim immense de

corbeaux;

Et Nemrod contemplant, roi de
l'horreur profonde,

Ces deux nuages noirs qu'il faisait
sur le monde,

Et les montrait, disant: Nations,
venez voir

Mon ombre en même temps sur
l'aube et sur le soir.



2. STROPHE DEUXIEME. CEUX QUI PARLAIENT DANS LE BOIS



L Pendant qu'on l'adorait,
l'eunuque son ministre
Chantait d'une voix douce au fond
du bois sinistre :

Mourez, vivants! Croulez, murs!
Séchez-vous, sillons!

Tombez, mouches du soir, peuples,
vains tourbillons!

Blanchissez, ossements! Pleurs,
coulez! Incendies

Etendez sur les monts vos pourpres
agrandies!

Cités, brûlez au vent! Cadavres,
poutrissez!

Jamais l'eunuque noir ne dira : C'est
assez!

Car ce banni rugit sur l'éden plein de
flamme;

Car ce veuf de l'amour est en deuil de
son âme;

Car il ne sera pas le père au front
joyeux;

Car il ne verra point une femme aux
doux yeux

Emplir, assise au seuil de la maison
morose,

La bouche d'un enfant du bout de
son sein rose!

Je suis du paradis le témoin torturé.

O vivants, je me venge, et le maître
exécré,

C'est moi qui l'ai lâché sur la terre
où nous sommes;

J'ai vu Nemrod errant dans la forêt
des hommes;

J'ai fait un tigre avec ce lion qui
passait.

Je jette ma pensée, invisible lacet,
Et je sens tressaillir dans ce filet le
monde.

L'arbre est vert; j'applaudis la hache
qui l'émonde;

Des hommes dévorés j'écoute les
abois;

Chasse, ô Nemrod! - C'est moi qui au
glaive : bois!

Et j'attise à genoux la guerre, moi
l'envie.

Les autres êtres sont les vases de la
vie,

Moi je suis l'urne horrible et vide du
néant.

Je verse l'ombre. Nain, j'habite le
géant;

Toutes ses actions composent ma
victoire;

Il est le bras farouche et je suis l'âme
noire.

La guerre est. Désormais, dans mille
ans, ou demain,

Toute guerre sera parmi le genre
humain

Une flèche de l'arc de Nemrod
échappée.

O Nemrod, premier roi du règne de
l'épée,

Va! c'est fait. L'âme humaine est
allumée, et rien

Ne l'éteindra. L'indou, l'osque,
l'assyrien,

Ont mordu dans la chair comme Eve

dans la pomme.

La guerre maintenant ne peut
s'arrêter, l'homme

Ayant bu du sang d'homme et l'ayant
trouvé bon.

L'embrassement sans fin naîtra du vil
charbon.

Mort! l'homme va crouler sur
l'homme en avalanche.

Mort! l'humanité noire et l'humanité
blanche,

Les grands et les petits, les tours et
les fossés

Vont se heurter ainsi que des flots
insensés.

Temps futurs! lutte, horreur, tas
sanglants, foules viles!

Chaînes autour des camps, chaînes
autour des villes,
Marches nocturnes, pas ténébreux,
voix dans l'air;
Les tentes sur les monts, les voiles
sur la mer!
O vision! chevaux aux croupes
pommelées!
O tempêtes de chars et d'escadron!
mêlées!
Nuages d'hommes, chocs, panaches,
éperons!
Bouches ivres de bruit soufflant dans
des clairons!
Les casques d'or; les tours sonnant
des funérailles;
Des murailles sans fin; d'où sortez-

vous, murailles?

Des champs dorés changés en
gueules de l'enfer;

Les hydres légions aux écailles de
fer;

Des glaives et des yeux
tourbillonnant en trombes;

La semence des os faisant lever des
tombes;

L'orgueil aveugle aux chants joyeux,
chaque troupeau

Promenant son linceul qu'il appelle
drapeau;

Des vaisseaux se mordant avec des
becs difformes,

Si bien que la mer glauque et l'onde
aux plis énormes,

Les gouffres, les écueils, verront
l'homme hideux,

Et que Léviathan dira : Nous
sommes deux!

O tumulte profond des siècles dans
la haine!

Abrutissement fauve et fou! terreur!
géhénne!

Obscurité! furie à toute heure, en
tout lieu!

Sinistre cliquetis de l'homme contre
Dieu!

Combattants! combattants! sortez
des nuits profondes.

Les uns viendront avec des haches et
des frondes;

Des bêtes de la mort faites par

l'homme horrible.

Des couleuvres de bronze au cou
long et terrible

Souffleront et feront s'envoler à
grand bruit

Le cheval, la fanfare et l'homme dans
la nuit.

On meurt! on meurt! hiboux,
corbeaux, noires volées!

Villes prises d'assaut! ô femmes
violées!

O vengeance! - tuez! pourquoi? pour
rien. Allez.

Ils tueront. Ils tueront, de massacres
essoufflés,

Le riche en son palais, les pauvres
dans les bouges,

Et se proposeront, portant des urnes
rouges,
D'emplir avec du sang le sépulcre
sans fond.

Tuez. Ce que Dieu fit, les hommes le
défont.

Bien. O guerre! ô dragon qui dans
l'ombre me lèches!

Le grand ciel est rayé d'un ouragan
de flèches!

Bien. Guerre, roule-toi sur les
peuples agneaux;

Noie à l'humanité tes lugubres
anneaux;

Guerre! L'homme content veut que
tu l'extermines.

Détruis! fais fourmiller les légions

vermines.

Mange! Mange les camps, les murs,
les chars mouvants,

Mange les tours de pierre et les
ventres vivants;

Mange les dieux et mange aussi les
rois; travaille;

Mange le laboureur, le soc, l'épi, la
paille,

Le champ; mange l'abeille et mange
l'alcyon;

Sois le ver monstrueux du fruit
création.

Dieu! Pourquoi crées-tu la mort?
l'homme invente;

L'eunuque bat des mains, ébloui
d'épouvante.

Tuez, tuez! - Au nord, au couchant,
au midi,
Partout, cercle effroyable et sans
cesse agrandi,
La bataille repaît mes yeux
visionnaires.

Oh! le sombre avenir roule plein de
tonnerres!

Oh! dans l'air à jamais je vois la
mort sifflant!

Oh! je vois à jamais saigner la guerre
au flanc

De l'humanité triste, affreuse et
criminelle;

Et le mutilé rit à la plaie éternelle!

Les races sécheront comme un
torrent d'été;

La vierge sera veuve avant d'avoir
été;

La mère pleurera d'avoir été féconde,
O joie! - En ce moment Nemrod est
seul au monde;

La terre est encor faible et n'en peut
porter qu'un;

Mais le ciel germera sous le ciel
importun,

Mais vous pullulerez, ô glaive, ô
cimeterre;

Quel spectacle quand tout se mordra
sur la terre,

Et quand tous les Nemrods se
mangeront entr'eux!

Parfois je vais, au bord d'un fleuve
ténébreux,

Regarder, sur le sable ou dans les
joncs d'une île,
Le vautour disputer sa proie au
crocodile;
Chacun veut être seul, chacun veut
être roi,
Chacun veut tout; et moi, je ris des
cris d'effroi
Que poussent les roseaux de
l'Euphrate ou du Tigre
Quand le lézard brigand lutte avec
l'oiseau tigre.
Ainsi, peuples, de loin, je savoure
vos deuils.
Vous avez les berceaux, vivants! J'ai
les cercueils.
J'aspire le parfum des corps sans

sépulture.

Ah! pourquoi m'a-t-on pris ma part
de la nature!

Vous m'avez arraché du sein qui
m'échauffait,

Quand j'étais tout petit, moi qui
n'avais rien fait!

Vous avez tué l'homme et laissé
l'enfant vivre!

Soyez maudits! Je hais. Ma propre
horreur m'enivre.

Malheur à ce qui vit! Malheur à ce
qui luit!

Je suis le mal, je suis le deuil, je suis
la nuit.

Malheur! Pendant qu'au bois le loup
étreint la louve,

Pendant que l'ours ému cherche
l'ourse et la trouve,
Que la femme est à l'homme, et le nid
à l'oiseau,
Que l'air féconde l'eau tremblante, le
ruisseau
L'herbe, et que le ramier s'accouple à
la colombe,
Moi l'eunuque, j'ai pris pour épouse
une tombe!

II

Et dans le même bois et de l'autre
côté
Un lépreux s'écriait :

Nature! immensité!

Etoiles! profondeurs! fleurs qu'en
tremblant je nomme,

Ne maudissez pas que moi! soyez
bonnes pour l'homme!

O Dieu, quand je suis né, vous ne
regardiez pas.

La lèpre, rat hideux de la cave trépas,
Me ronge, et j'ai la chair toute
déchiquetée.

Je suis la créature immonde et
redoutée.

La terre ne m'a pris que pour me
rejeter.

Les buissons ont pitié de me voir
végéter;

Ce qu'ils ont en bourgeons sur moi
croît en pustules.

Ma peau, quand je suis nu, fait peur
aux tarentules.

De loin, au chevrier, au pâtre, au
laboureur,

J'apparais, spectre, avec le masque
de l'horreur.

La lèpre erre sur moi comme un
lierre sur l'orme.

La sève qui, gonflant tout de son flot
énorme,

Emplit de lionceaux les antres, les
doux nids

De soupirs, de rameaux les arbres
rajeunis,

La rose de parfums et l'espace de

mondes,
Me fait manger vivant par des bêtes
immondes!
Je suis le souffle peste et le toucher
poison;
Je suis dans une plaie un esprit en
prison,
Ame qui pleure au fond d'une fange
qui saigne,
Je suis ce que le pied foule, écrase et
dédaigne,
L'ordure, le rebut, le crapaud du
chemin,
Le crachat de la vie au front du genre
humain.
Je me tords, enviant la beauté des
chenilles.

Mon reflet rend la source horrible;
mes guenilles

Montrent ma chair, ma chair montre
mes os; je suis

L'abjection du jour, l'infection des
nuits.

Ainsi qu'un fruit pourri, la vie est
dans ma bouche.

J'ai beau me retourner sur la cendre
où je couche,

Je ressemble au remords qui ne peut
pas dormir.

Quand je sors, ma maison a l'air de
me vomir;

Quand je rentre, je sens me résister
ma porte.

Seigneur! Seigneur! je suis importun

au cloporte,

Le chien me fuit, l'oiseau craint mon
front qui pâlit,

Et le porc monstrueux regarde mal
mon lit.

Sous le ciel profond et bleu, mon âme
est seule.

Ma bouche n'ose pas même baiser la
gueule.

L'autre en me voyant gronde et
devient soucieux.

Chaque jour rayonnant qui passe
sous les cieux

Est un bourreau qui vient me traîner
dans la claie.

Le tesson du borbier, dont j'ai raclé
ma plaie,

Va s'en plaindre à la fange et dit : il m'a sali.

Tout est votre pensée et je suis votre oubli,

Seigneur; le mal me tient sous sa griffe cruelle.

Des enfants en riant m'ont cassé mon écuelle;

Je n'ai plus que ma main lépreuse pour puiser

L'eau dans le creux du roc où l'air vient la verser,

De sorte qu'à présent je bois dans mon ulcère.

Seigneur! Seigneur! je suis dans le cachot misère.

La création voit ma face et dit :

dehors!

La ville des vivants me repousse, et
les morts

Ne veulent pas de moi, dégoût des
catacombes.

Le ver des lèpres fait horreur au ver
des tombes.

Dieu! je ne suis pas mort et ne suis
pas vivant.

Je suis l'ombre qui souffre, et les
hommes trouvant

Que pour l'être qui pleure et qui
rampe et se traîne,

C'était trop peu du chancre, ont
ajouté la haine.

Leur foule, ô Dieu, qui rit et qui
chante, en passant

Me lapide saignant, expirant,
innocent;

Ils vont marchant sur moi comme sur
de la terre;

Je n'ai pas une plaie où ne tombe une
pierre.

Eh bien! je suis content, Dieu, si je
souffre seul!

Eh bien! je tire à moi tous les plis du
linceul

Pour qu'il n'en flotte rien sur la tête
des autres!

Eh bien! je ne sais pas quelles lois
sont les vôtres,

Mais, dans mon anathème et mon
accablement,

Je le dis, puisse, ô Dieu du profond

firmament,
Du fond de ma nuit noire, en ce
monde où nous sommes,
Mon malheur rayonner en bonheur
sur les hommes!
Qu'ils vivent dans la joie et l'oubli,
jamais las!
Ce qu'il vous doit, ô Dieu, l'homme
l'ignore hélas!
Oh! que je sois celui qui pleure et qui
rachète!
Laissez-moi vous payer leur rançon
en cachette,
Dieu bon, par qui Noë connut le
raisin mûr!
Femmes qui, si ma tête ose passer
mon mur,

Si je tâche en passant de voir votre
lumière,
Frémissantes, crachez sur ma pauvre
chaumière,
Et qui vous enfuyez avec des cris
d'effroi,
Que Dieu vous donne, hélas!
L'amour qu'il m'ôte à moi!
Je vous bénis. Chantez dans cette vie
amère.

Petit enfant qui tiens la robe de ta
mère,
Et qui, si tu me vois songeant sous
l'infini,
Dis : Mère, quel est donc ce monstre?
sois béni.

Vous hommes, qui riez des pleurs de

mes paupières,

O mes frères lointains qui me jetez
des pierres,

Soyez bénis! bénis sur terre et dans
les cieux!

Pères, dans vos enfants, et, fils, dans
vos aïeux!

Car, puisque l'eau veut bien que ma
lèvre la touche,

La bénédiction doit sortir de ma
bouche,

Puisque mon bras peut prendre un
fruit dans le chemin,

La bénédiction doit tomber de ma
main,

Et, Ciel, puisque mon oeil voit ta face
éternelle,

La bénédiction doit emplir ma
prunelle!

Oui, j'ai le droit d'aimer! J'ai le droit
de pencher

Mon cœur sur l'homme, l'arbre et
l'onde et le rocher;

J'ai le droit de sacrer la terre
vénérable

Etant le plus abject et le plus
misérable!

Je dois bénir le plus étant le plus
maudit.

Donc, terre, monts sacrés dont Adam
descendit,

Fleuves, je vous bénis, et je vous
bénis, plaines;

Vous tous, êtres! oiseaux, moutons

aux blondes laines,
Fourmis des bois, pasteurs dans vos
tentes de crin,
Toi, mer, qui resplendis comme un
liquide airain,
Bêtes qui ressemblez à des branches
horribles,
Fleurs dont les parfums sont des
rayons invisibles,
Ciel qui nous dis tout bas dans
l'ombre : je suis près;
Nocturnes profondeurs des muettes
forêts,
Sources qui répandez vos murmures
dans l'herbe,
Joncs frémissants qu'émeut le
souffle, né du verbe,

Bœuf qui mugis, lion qui vas,
chevreau qui pais,
Soyez dans la lumière et soyez dans
la paix!

Moi je dois me cacher, l'homme n'est
pas mon hôte;

J'ai la nuit. Pourquoi suis-je
horrible? C'est ma faute.

Pardonnez-moi! pardon, ô femme!
pardon, fleur!

Pardon, jour! - entrouvrant ses
lèvres de douleur,

Mon ulcère, ô vivants, tâche de vous
sourire.

Oui, vous avez bien fait, frères, de
me proscrire

Puisque je souffrais tant que je vous

faisais peur.

C'est de l'amour qui sort quand vous
broyez mon cœur.

Le lépreux y consent, vivez, homme
et nature!

Dans le ciel radieux je jette ma
torture,

Ma nuit, ma soif, ma fièvre et mes os
chassieux,

Et le pus de ma plaie et les pleurs de
mes yeux,

Je les sème au sillon des splendeurs
infinies,

Et sortez de mes maux, biens, vertus,
harmonies!

Répands-toi sur la vie et la création,
Sur l'homme et sur l'enfant, lèpre! et

deviens rayon!

Sur mes frères que l'ombre aveugle
de ses voiles,

Pustules, ouvrez-vous et semez les
étoiles!

O Dieu! dont ici-bas tout n'est que la
vapeur,

O Dieu, rayonnement qu'adore ma
stupeur,

O Dieu, qui portez l'astre et tenez le
tonnerre,

Clarté que l'aigle montre aux aiglons
dans son aire,

Ame! abîme! écoutez la prière du ver!
Faites devant l'été décroître l'âpre
hiver,

La triste nuit devant l'aurore, les

misères

Devant l'homme, les maux devant le
bien, les serres

Devant le doux oiseau, les loups
devant le daim!

Ramenez par la main le couple dans
Eden.

Réconciliez l'être, ô père, avec les
choses.

Arrachez doucement les épines des
roses.

Faites que la brebis admire le lion.

Supprimez le combat, le choc, le
talion;

Soufflez sur les fureurs et les
horreurs humaines,

Et faites une fleur avec toutes ces

haines!

Versez sur tous leurs fronts la
sereine beauté.

O songeur de l'obscur et calme
éternité,

Etre mystérieux dont les sphères
débordent,

Dieu! faites se baiser les bouches qui
se mordent;

Emplissez de bonheur les rameaux
verts, mettez

La femme dans la grâce et l'homme à
ses côtés;

Faites mûrir le fruit; faites lâcher la
proie;

Faites des berceaux blancs sortir un
bruit de joie,

Croître le lys, fleurir l'arbre, rire le
jour,
Et sous l'immense azur chanter
l'immense amour!

Et les astres voyaient dans les
splendeurs profondes,
Pendant que, bénissant l'homme, les
plaines blondes,
Les grands fleuves, les bois, les
monts silencieux,
S'ouvrait et se dressait lentement
vers les cieux,
La main du lépreux, noire, affreuse,
triste et frêle,
La main de Jéhovah se lever derrière
elle.



3. STROPHE

TROISIEME. SELON ORPHEE ET SELON MELCHISEDECH



Dans son désœuvrement Nemrod,
d'ombre chargé,

Ravagea de nouveau le monde
ravagé,

Recommença, brûla deux fois les
mêmes villes,
Rougit la vaste mer du flamboiement
des îles,
Brûla Ségor, brûla Gergesus, brûla
Tyr.
Puis, ayant tout détruit, il se mit à
bâtir.
Il construisit Achad, il créa
Babylone,
Il bâtit Gour dans l'ombre où le vent
tourbillonne,
Resen dans les palmiers, Chalanné
sur les monts;
Lieux qu'on ne nommait pas comme
nous les nommons.
Il fit, pour abriter Pytiunte et

Dioscure,
Un mur énorme au fond de la
Tauride obscure;
Il habilla d'acier ses soldats
triomphants;
Il fit trembler des tours au dos des
éléphants;
Il troua le Caucase ébranlé sur son
axe;
Il versa dans la mer le Cyrus et
l'Araxe;
Mais rien n'emplit son âme; il disait:
J'ai vécu.
Que faire? et, chaque jour, plus las et
plus vaincu,
Morne, il sentait monter dans son
cœur solitaire

L'immense ennui d'avoir conquis
toute la terre.

II

L'an deux mille, Nemrod, passant les
flots émus,

Vint jusqu'à Dodanim que nous
nommons l'Hémus.

Là, dans un noir désert dont le lion
est l'hôte,

Il entendit quelqu'un qui parlait à
voix haute.

C'était Orphée. Orphée au front
calme, écouté

Par la sombre nature émue à sa

clarté,

Homme à qui se frottait le dos des
bêtes fauves,

Racontait aux forêts, aux vents, aux
vieux monts chauves,

La bataille où les dieux vainquirent
les typhons.

Voici ce que disait Orphée aux bois
profonds:

«Les géants n'avaient plus de
montagnes. Leur fuite

«Commençait, et l'Europe était
presque détruite.

«Ils avaient entassé Pinde, Ossa,
Pélion,

«Rhodope, et ces monts noirs d'où

fuyait le lion,

«Nus, renversés, fumaient d'éclairs
et de brûlures,

«Et leurs torrents pendaient comme
des chevelures.

«Et les géants couraient vers les
mers où fut Tyr.

«Ils voyaient les dieux vaincre, et
Neptune engloutir

«Oromédon sous Cos, Polybe sous
Nisyre.

«Thryx embrasé fondait comme un
flambeau de cire.

«Porphyrion, levant ses mains vides,
criait

«A la terre, rôdant au loin, spectre
inquiet:

«Mais apporte-nous donc une montagne, mère!

«Crès, par la foudre étreint, lui jetait l'onde amère.

«Andès, frère d'Astrée et père de Thallo,

«S'en allait à grands pas au plus profond de l'eau,

«Et jusqu'à la ceinture avait la mer Egée;

«Zeus Jupiter vint, la main d'éclairs chargée,

«Et lui cria: Sois pierre, ô monstre!
Et le géant

«Vit Zeus, devint roche et s'arrêta béant.

«Et Titan dit: Merci! tu nous donnes

des armes!

«Et, pendant que tremblait la terre,
aïeule en larmes,

«Il courut, et, prenant Andès par le
milieu,

«Il jeta le géant à la tête du dieu.»

Et Nemrod rêveur dit: Titan est mon
ancêtre.

Il revint vers les monts où l'on voit
l'aube naître;

Il rentra dans Assur que la splendeur
revêt.

Son glaive, d'où la guerre était sortie,
avait

Une tache inconnue, empreinte

indélébile,

Que Nemrod par moments
contemplant immobile.

Un soir, dans un lieu sombre où
marchait ce bandit,

Une voix qui parlait dans un rocher,
lui dit:

- Passe, Dieu reste. - Et lui, cria: J'ai
pour royaume

Le monde; toi, qu'es-tu? - La voix
reprit: - Fantôme,

Je suis Melchisédech, je vivrai dans
mille ans. -

Nemrod dit: - Qu'as-tu vu depuis que
dans ses flancs

Ce roc t'enferme? - Et l'être enfoui

sous la pierre

Dit: «- Je suis âme, et l'âme est un
oeil sans paupière.

«Le monde a commencé par être
horrible. Avant

«Que le front se dressât plein de
l'esprit vivant,

«Avant que, dominant l'animal et la
plante,

«La pensée habitât la prunelle
parlante,

«Et qu'Adam, par la main tenant Eve,
apparût,

«L'ébauche fourmillait dans la
nature en rut,

«Le poulpe aux bras touffus, la
torpille étoilée,

«D'immenses vers volants, dont l'aile
était onglée,

«De hauts mammons velus, nés dans
les noirs limons,

«Troublaient l'onde, ou levaient leurs
trompes sur les monts.

«Sous l'enchevêtrement des forêts
inondées

«Glissaient des mille-pieds, long de
cinq cent coudées,

«Et de grands vibrions, des volvoces
géants

«Se tordaient à travers les glauques
océans.

«L'être était effrayant. La vie était
difforme.

«Partout rampait l'impur, l'affreux,

l'obscur, l'énorme.

«La vermine habitait le globe chevelu.

«Et l'homme était absent; Dieu n'ayant pas voulu

«Donner ce noir spectacle à voir à l'âme humaine.

«Satan, dans ce lugubre et féroce domaine,

«Passait, comme un chasseur qui souffle dans son cor;

«Mais, avant ce temps-là, c'était plus sombre encor.

«Tout l'univers n'était qu'une morne fumée.

«Ainsi que des oiseaux dans une main fermée,

«L'horreur tenait captifs le germe et
l'élément.

«Un tout, qui n'était rien, vivait
confusément.

«Des apparitions flottaient sur
l'insondable.

«Au fond de cette brume étrange et
formidable,

«Comme si, quoique rien ne fût encor
puni,

«Le gouffre eût essayé d'engloutir
l'infini,

«On voyait, aux lueur des visions
funèbres,

«S'ouvrir et se fermer la gueule des
ténèbres.

«Partout apparaissait, à l'oeil

épouvanté,

«La face du néant, faite d'obscurité.

«A chaque instant, le fond redevenait
la cîme;

«Et, comme une nuée au-dessus d'un
abîme,

«Dans cette ombre où rampaient les
larves des fléaux,

«Le monstre Nuit planait sur la bête
Chaos.

«C'était ainsi quand Dieu se levant,
dit à l'ombre:

«Je suis. Ce mot créa les étoiles sans
nombre,

«Et Satan dit à Dieu: Tu ne seras pas
seul.»

Nemrod pensif cria: - Satan est mon aïeul.

III

Il resta trente jours au fond des solitudes

Rêvant par les rocs aux sombres attitudes;

Quand il revint son oeil brillait comme un flambeau.

Son eunuque Zaïm, plus noir que le tombeau,

Se prosternant, lui dit: - Roi, vous avez la terre.

Vous êtes roi d'Assur, dont Tyr est

tributaire.

Il a suffi qu'Assur vînt pour qu'il
triomphât

Aux sources de Cadès qu'on nomme
aussi Misphat.

Dieu règne moins que vous. Votre
face est sacrée.

Et vous faites couler, sur la terre
qu'il crée,

Des rivières de sang près de ses
fleuves d'eau.

L'homme porte Nemrod, et l'âne
porte son fardeau.

A qui sont les palmiers d'Edom,
l'herbe fleurie

D'Hébron, les trois cents tours qui
gardent Samarie?

A vous. A qui les fronts, les yeux et
les genoux

Des vieillards, des enfants et des
femmes? A vous.

A qui l'Ibère brun qui parle avec
emphase?

A vous. Sarapanis, citadelle de
Phase?

A vous. Vous avez pris, sous les
dattiers lointains,

Sa ville à Phetrusim, père des
philistins.

Le Nil est votre chien, Thèbe est
votre captive.

Trois chars passent de front sur les
murs de Ninive;

Et Ninive est à vous. Gour veut vous

obéir.

Sidon, les horréens dans les monts
de Seïr,

Ophir, les bijoutiers qui sculptent les
ivoires

Dans Cariathaïm, la ville aux portes
noires,

Tout est à vous; Sichem, Chanaan,
Hazerod.

Il ne reste plus rien.

- Que le ciel, dit Nemrod.



4. STROPHE
QUATRIEME.
L'EXODE DE
NEMROD



Il s'en retourna seul au désert; et
cet homme,

Ce chasseur, c'est ainsi que la
terre le nomme,

Avait un projet sombre; et les vagues
démons

Se le montraient du doigt. Il prit sur
de grands monts

Que battaient la nuée et l'éclair et la
grêle,

Quatre aigles qui passaient dans
l'air, et sous leur aile

Il mit tout ce qu'il put de la foudre et
des vents.

Puis il écartela, hurlant, mordant,
vivants,

Entre ses poings de fer, quatre lions
lybiques,

Et suspendit leurs chairs au bout de
quatre piques.

Puis le géant rentra dans Suze aux

larges tours,
Et songea trente jours; au bout des
trente jours,
Nemrod prit dans sa main les aigles,
sur sa nuque
Chargea les lions morts, et, suivi de
l'eunuque,
S'en alla vers le mont Ararat, grand
témoin.
Il monta vers la cime où les peuples
de loin
Voyaient trembler au vent le
squelette de l'arche.
Il atteignit le faîte en deux heures de
marche.
L'arche en voyant Nemrod trembla.
Le dur chasseur

Prit ces débris, verdis dans leur
lourde épaisseur
Par la terre mouillée, antique
marécage,
Et de ces madriers construisit une
cage,
Chevillée en airain, carrée, à quatre
pans,
Et sur les trous du bois mit des
peaux de serpents;
Et cette cage, vaste et sinistre
tanière,
Pour toute porte avait deux trappes à
charnière,
L'une dans le plafond, l'autre dans le
plancher.
Et l'eunuque tremblait et n'osait

approcher.

Nemrod debout foulait le pic
inabordable.

Il allait et venait, charpentier
formidable;

La terre l'écoutait remuer sur le
mont;

Le bruit de son marteau, troublant
l'éther profond,

Faisait au loin lever la tête aux
monts Carpathes;

Accroupis, devant Thèbe allongeant
leurs deux pattes,

De leur oeil fixe où l'ombre a l'air de
rayonner,

Les sphynx le regardaient, cherchant
à deviner.

Et la mer Caspienne en bas rongea
la grève.

Au bout d'un long sapin il attach
son glaive,
Puis pesa dans sa main ce vaste
javelot,
Et dit: c'est bien. Le mont qu'avait
couvert le flot
Et qui connaissait Dieu, frémit sous
sa pensée.

II

Par une corde au sol la cage était
fixée.

Il mit aux quatre coins les quatre
aigles béants.

Il leur noua la serre avec ses doigts
géants

Et les monts entendaient les durs
oiseaux se plaindre.

Puis il lia, si haut qu'ils n'y
pouvaient atteindre,

Au-dessus de leurs fronts inondés de
rayons

Les piques où pendaient la viande
des lions;

Nemrod dans ce char, noir comme
l'antique Erèbe,

Mit un siège pareil à son trône de
Thèbe,

Et cent pains de maïs et cent outres

de vin.

Zaïm n'essayait pas même un
murmure vain;

Et dans la cage, auprès de sa chaise
thébaine,

Le roi fit accroupir l'eunuque au
front d'ébène;

Et les cèdres disaient: Que va-t-il se
passer?

Sur la cage inquiète et prête à
traverser

Des horizons nouveaux et d'étranges
tropiques,

Les quatre aigles criaient au pied des
quatre piques.

Alors, une tiare au front comme

Mithra,
Nemrod, son arc au dos, sa flèche au
poing, entra
Dans la cage, et le roc tressaillit sur
sa base;
Et lui, sans prendre garde aux
frissons du Caucase,
Vieux mont qui songe à Dieu sous les
soirs étoilés,
Coupa la corde, et dit aux quatre
aigles: Allez.

Et d'un bond les oiseaux effrayants
s'envolèrent.

Et dans l'immensité que les astres
éclairent,

La cage s'éleva, liée à leurs pieds
noirs.

Alors, tandis qu'en bas les lacs,
vastes miroirs,

Les palmiers verts, les champs rayés
par les cultures,

Horeb et Sinaiï, sombres
architectures,

Et les bois et les tours rampaient, et
qu'emportés

Dans l'air, battant de l'aile au milieu
des clartés,

Les quatre aigles cherchaient du bec
la chair sanglante,

Il sortit presque hors de la cage
volante,
Farouche, et regarda les montagnes
d'Assur
Qui, s'enfonçant avec leurs forêts
dans l'azur,
Semblaient tomber, dans l'ombre au
loin diminuées,
Et s'écria, penché sur le gouffre:

- O nuées,
Nemrod, le conquérant de la terre,
s'en va!
Je t'avertis là-haut, Jéhovah!
Jéhovah!
C'est moi. C'est moi qui passe, ô
monts aux cimes blanches,

Bois, regardez monter l'homme à qui
sont vos branches,
Mer, regarde monter l'homme à qui
sont tes flots,
Morts, regardez monter l'homme à
qui sont vos os!
Terre, herbes que les vents courbent
sous leurs haleines,
O déserts, noirs vallons, lacs,
rochers, grandes plaines,
Levez vos fronts sans nombre et vos
millions d'yeux,
Je m'en vais conquérir le ciel
mystérieux!

Et l'esquif monstrueux se ruait dans
l'espace.

Les noirs oiseaux volaient, ouvrant
leur bec rapace.

Les invisibles yeux qui sont dans
l'ombre épars

Et dans le vague azur s'ouvrent de
toutes parts,

Stupéfaits, regardaient la sinistre
figure

De ces brigands ailés à l'immense
envergure,

Et le char vision, tout baigné de
vapeur,

Montait; les quatre vents n'osaient
souffler de peur

De voir se hérissier le poitrail des
quatre aigles.

Plus sans frein, sans repos, sans
relâche et sans règles,

Les aigles s'élançaient vers les
lambeaux hideux,

Plus le but reculant montait au-
dessus d'eux,

Et, criant comme un bœuf qui
réclame l'étable,

Les grands oiseaux, traînant la cage
redoutable,

Le poursuivaient toujours sans
l'atteindre jamais.

Et pendant qu'ils montaient, gouffres
noirs, clairs sommets,

Tout s'effarait; l'étrusque, et l'osque,
et le pélasge

Disaient: - Qu'est-ce que c'est que ce
sombre attelage?

Est-ce le char où sont les orages
grondants?

Est-ce un tombeau qui monte avec
l'âme dedans? -

Pharan, Nachor, Sephar, solitudes
maudites,

Les colosses gardiens des cryptes
troglodytes,

Les faucons de la mer, les mouettes,
les plongeurs,

L'homme du bord des eaux dans sa
hutte de joncs,

Chalanné, devant qui Thèbes

semblait petite,
Gomorrhe, fiancée au noir lac
asphaltite,
Sardes, Ninive, Tyr, maintenant
sombre amas,
Hoba, ville qu'on voit à gauche de
Damas,
Edom sous le figuier, Saba sous le
lentisque,
Avaient peur; Ur tremblait; et les
joueurs de disque
S'interrompaient, levant la tête et
regardant;
Les chameaux, dont le cou dort sur le
sable ardent,
Ouvraient l'oeil; le lézard se dressait
sous le lierre,

Et la ruche disait: vois! à la
fourmilière.

Le nuage hésitait et rentrait son
éclair;

La cigogne lâchait la couleuvre dans
l'air;

Et la machine ailée en l'azur solitaire
Fuyait, et pour la voir vint de
dessous la terre

Un oiseau qu'aujourd'hui nous
nommons le condor.

Et la mer d'Ionie, aux grandes îles
d'or,

Ce gouffre bleu d'où sort l'odeur des
violettes,

Frisonnait; dans les champs de
meurtre, les squelettes

Se parlaient; le sépulcre au fronton
nubien,

Le chêne qui salue et dit à Dieu: c'est
bien!

Et l'ancre où les lions songent près
des prophètes,

Tremblaient de voir courir cette
ombre sur leurs têtes

Et regardaient passer cet étrange
astre noir.

Et Babel s'étonnait. Calme comme le
soir

Nemrod rêvait au fond de la cage
fermée.

Et les puissants oiseaux, la prunelle
enflammée,

Montaient, montaient sans cesse, et

volant, furieux,
Vers la chair, le faisaient envoler
vers les cieux.

Symbole de nos sens lorsqu'allant
vers la femme,
Eperdus, dans l'amour ils précipitent
l'âme.

Mais l'amour n'était pas au cœur du
dur chasseur.

Isis montrait ce char à Cybèle sa
sœur.

Dans les temples profonds de Crète
et de Tyrrhène

Les dieux olympiens à la face sereine

Écoutaient l'affreux vol des quatre
alérions.

Même aujourd'hui, l'arabe, à l'heure
où nous prions,

Cherche s'il ne va pas voir encore
dans l'espace

La constellation des quatre aigles qui
passe;

Et, dans l'Afrique ardente où meurt
le doux gazon,

Morne terre qui voit toujours à
l'horizon

Nemrod, l'homme effrayant, debout,
spectre de gloire,

Le pâtre, si son oeil trouve une tâche
noire

Sur le sable où vivaient Sidon et

Sarepta,
Devient pensif et dit: C'est l'ombre
qu'il jeta.

V

Et les aigles montaient.

Leurs ailes éperdues
Faisaient, troublant au loin les
calmes étendues,
Un vaste tremblement dans
l'immobilité;
Autour du char vibrait l'éther
illimité,
Mer que Dieu jusque-là seul avait

remuée.

Comme ils allaient franchir la
dernière nuée,

Les monts noirs qui gisaient sur
terre, soucieux,

Virent le premier aigle escaladant les
cieux

Comme s'il ne devait jamais en
redescendre,

Se tourner vers l'aurore et crier:
Alexandre!

Le deuxième cria du côté du midi:

Annibal! Le troisième, à l'oeil fixe et
hardi,

Sur le rouge occident jeta ce cri
sonore:

César! Le dernier, vaste et plus
terrible encore,
Fit dans le sombre azur signe au
septentrion
Ouvrit son bec de flamme et dit:
Napoléon!



5. STROPHE
CINQUIEME. LA
TRAPPE D'EN BAS
ET LA TRAPPE D'EN
HAUT



L'infini se laissait pousser comme
une porte;

Et tout le premier jour se passa de
la sorte;

Et les aigles montaient.

Or Nemrod, sans le voir,

Sentit, au souffle obscur qui se
répand le soir,

Que la nuit folle allait couvrir sa pâle
crypte;

Les mains sur les genoux comme
l'Hermès d'Egypte,

Il dit au noir: - Hibou que ma droite
soutient,

Vois comment comme est la terre et

ce qu'elle devient. -

L'eunuque ouvrit la trappe en bas, et
dit: - La terre,

Tachée et jaune ainsi qu'une peau de
panthère,

Emplit l'immensité; dans l'espace
changeant

Les fleuves sont épars comme des
fils d'argent;

Notre ombre noire court sur les
collines vertes;

De vos ennemis morts les plaines
sont couvertes

Comme d'épis fauchés au temps de la
moisson;;

Les villes sont en flamme autour de
l'horizon;

O Roi, vous êtes grand. Malheur à
qui vous brave!

- Approchons-nous du ciel, dit
Nemrod? - et l'esclave

Ouvrit la trappe haute et dit: - Le ciel
est bleu.

II

Et les aigles montaient.

L'espace sans milieu

Ne leur résistait pas et cédait à leurs
ailes;

L'ombre, où les soleils sont comme
des étincelles,

Laissait passer ce char plein d'un
sombre projet.

Lorsque l'eunuque avait faim ou soif,
il mangeait;

Et Nemrod regardait, muet, cette
chair noire

Prendre un pain et manger, percer
une outre et boire;

Le chasseur infernal qui se croyait
divin

Songeait, et, dédaignant le maïs et le
vin,

Il buvait et mangeait, cet homme de
désastres,

L'orgueil d'être traîné par les aigles
aux astres.

Sans dire un mot, sans faire un geste,

il attendit,

Rêveur une semaine entière, puis il dit:

- Vois comment est la terre. - Et l'eunuque difforme

Dit: - La terre apparaît comme une sphère énorme

Et pâle, et les vapeurs, à travers leurs réseaux,

Laissent voir par moments les plaines et les eaux. -

Nemrod dit: - Et le ciel? - Zaïm reprit: - Roi sombre,

Le ciel est bleu. -

III

Le vent soufflait en bas dans
l'ombre.

Et les aigles montaient.

Et Nemrod attendit

Un mois; montant toujours; puis il
cria: - Maudit,

Regarde en bas et vois ce que devient
la terre. -

Zaïm dit: - Roi, sous qui la foudre
doit se taire,

La terre est un point noir et semble
un grain de mil. -

Et Nemrod fut joyeux. - Nous
approchons, dit-il.

Vois! regarde le ciel maintenant. Il

doit être

Plus près. - Zaïm leva la trappe et
dit: - O maître,
Le ciel est bleu. -

IV

Le vent triste soufflait en bas;
Et les aigles montaient.

L'archer des noirs combats
Attendit, sans qu'un souffle
échappât à son âme,
Un an, montant toujours, puis: -
Chien que hait la femme,
Cria-t-il! Vois! La terre a-t-elle encor

décru?

L'eunuque répondit: - La terre a disparu?

Roi, l'on ne voit plus rien dans la profondeur sombre.

Nemrod dit: - Que m'importe une terre qui sombre!

Vois comment est le ciel.

Approchons-nous un peu?

Regarde. - Et Zaïm dit: - O roi, le ciel est bleu.

V

Le vent soufflait en bas.

Tournant son cou rapide,
Un aigle cria alors: - J'ai faim,
homme stupide! -
Et Nemrod leur donna l'eunuque à
dévorer.

Les aigles montaient.

Rien ne venait murmurer
Autour de la machine sa course
effrénée.

Nemrod, montant toujours, attendit
une année,
Dans l'ombre, et le géant, durant ce
noir chemin,
Compta les douze mois sur les doigts
de sa main;

Quand l'an fut révolu, le sinistre
satrape
Resté seul, n'ayant plus l'eunuque,
ouvrit la trappe
Que le soleil dora d'une lueur de feu;
Et regarda le ciel, et le ciel était bleu.

VI

Alors, son arc en main, tranquille
l'homme énorme
Sortit hors de la cage et sur la plate-
forme
Se dressa tout debout et cria: Me
voilà.
Il ne regarda rien en bas; il

contempla,
Pensif, les bras croisés, le ciel
toujours le même;
Puis, calme et sans qu'un pli
tremblât sur son front blême,
Il ajusta la flèche à son arc redouté.
Les aigles frissonnants regardaient
de côté.
Nemrod éleva l'arc au dessus de sa
tête,
Le câble lâché fit le bruit d'une
tempête,
Et, comme un éclair meurt quand on
ferme les yeux,
L'effrayant javelot disparut dans les
cieux.

Et la terre entendit un long coup de tonnerre.

VII

Un mois après, la nuit, un pâtre centenaire
Qui rêvait dans la plaine où Caïn prit Abel,
Champ hideux d'où l'on voit le front noir de Babel,
Vit tout à coup tomber des cieux,
dans l'ombre étrange,
Quelqu'un de monstrueux qu'il prit pour un archange;
C'était Nemrod.

VIII

Couché sur le dos, mort, puni,
Le noir chasseur tournait encor vers
l'infini

Sa tête aux yeux profonds que rien
n'avait courbée.

Auprès de lui gisait sa flèche
retombée.

La pointe, qui s'était enfoncée au ciel
bleu,

Était teinte de sang. Avait-il blessé
Dieu?



6. STROPHE SIXIEME. LES MAGES ATTENTIFS



ST NEMROD DISPARU
n'emporta pas la Guerre.
Elle resta, parlant plus
haut que le tonnerre;
Son regard au sillon
faisait rentrer l'épi;
Et ce spectre, mille ans, sur le monde

accroupi,
Lugubre, et comme un chien mâche
un os, rongéant l'homme,
Couva l'œuf monstrueux d'où sortit
l'aigle Rome.

Et pendant ce temps-là, comme
parfois aux yeux

Une vapeur trahit un feu mystérieux,
Il sortait par endroits de la terre où
nous sommes

D'affreux brouillards vivants qui
devenaient des hommes,

Puis des dieux, qu'on nommait
Teutatès, Mars, Baal,

Et qui semblaient avoir en eux l'âme
du mal.

L'horreur, le sang, le deuil couvraient

la race humaine;
Et les mages, que Dieu dans le désert
amène,
Collaient l'oreille au sable, et, de
terreur ployés,
Frémissants, sous la terre, au-
dessous de leurs pieds,
Ils entendaient quelqu'un dans les
nuits éternelles
Qui volait, et frappait la voûte de ses
ailes.



Chapitre 4

Hors de la terre II



1. LA PLUME DE SATAN



A PLUME, SEUL débris qui
restât des deux ailes
De l'archange englouti
dans les nuits éternelles,
Etait toujours au bord du
gouffre ténébreux.

Les morts laissent ainsi quelquefois
derrière eux
Quelque chose d'eux-mêmes au seuil

de la nuit triste,
Sorte de lueur vague et sombre, qui
persiste.

Cette plume avait-elle une âme? qui
le sait?

Elle avait un aspect étrange; elle
gisait

Et rayonnait; c'était de la clarté
tombée.

Les anges la venaient voir à la
dérobée.

Elle leur rappelait le grand Porte-
Flambeau;

Ils l'admiraient, pensant à cet être si
beau

Plus hideux maintenant que l'hydre
et le crotale;

Ils songeaient à Satan dont la
blancheur fatale,

D'abord ravissement, puis terreur du
ciel bleu,

Fut monstrueuse au point de s'égalier
à Dieu.

Cette plume faisait revivre
l'envergure

De l'Ange, colossale et hautaine
figure;

Elle couvrait d'éclairs splendides le
rocher;

Parfois les séraphins, effarés
d'approcher

De ces bas-fonds où l'âme en dragon

se transforme,
Reculaient, aveuglés par sa lumière
énorme;
Une flamme semblait flotter dans
son duvet;
On sentait, à la voir frissonner,
qu'elle avait
Fait partie autrefois d'une aile
révoltée;
Le jour, la nuit, la foi tendre,
l'audace athée,
La curiosité des gouffres, les essors
Démesurés, bravant les hasards et
les sorts,
L'onde et l'air, la sagesse auguste, la
démence,
Palpitaient vaguement dans cette

plume immense;
Mais dans son ineffable et sourd
frémissement,
Au souffle de l'abîme, au vent du
firmament,
On sentait plus d'amour encor que de
tempête.

Et sans cesse, tandis que sur l'éternel
faîte
Celui qui songe à tous pensait dans
sa bonté,
La plume du plus grand des anges,
rejeté
Hors de la conscience et hors de
l'harmonie,
Frisonnait, près du puits de la chute

infinie,
Entre l'abîme plein de noirceur et les
cieux.

Tout à coup un rayon de l'oeil
prodigieux
Qui fit le monde avec du jour, tomba
sur elle.

Sous ce rayon, lueur douce et
surnaturelle,

La plume tressaillit, brilla, vibra,
grandit,

Prit une forme et fut vivante, et l'on
eût dit

Un éblouissement qui devient une
femme.

Avec le glissement mystérieux d'une
âme,
Elle se souleva debout, et, se
dressant,
Eclaira l'infini d'un sourire innocent.
Et les anges tremblants d'amour la
regardèrent.
Les chérubins jumeaux qui l'un à
l'autre adhèrent,
Les groupes constellés du matin et
du soir,
Les Vertus, les Esprits, se penchèrent
pour voir
Cette sœur de l'enfer et du paradis
naître.
Jamais le ciel sacré n'avait
contemplé d'être

Plus sublime au milieu des souffles
et des voix.

En la voyant si fière et si pure à la
fois,

La pensée hésitait entre l'aigle et la
vierge;

Sa face, défiant le gouffre qui
submerge,

Mêlant l'embrassement et le
rayonnement,

Flamboyait, et c'était , sous un
sourcil charmant,

Le regard de la foudre avec l'oeil de
l'aurore.

L'archange du soleil, qu'un feu
céleste dore,

Dit: - De quel nom faut-il nommer cet ange, ô Dieu?

Alors, dans l'absolu que l'Etre a pour milieu,

On entendit sortir des profondeurs du Verbe

Ce mot qui, sur le front du jeune ange superbe

Encor vague et flottant dans la vaste clarté,

Fit tout à coup éclore un astre: -
Liberté.



Chapitre 5

Livre deuxième :
Le Gibet



1. I. LA JUDEE

 . LA TERRE SOUS LE
TROISIEME CESAR

En ce temps-là, le monde était
dans la terreur;

Caïphe était grand-prêtre et
Tibère empereur;

Hérode roi des juifs gouvernait sous
Pilate;

Rome était la nuée où le tonnerre

éclate;

Jérusalem était l'âne sous le bâton.

Des proconsuls assis le poing sous le menton,

Vêtus de pourpre, ayant le roi pour satellite,

Remplaçaient au-dessus du peuple israélite

Les pharaons à l'oeil fixe et mystérieux.

Quelques rares autels fumaient sur les hauts lieux,

Mais c'étaient les autels des guèbres, que tolère

Rome ayant trop de dieux pour croire avec colère.

Temps fatals! César roi, tout le reste
sujet.

La conquête romaine, immense,
submergeait

Les peuples qu'elle avait saisis l'un
après l'autre;

Et cette vague épaisse où le soldat se
vautre

Grossissait, et, de proche en proche,
envahissait

La terre, où les songeurs disaient:
Qu'est-ce que c'est?

Cette inondation de Rome était
lugubre;

L'empire était partout comme une
ombre insalubre;

Il croissait comme un fleuve épars

sous des forêts,
Et changeait lentement l'univers en
marais.

Les docteurs méditaient sur ce
second déluge.

Ayant leurs livres saints pour cime et
pour refuge,

Les prêtres, rattachés aux textes, au-
dessus

Des hommes débordés dans un
gouffre aperçus,

Laissaient couler sous eux ces vastes
avalanches,

Pareils à des serpents enroulés dans
des branches.

Un peuple commandait, le monde

subissait.

Les jaguars, les lions, les ours pris
au lacet,

Le tigre redouté même de sa femelle,
Rugissaient sous les pieds de Rome
pêle-mêle

Avec les nations dans le même filet.

L'esclavage, à voix basse et dans la
nuit, parlait.

L'unique grandeur d'âme était
l'insouciance.

La force avait le droit. Qu'était la
conscience?

Une reptilité sous un écrasement.

On regardait l'autel en face et le
serment,

Et l'on se parjurait, et l'hymne et la

huée

Riaient, et l'âme humaine était diminuée.

L'honnête et le néfaste et le mal et le bien

S'effaçaient dans les cœurs; l'homme ne voyait rien

Qu'une noirceur croissante au-dessus de sa tête;

Une lueur de torche illuminait le faîte De l'univers sur qui marchaient les conquérants;

Les uns étaient petits, les autres étaient grands,

Personne n'était pur, saint, vénérable et juste;

De même que d'Octave avait pu

naître Auguste,
De la fange partout sortait l'autorité.
Le destin avait l'air d'un abîme irrité;
L'ombre se résolvait en haine autour
de l'âme.

L'or sentait bon. Le sage était celui
qui blâme

La vertu, le devoir, la foi, le
dévouement;

Le plus voisin du vrai c'était celui
qui ment;

La mort régnait avec les licteurs
pour ministres;

Le genre humain pendait en deux
haillons sinistres,

Comme si Dieu l'avait déchiré de ses
mains;

Les hommes d'un côté, de l'autre les
romains.

II. HERODE ET CAIPHE

Sous l'ongle dédaigneux de Rome
fatiguée

Vivait la royauté des Juifs qu'avait
léguée

L'Hérode Ascalonite à l'Hérode
Antipas.

Cet idiot mêlait le meurtre à ses
repas,

Et regardait danser Hérodiade nue.

Il avait redoré l'aigle que dans la nue
Son père avait sculptée au fronton
du saint lieu,

Car, pour flatter César, ces rois

insultaient Dieu;

Il avait fait murer dans le royal
repaire

La chambre où, sur un lit de pourpre
et d'or, son père,

Surnommé Grand, avait été mangé
des vers;

Des paons rôdaient parmi ses jardins
toujours verts;

Au fond brillait un lac dit le Bain du
Tétrarque;

On y voyait errer les pêcheurs dont
la barque

Vogue à coups d'avirons lents et bien
maniés.

Il aimait les rhéteurs, l'un par l'autre
niés,

Les philosophes grecs, les histrions,
les mimes,
Et son ennui traînait le poids sombre
des crimes.

Il avait, de l'argent d'un péage
imposé

Aux caravanes d'Ur, d'Ophir et de
Jessé,

Fait faire à son palais une enceinte
de brique;

Car, dès les temps anciens, les
marchands de l'Afrique

Venaient des profondeurs du désert
calciné;

Ils apportaient des dents d'éléphant,
du séné,

De l'alcali, des peaux de buffle, de la

gomme,
Et de la pourpre verte aux
proconsuls de Rome.

Caïphe, qui des lois dirigeait le
timon,
Avait été nommé grand-prêtre après
Simon;
Ce n'était point une âme inclinée aux
mystères;
Caïphe n'était pas un de ces
solitaires
Qui, pour sonder le sens glissant et
ténébreux
Des prophètes luttant confusément
entre eux,
Gardent la nuit leur lampe à côté de

leurs couches,
Et songent, éperdus, sur ces livres
farouches
Où l'on entend le choc des glaives de
l'esprit.
Trop petit pour la tâche auguste
qu'entreprend
Celui qu'on nomme Aaron, c'est-à-
dire montagne,
Tortueux, il avait la fraude pour
compagne;
Les yeux d'Hérode était sincères
près des siens;
Son miel était poison; les chefs
pharisiens,
Banaïas, intendant d'Epher, Jean
l'économe,

Maccès, à qui Pilate avait donné
pour nome
Tout le pays d'Horeb et tout le
Nephath d'or,
Venaient lui parler bas dans le saint
corridor;
De la couleuvre froide il avait la
paresse;
Il était ce qui rampe et ce qui se
redresse;
Il était chaste avec les femmes,
redoutant
Le démon qu'à travers leur parole on
entend,
Mais ces chastetés-là font brûler les
Sodomes;
Comme prêtre, il était de cette espèce

d'hommes

Qui, si le sénat vote aux pauvres
quelque argent,

Disent: «non pas! l'état est lui-même
indigent!»

Et qui trouvent utile et juste qu'on
obère

Le trésor pour bâtir quelque temple à
Tibère.

Caïphe eût aux renards indiqué des
sentiers;

C'était un homme sombre, et
pourtant volontiers

Il riait à travers l'ombre de sa
pensée;

Mais on se sentait pris d'une sueur
glacée

Devant cette gaieté, couvercle d'un cercueil.

Rosmophim de Joppé, prêtre au profond coup d'oeil,
Et docteur, l'assistait dans les choses civiles.

III. CELUI QUI EST VENU

Cependant il était question dans les villes
De quelqu'un d'étonnant, d'un homme radieux
Que les anges suivaient de leurs millions d'yeux;
Cet homme, qu'entourait la rumeur grossissante,

Semblait un dieu faisant sur terre
une descente;
On eût dit un pasteur rassemblant
ses troupeaux;
Les publicains, assis au bureau des
impôts,
Se levaient s'il passait, quittant tout
pour le suivre;
Cet homme, paraissant hors de ce
monde vivre,
Tandis qu'autour de lui la foule
remuait,
Avait des visions dont il restait
muet;
Il parlait aux cités, fuyait les
solitudes,
Et laissait sa clarté dans l'oeil des

multitudes;

Les paysans le soir, de sa lueur
troublés,

Le regardaient de loin marcher le
long des blés,

Et sa main qui s'ouvrait et devenait
immense,

Semblait jeter aux vents de l'ombre
une semence.

On racontait sa vie, et qu'il avait été
Par une vierge au fond d'une étable
enfanté

Sous une claire étoile et dans la nuit
sereine;

L'âne et le bœuf, pensifs, l'ignorance
et la peine,

Etaient à sa naissance, et sous le

firmament

Se penchaient, ayant l'air d'espérer
vaguement;

On contaît qu'il avait une raison
profonde,

Qu'il était sérieux comme celui qui
fonde,

Qu'il montrait l'âme aux sens, le but
aux paresseux,

Et qu'il blâmait les grands, les
prêtres, et tous ceux

Qui marchent entourés d'hommes
armés de piques.

Il avait, disait-on, guéri des
hydropiques;

Des impotents, cloués vingt ans sous
leurs rideaux,

En le quittant, portaient leur grabat
sur leur dos;
Son oeil fixe appelait hors du
tombeau les vierges;
Les aveugles, les sourds, - ô destin,
tu submerges
Ceux-ci dans le silence et ceux-là
dans la nuit! -
Le voyaient, l'entendaient; et dans
son vil réduit
Il touchait le lépreux, isolé sous des
claies;
Ses doigts tenaient les clefs
invisibles des plaies,
Et les fermaient; les cœurs vivaient
en le suivant;
Il marchait sur l'eau sombre et

menaçait le vent;

Il avait arraché sept monstres d'une
femme;

Le malade incurable et le pêcheur
infâme

L'imploraient, et leurs mains
tremblantes s'élevaient;

Il sortait des vertus de lui qui les
sauvaient;

Un homme demeurait dans les
sépulcres; fauve,

Il mordait, comme un loup qui dans
les bois se sauve;

Parfois on l'attachait, mais il brisait
ses fers

Et fuyait, le démon le poussant aux
déserts;

Ce maître, le baisant, lui dit: Paix à
toi, frère!

L'homme, en qui cent damnés
semblaient rugir et braire,

Cria: Gloire! et, soudain, parlant
avec bon sens,

Sourit, ce qui remplit de crainte les
passants.

Ce prophète honorait les femmes
économiques;

Il avait à Gessé ressuscité deux
hommes

Tués par un bandit appelé Barabbas;
Il osait, pour guérir, violer les
sabbats,

Rendait la vie aux nerfs d'une main
desséchée;

Et cet homme égalait David et
Mardochée.

Un jour ce redresseur, que le peuple
louait,

Vit des vendeurs au seuil du temple,
et prit un fouet;

Pareils aux rats hideux que les aigles
déterrèrent,

Tous ces marchands, essaims
immondes, redoutèrent

Son visage empourpré des célestes
rougeurs;

Sévère, il renversa les tables des
changeurs

Et l'escabeau de ceux qui vendaient
des colombes.

Son geste surhumain ouvrait les

catacombes.

L'arbre qu'il regardait changeait ses
fleurs en fruits.

Un jour que quelques juifs profonds
et très instruits

Lui disaient: «- Dans le ciel que le
pied divin foule,

Quel sera le plus grand?» cet homme
dans la foule

Prit un petit enfant qu'il mit au
milieu d'eux.

Calme, il forçait l'essaim invisible et
hideux

Des noirs esprits du mal, rois des
ténébreux mondes,

A se précipiter dans les bêtes
immondes.

Et ce mage était grand plus qu'Isaïe,
et plus

Que tous ces noirs vieillards épars
dans les reflux

De la vertigineuse et sombre
prophétie;

Et l'homme du désert, Jean, près de
ce Messie,

N'était rien qu'un roseau secoué par
le vent.

Il n'était pas docteur, mais il était
savant;

Il conversait avec les faces inconnues
Qu'un homme endormi voit en rêve
dans les nues;

Des lumières venaient lui parler sur
les monts;

Il lavait les péchés ainsi que des
limons,
Et délivrait l'esprit de la fange
charnelle;
Satan fuyait devant l'éclair de sa
prunelle;
Ses miracles étaient l'expulsion du
mal;
Il calmait l'ouragan, haranguait
l'animal,
Et parfois on voyait naître à ses
pieds des roses;
Et sa mère en son cœur gardait
toutes ces choses.
Des morts blêmes, depuis quatre
jours inhumés,
Se dressaient à sa voix; et pour les

affamés,

Les pains multipliés sortaient de ses
mains pures.

Voilà ce que contait la foule; et les
murmures,

Les cris du peuple enfant qui réclame
un appui,

Environnaient cet homme; on
l'adorait; et lui

Était doux.

Tous les mots qui tombaient de sa
bouche

Étaient comme une main céleste qui
vous touche.

Il disait: - «Les derniers sont les

premiers. - La fin,

«C'est le commencement. - Ne fais pas au prochain

«Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse à toi-même.

«- On récolte le deuil quand c'est la mort qu'on sème.

«- Celui qui se repent est grand deux fois. - L'enfant

«Touche à Dieu. - Par le bien du mal on se défend.

«- Que le puits soit profond, mais que l'eau reste claire.»

Il disait: «- Regardez les choses sans colère;

«Car, si l'oeil est mauvais, le corps est ténébreux.

«- L'aube est pour les Gentils comme pour les Hébreux.

«- Mangez le fruit des bois, buvez l'eau de la source;

«- N'ayez pas de souliers, pas de sac, pas de bourse,

«Entrez dans les maisons et dites: Paix à tous!

«- Nul n'est exempt du pli sublime des genoux;

«Donc, qui que vous soyez, priez. Courbez vos têtes.

«- Dieu, présent à la nuit, n'est pas absent des bêtes.

«Dieu vit dans les lions comme dans Daniel.

«- Errer étant humain, faillir est

vénuel.

«Absolvez le pécheur en condamnant
la faute.

«- On ajoute à l'esprit ce qu'à la chair
on ôte.»

Il tenait compte en tout des faits
accidentels.

Dans le champ du supplice il disait
des mots tels

Que nul n'osait toucher à la première
pierre;

Il haïssait la haine, il combattait la
guerre;

Il disait: sois mon frère! à l'esclave
qu'on vend;

Et, tranquille, il passait comme un
pardon vivant;

Il blanchissait le siècle autour de lui,
de sorte

Que les justes, dont l'âme encor
n'était pas morte,

Dans ces temps sans pitié, sans
pudeur, sans amour,

Voyaient en s'éveillant luire deux
points du jour,

L'aurore dans le ciel et sur terre cet
homme.

Cet être était trop pur pour être vu
par Rome.

Pourtant parmi les juifs, dans leur
temple obscurci,

Chez leur roi lâche et triste, on en
prenait souci;

Et Caïphe y songeait dans sa chaire

d'ivoire;

Et, sans savoir encor ce qu'il en
devait croire,

Hérode était allé jusqu'à dire: - Il
paraît

Qu'il existe un certain Jésus de
Nazareth.

Quelques hommes, de ceux qui ne
savent pas lire,

De pauvres pâtres, pris d'on ne sait
quel délire

Et du ravissement de l'entendre
parler,

Le suivaient, l'aimaient tant qu'il les
faisait trembler,

Et le montraient au peuple en disant:

- C'est le maître.

L'un d'eux, vieillard, semblait près
de cet homme naître;

Et le plus jeune, enfant, avait l'air
près de lui

D'un sombre aïeul pensif, gravement
ébloui.

Humbles, ils lui tendaient leurs
cœurs comme des urnes.

Et ces hommes, pareils à des lampes
nocturnes

Adorant un soleil dans une vision,

Etaient devant ce maître en
contemplation,

Et l'entouraient, ainsi qu'une auréole
d'âmes.

IV. LES TREIZE PORTES DE

JERUSALEM

Dans les vieux temps, l'archange aux
quatre ailes de flamme,
Stellial dit un jour au noir Zorobabel
Quand ce maçon, porteur d'une
échelle du ciel,
Eut entouré Sion de murailles très
fortes:

- Pourquoi donc à la ville as-tu fait
treize portes?

Et Zorobabel dit: - Ninive aux larges
tours

Eut autant de portails que l'année a
de jours,

Pour que jamais le temps, quand du
gouffre il arrive,

Quel qu'il fût, ne restât en dehors de Ninive.

- Eh bien, dit Stellial, l'archange couvert d'yeux,

Le zodiaque ayant douze signes aux cieux,

Douze portes, c'était assez, mage imbécile,

Pour que chacun des mois pût entrer dans la ville.

- Ange, j'ai fait, reprit le maçon magistrat,

Treize portes afin que l'avenir entrât.

Chaque année on verra par les douze premières

Passer les douze mois, portant douze lumières,

Purs, sacrés, et menant par la main
la saison;
Par la treizième doit passer la
trahison.

V. LA JUDEE

D'innombrables hameaux répandent
leurs fumées
D'Arphac à Borcéos dans les six
Idumées;
La Judée est dorée et verte sous
l'azur;
Elle a des bois des monts, des lacs;
son air est pur;
Le vent du sud le trouble et le vent
d'est le calme;
Rome estime ses vins; comme l'huile

de palme,
L'huile d'olive abonde à flots sous
son pressoir;
L'ombre du Sinaï la couvre vers le
soir.

La Judée est la terre où de temps en
temps passe
Une lueur de Dieu qui se perd dans
l'espace.

L'Egypte est, au couchant, cette
plaine des blés
Où, dans les noirs tombeaux, dont
les puits sont comblés,
Un miroir d'or massif pend au cou
des momies
Pour refléter l'essaim des spectres,

les lamies,
Les stryges, et la face errante des
démons;
Au midi, les chacals, les rats, les
ichneumons,
Remplissent le désert; au nord, la
mer murmure.

La moisson en Judée est deux fois
par an mûre;
Le moindre champ y donne un
boisseau de maïs.

Ce qui va se passer dans ce fatal pays
Fait un nuage obscur sur l'avenir, et
trouble
Abraham enterré dans la caverne

double

Dont on voit l'âpre brèche et le seuil
délabré

Au champ d'Ephron, voisin des
chênes de Mambré.

VI. LES PAROLES DU DOCTEUR DE LA LOI

Deux prêtres, dont la robe est en
toile d'ortie,

Veillent, l'un à l'entrée et l'autre à la
sortie

Du Temple que jadis Salomon fit
bâtir

Par Oliab avec le bois du roi de Tyr.

Sévère, à quelques pas des deux
prêtres qui semblent

Faire taire la ville où mille bruits
sourds tremblent,

Un docteur de la loi parle au peuple
devant

Ce seuil terrible où luit l'arche du
Dieu vivant.

Il est seul sur sa chaise; et, qu'on
entre ou qu'on sorte,

Il ne s'arrête point, et continue; il
porte

Le taled blanc où pend le zizith à
cinq nœuds;

Le dogme sombre emplît son oeil
vertigineux;

Des croyants sont auprès du docteur;
les uns lisent

Dans des livres pendant qu'il parle;

d'autres gisent
En travers de la porte, et l'on marche
dessus;
Un plat brille à ses pieds où les dons
sont reçus;
La foule abonde autour du prêtre, et
l'entourne;
Vieillard qu'une lueur de science
couronne,
Calme et grave, il déploie au-dessus
de son front
Ce que les siècles, l'un après l'autre,
liront,
Le texte saint, écrit sur le rouleau
mystique;
Il enseigne la foi, le rite, la pratique,
Au peuple remuant les lèvres par

moment;

Et chaque fois qu'il lève un doigt au firmament,

Tous, éperdus devant l'insondable prière,

Ensemble et frémissants, font trois pas en arrière.

Il dit:

- Voici la loi. Fais silence, Israël!

Peuple, crois au Dieu vrai, distinct, un, personnel,

Seul, unique, incréé, voyant ce que fait l'homme.

Dieu, c'est le créancier qui veut toute la somme,

C'est le jaloux qui veut tout le cœur,
c'est la mer

Dont le flot, repoussé par la terre, est
amer;

Dieu, s'il est repoussé par les
hommes, se venge.

Observez le saint jour, Peuple, ou
redoutez l'ange

Qui plane sur l'impie et d'un souffle
l'abat;

Le plus pauvre a sa lampe, et, le jour
du sabbat,

Peuple, il doit l'allumer, dût-il
mendier l'huile;

Nos pères, ce jour-là, purifiaient la
ville;

Ces hommes qui vivaient à l'ombre

du palmier,
Étaient saints, et toujours
nommaient Dieu le premier;
Ce respect les faisait vivre six cents
années;
Le sabbat est le jour où les ombres
damnées
Peuvent se retourner dans le lit de
l'enfer;
Sepher tua Phinée, Aod tua Sepher,
Ces meurtres ne sont rien près du
dogme qu'on brise
Et du sabbat qu'on met sous ses
pieds, et Moïse
Dans sa tombe, et Jacob, et Job, ont
moins d'effroi
Du sang d'un homme, ô juifs, que du

sang de la loi;

Le fiel est plus amer que le coing
n'est acide,

Or l'impiété, juifs, c'est le fiel;
l'homicide,

Pâle, et suivi d'enfants crachant sur
ses talons,

Marche à travers la ville avec ses
cheveux longs,

La main droite liée au cou par une
chaîne;

Mais l'impie a son spectre en croix
dans la géhenne;

L'homme pèse sur l'un, sur l'autre
pèse Dieu.

Les jours saints, taisez-vous, ne
faites pas de feu;

Le salut dans le ciel est sur terre
l'exemple;

Dieu vient à la prière; il entre dans le
temple

Sitôt la porte ouverte et pourvu
qu'on soit dix;

Donc, pratiquez la loi. Tremblez
d'être maudits.

L'anathème entre au corps du
maudit, qu'il traverse.

Theglath fut roi d'Egypte, Azer fut
roi de Perse;

Gad les maudit; dès lors l'enfer fut
dans ces rois

Qui voyaient se mêler une flamme à
leur voix.

Chaque texte est un doigt montrant

ce qu'il faut suivre;
Si vous ne faites pas ce que prescrit
le livre,
Vous serez malheureux comme celui
qui voit
Dans un songe tomber les poutres de
son toit.
Trois tribunaux nous sont légués par
les ancêtres;
Aaron pour enseigner a délégué Cent
prêtres,
Onze pour gouverner, et Dix-Neuf
pour juger;
Le sanhédrin les nomme et seul peut
les changer.
Que la femme soit chaste et muette,
et que l'homme

Ait dans un roseau creux tout le
deutéronome.

Sinon, nous maudirons vos seuils et
votre sang.

L'anathème qu'un saint jette au mal
en passant

Est une si fatale et si noire rosée
Qu'un chien ayant été maudit par
Elizée,

L'anathème rongea les oreilles du
chien.

Femmes, l'homme est le roi;
tremblez! et songez bien

A la sombre Lilith, femme née avant
Eve;

Adam la renvoya dans l'ombre et
dans le rêve;

Lilith répudiée est un spectre de nuit.
Lilith était l'orgueil, la querelle et le
bruit;

Satan, voulant saisir l'homme, l'avait
créée;

Elle roule à jamais dans la noire
nuée;

Elle s'appelle Isis dans l'Inde où
Satan luit,

Et l'encens de l'Egypte horrible la
poursuit.

La femme file, trait la vache, bat le
beurre,

Tourne le sablier quand vient la fin
de l'heure,

Gronde l'esclave aux champs et
l'enfant dans son jeu,

Veille et travaille; et l'homme est
pensif devant Dieu.

Au temple, en récitant le verset
ordinaire,

Etendez vos deux mains devant le
luminaire;

L'ange du jour assiste à vos repas;
mais fuit,

Sitôt que vous riez, devant l'ange de
nuit;

Etudiez la loi sans cesse, et qu'on la
lise

Dans le texte que fit Esdras d'après
Moïse.

Pour faire un Livre, ô juifs,
n'employez pas de lin;

Cousez avec des nerfs une peau de

vélin,

Ecrivez-y, tremblants, le verbe
inénarrable,

Et roulez le vélin sur deux bâtons
d'érable.

Ayez des habits longs conformes à
vos rangs;

Craignez le drap tissu de deux fils
différents;

Jéhovah n'est pas deux. Fuyez les
hommes ivres;

Ne faites point sécher des herbes
dans vos livres;

L'herbe imprime un démon aux plis
du parchemin;

Ne regardez jamais les lignes de la
main;

Dans le texte sacré respectez les
consonnes,
Au moment de la mort appelez dix
personnes;
Confessez vos péchés, jougs par la
chair subis,
Et que ceux qui sont là déchirent
leurs habits;
La mort, même du juste, est une
obscur fête.
Mettez aux morts un sac de terre
sous la tête;
Tournez sept fois autour de la fosse
en priant.
Redoutez l'occident et craignez
l'orient,
Ce sont les deux endroits de Dieu. Le

ciel le nomme.

Redoutez-le. La mort, c'est l'ombre.

Il n'est pour l'homme

Rien d'éternel après cette vie; il ne
peut

Rien retenir de lui quand Dieu brise
ce nœud;

Ce qu'on appelle âme est un souffle,
céleste

Chez les bons, infernal chez les
méchants, qui reste

Un moment au-dessus du corps dans
le trépas,

Puis pâlit, puis s'éteint, car Dieu seul
ne meurt pas.

Pourtant le châtement peut saisir ce
fantôme

Et le fouetter longtemps sous le
ténébreux dôme,

Et lui heurter le front aux poutres de
la nuit.

Rien de ce qu'on a fait n'est perdu, ni
détruit;

Tout compte. Justes poids et
balances exactes.

Là-haut, le doigt toujours tourné
vers tous vos actes,

La prière Bathkol, la Fille de la Voix,
Se tient près d'Elohim et lui dit:
Seigneur, vois.

Lisez la Pentateuque à cinq; l'Exode
à quatre.

Sachez punir, sachez venger, sachez
combattre;

Haïssez les mauvais! Haïssez,
haïssez

Ceux qui doutent, d'audace et
d'orgueil hérissés,

L'incrédule, le lâche et le
pusillanime,

Ceux pour qui le saint livre ouvert
est un abîme,

Ceux qui tremblent devant les
célestes degrés,

Et sur le bord de Dieu s'arrêtent
effarés!

S'ils sont nombreux, s'ils ont de l'or
dans leurs mains viles,

S'ils sont un peuple, ayant des
moissons et des villes,

Des femmes, des vieillards, des

enfants nouveau-nés,
Des vierges, des aïeux, des fils,
exterminatez!

Moïse commença par creuser une
fosse,

O juifs, pour y coucher la religion
fausse;

Il y jeta des tas de peuples révoltés;

Il remplit ce tonneau d'homme et de
cités,

Et l'on distingue encor dans cette
ombre profonde

D'énormes ossements dont chacun
fut un monde;

Num ravage Amalec, Joram dévaste
Ammon;

Partout où l'on voyait la lueur du

démon,
Partout où l'on prenait quelque faux
dieu pour règle,
Salomon accourait avec le bruit d'un
aigle,
O Peuple, et c'est du sang que la terre
a sué
Derrière Anathias, Saül et Josué;
Jéhovah bénissait ces grands
impitoyables;
Sobres, purs, ils menaient au combat,
dans les sables,
Dans la nuit, sans jamais songer au
lendemain,
Des soldats qui buvaient dans le
creux de leur main;
Le Tabernacle a crû dans le sang;

Dieu consacre

Par un carnage Aser, Lévi par un
massacre,

Et l'antique Lévite est saint pour ce
seul trait

Qu'il marchait en tuant tous ceux
qu'il rencontrait;

Samson ne laissait pas d'un mur
pierre sur pierre;

Macchabée était plein d'une telle
lumière

Que les peuples disaient: son armure
est en or;

Et Lysias, Seron, Gorgias, Nicanor,
Fuyaient devant cet homme aux cris
de guerre étranges,

Que suivaient, à cheval sur les vents,

cinq archanges!

Ces héros ont toujours Jéhovah pour
effort;

Leur fer ouvre un sillon; Peuple, ils
font de la mort

Sortir la vie, et, grâce à leurs lances
vermeilles,

Les gueules des lions sont des ruches
d'abeilles.

Ayez autour de vous la peur, en vous
l'effroi;

C'est le dogme. David fut un sublime
roi;

Il se plaisait au rire, aux chants, aux
grappes mûres,

Un jour il se pencha sur les choses
obscurés,

Et, pâle, il reconnut que le commencement
De la sagesse était un profond
tremblement.

O Peuple, Sabaoth lugubrement
médite

Sur la race d'Adam presque toujours
maudite,

Sur le sang de Jacob presque
toujours puni,

Et Dieu, c'est le sourcil froncé de
l'infini.

Vivez les yeux fixés sur la terreur du
gouffre!

Guerre à l'impie! Il faut qu'on
punisse, ou qu'on souffre,

Frappez pour vous sauver. Songez au

châtiment;

Songez à l'océan d'angoisse et de
tourment;

Songez à cet enfer: l'immensité des
larmes.

Les ennemis de Dieu pourront avoir
des armes,

Ils pourront être fiers et puissants,
ils pourront

Pousser des chars, avoir des casques
sur le front;

Qu'est-ce que cela fait, si leur âme
est de l'ombre?

Les festins, les palais que la
splendeur encombre,

Le bonheur, les plaisirs, le triomphe
effronté,

Sont des endroits d'oubli, mais non
de sûreté.

Soit. Oubliez. Qu'importe au
souvenir suprême?

La vengeance attend, calme, et la
colère sème... -

Vous rirez, vous aurez des songes
dans les yeux,

Tout à coup, au plus noir du ciel
mystérieux

Que l'homme frémissant verra par
échappées,

On entendra le bruit que font deux
mains frappées,

L'archange porte-glaive, immense,
apparaîtra;

Alors, sentant sous eux crouler Bel et

Mithra,
Les méchants trembleront comme un
vaisseau qui sombre,
Et tous reconnaîtront l'inutilité
sombre
Des boucliers d'airain et des casques
de cuir;
Ils souhaiteront d'être assez petits
pour fuir
Par le bas d'une porte ou par les
trous d'un crible,
La grande épée ayant un
flamboiemment terrible!
Mais Dieu dira: Trop tard! Donc, ô
vivants, tremblez.
Dieu court dans les maudits comme
un feu dans les blés.

Ecrasez d'épouvante et de haine
l'impie.

Faites lever votre âme aux vices
accroupie,

Et récitez, avant que l'archange soit
là,

Le sharrith le matin, le soir le néhila.

Vengez Dieu par le glaive et vivez
dans la crainte.

Tout ce que je vous dis, Peuple, c'est
la loi sainte,

La loi d'en haut, connue aux seuls
fils de Lévi.

Un homme en ce moment, de douze
hommes suivi,

Blond, jeune, et regardé fixement par

le prêtre,

L'interrompt et dit avec l'accent
d'un maître:

- Toute la loi d'en haut est dans ce
mot: aimer.

- Peuple, cria le prêtre, il vient de
blasphémer.

VII. CAIPHE EN CONTEMPLATION

Les deux guetteurs du temple ont
aperçu la lune;

Le mois commence.

Aux champs la terre est encor brune;
Il pleut sur le mont Glon et sur le

mont Sion;

Mais l'hiver va finir. On fait
l'ablution

Du temple, dont on brosse et
dérouille les chaînes,

Les gonds et les verrous, pour les
fêtes prochaines.

Seul près du grand autel derrière le
rideau,

Pendant que, se courbant sur des
vases pleins d'eau,

Et répandant partout le nard et
l'hyacinthe,

Les lévites portiers lavent la triple
enceinte,

S'interrompant parfois pour baiser

les pavés.

Le grand-prêtre se tient debout, les bras levés.

On dirait un fantôme avec son blanc suaire.

L'arche est sur une estrade au fond du sanctuaire;

Elohim lui laissa l'empreinte de son doigt;

Un éblouissement l'entourne, et l'on voit

Des boîtes de parfum d'aspic sur chaque marche

Du degré qui se perd sous la splendeur de l'arche.

Caïphe est de la chose éternelle
occupé.

Un docteur cependant, Rosmophim
de Joppé
A soulevé ce voile et marche vers
Caïphe
Qui ne dérange pas son geste de
pontife
Et n'ouvre qu'à demi son oeil vague
et fermé.

Le prêtre dit: - Je viens. Je me suis
informé,
Hannasci, de celui des douze auquel
tu penses.

C'est lui que dans la bande on charge
des dépenses;
Quand on voyage, il compte avec les
hôteliers;
Les autres semblent fiers de porter
leurs colliers;
Lui seul a l'air d'un loup parmi les
chiens; sa voie
Est obscure; à Naïm, une fille de joie
Avait, avec du baume et des parfums,
lavé
Les pieds du maître, un peu meurtris
par le pavé;
Cet homme s'emporta contre elle
jusqu'à dire:
Tu viens de perdre là pour vingt
deniers de myrrhe!

Et Caïphe répond: - C'est l'homme qu'il faudrait.

- Oui, répond Rosmophim. Il est jaloux, secret,

Triste, oblique, inquiet, solitaire, économe.

Prince, tu désirais savoir comme on le nomme.

Je l'ignorais le jour où tu le demandas.

Je le sais aujourd'hui. - Quel est son nom? - Judas.

VIII. LA SIBYLLE

La sibylle d'Achlab parle dans sa caverne;

Elle est seule; un esprit farouche la

gouverne,

La courbe comme un feu sous un vol
de démons,

Et de sa bouche obscure et de ses
noirs poumons

Fait sortir le hasard des paroles
terribles.

Des feuilles, qui plus tard s'iront
coller aux Bibles,

S'échappent par moments de son
antre, et s'en vont

En vagues flamboiements dans
l'espace sans fond.

Elle les suit des yeux, et rit; puis
recommence,

L'immensité s'étant mêlée à sa
démence,

Et le souffle infini la traversant
toujours.

Elle s'adresse à l'ombre, au gouffre,
aux rochers sourds.

Spectre par le regard, par la maigreur
squelette,

Elle parle une langue étrange où se
reflète

L'avenir, à demi visible sur son front,
Et prononce déjà des mots qui ne
seront

Dits par le genre humain que dans
trois mille années.

Ses mains sur ses seins nus se
crispent décharnées;

Son oeil lugubre songe, ivre

d'obscurité;
Ce spectre balbutie avec autorité;
On dirait qu'elle fait la lecture
éperdue
D'un mystérieux livre ouvert dans
l'étendue;
Parfois elle s'arrête en disant: Je ne
puis.

En ce moment, au fond de sa grotte,
affreux puits
Plein de l'effarement des visions
occultes,
Ce sont les fondateurs de dogmes et
de cultes
Et de religions que son regard
poursuit.

Il semble qu'elle parle, à travers
l'âpre nuit,
A ceux qui cherchent Dieu pour le
montrer aux hommes.

... ..
... ..
... ..
... ..

«- ... Le livre d'en haut dit: - Qui que
tu sois, qui sommes
«L'Etre de s'expliquer et le sphynx
d'être clair,
«Qui que tu sois qui veux saisir l'eau,
tenir l'air,
«Donner à la nuée une forme, et qui
plonges,

«Avec ta nasse, bonne à la pêche des
songes,
«Dans le sinistre abîme où flotte ce
mot: Dieu;
«Qui que tu sois, qui viens forcer
l'ombre à l'aveu,
«Tâter la certitude avec ta main peu
sûre,
«Au temple sidéral adosser ta
masure,
«Et désigner à l'Etre un texte, un
nombre, un lieu;
«Homme, qui que tu sois, qui viens
faire du feu
«Sous la foudre, allumer ta lampe
sous l'étoile,
«Et dire à l'univers sans fond: Lève-

toi, voile!

«Qui que tu sois qui prends
l'impossible aux cheveux,

«Qui prononces ces mots inutiles: «-
Je veux,

«Je sais, je suis, je crois, je sauve, je
ranime; -»

«Qui que tu sois qui dis à l'Etre: «-
Allons, abîme,

«Réponds, puisque c'est moi qui t'ai
questionné. -»

«Sache que ta folie est sombre,
infortuné!

«L'erreur sort du nuage et sans fin se
dévide.

«Un rite, c'est un geste au hasard

dans le vide;

«Avortement du chiffre et du mot!
labeur vain

«De la voix pour nommer le prodige
divin!

«Trimourti! Trinité! Triade! Triple
Hécate!

«Brahmâ, c'est Abraham; dans
Adonis éclate

«Adonaï; Jovis jaillit de Jéhovah;

«Toujours au même mot
l'impuissance arriva;

«Toujours le sombre effort des
religions tombe

«Dans le même fantôme et dans la
même tombe.

«Toutes ces questions: «- Où?

quand? pourquoi? comment?

«Jusqu'où?» - font le bruit sourd
d'un engloutissement.

«Le livre d'en haut dit: - O penseurs,
prenez garde!

«Il veut qu'on le contemple et non
qu'on le regarde.

«Courbez-vous. L'adoré doit rester
l'inconnu.

«Toutes les fois qu'un homme, un
esprit, est venu

«L'approcher de trop près, et s'est,
opiniâtre,

«Mis à souffler sur lui comme on
souffle sur l'âtre,

«Il a frappé. Malheur aux obstinés

qui vont

«Faire une fouille sombre en cet être
profond!

«Vous qui vous appelez hier, demain,
le sage,

«Le savant, le chercheur, la fuite, le
passage,

«Larves! y songez-vous d'imposer à
celui

«Qui songe et qui s'appelle à jamais
Aujourd'hui,

«Vos auscultations, vos calculs,
votre étude,

«Et la vibration de votre inquiétude!

«Il lui déplâit d'avoir vos chiffres
hasardeux

«Courant partout sur lui,

fourmillement hideux.

«Ta curiosité l'importune, ô vermine!

«L'Incréé n'aime pas que l'homme
l'examine,

«Et sentir des esprits fureter dans
ses coins.

«Sacrilège! le plus, mesuré par le
moins!

«La mouche humaine allant heurter
aux cieux son aile!

«Et l'essaim, effleurant l'attitude
éternelle! -

«Le livre d'en haut dit: - Lui! lui! pas
de témoins.

«Hommes, ne faites point un pas
hors des besoins;

«L'homme est tortue, et l'ombre est
votre carapace;

«Ne sortez pas du temps, du nombre
et de l'espace;

«Car il se vengera, l'être mystérieux,
«Des voix, des bruits, des pas, des
lampes et des yeux!

«Il est le maître obscur des tortures
aiguës,

«Des haches, des brasiers, des
chanvres, des ciguës.

«Il choisira les forts, il prendra dans
sa main

«Ceux qui sont les cerveaux de tout
le genre humain,

«Et, fatal, les jetant au glaive froid
qui tue,

«Il décapitera la sagesse têtue.

«Pour punir les chercheurs, il n'a qu'à les livrer

«A la fureur de ceux qu'ils voudront éclairer.

«O sages, pour gravir les cieux où sont les Tables,

«Vous hantez les hauts lieux, ces cimes redoutables,

«Que visite l'horreur et que la bise mord;

«Vous y cherchez le jour, vous y trouvez la mort;

«Certains sommets fatals ont d'âpres calvities

«Où les hideuses croix, par le

meurtre noircies,

«Se dressent, attendant les pâles
rédempteurs;

«Et vous êtes, hélas, trahis par les
hauteurs.

«Caïn sur cette terre, où le juste est
victime,

«Traître, a laissé de quoi
recommencer son crime;

«L'homme abrège, ô penseurs, vos
ans déjà si courts!

«Pour vous assassiner, justes,
l'homme a toujours

«Entre les mains assez du premier
fratricide;

«Plus tard, le genre humain,
redevenu lucide,

«Vient glorifier ceux que sa rage courbait...

«L'un a bu le poison, l'autre pend au gibet!

«Pensez-vous quelquefois à ce que fait l'archange,

«L'Etre d'en bas? Il est le Méchant. Il s'en venge?

«Il prend l'âme, la vie et le jour à revers;

«Et de sa chute il fait celle de l'univers.

«L'enfer est tout entier dans ce mot: Solitude.

«Avec tous les remords qui sont l'inquiétude

«Et le deuil de la terre, et dont il est
l'aïeul,

«Dans l'effrayant cachot des nuits,
Satan est seul.

«Le rocher qui le mure est fait avec
du crime;

«Les autres condamnés sont dans un
autre abîme;

«Il peut les torturer, mais il ne peut
les voir.

«Seul, toujours seul, il est aveugle
dans le noir.

«En lui, hors de lui, l'ombre. Il
regarde, il se hausse,

«Il cherche; il n'a pas même une
hydre dans sa fosse;

«Une hydre, ce serait quelqu'un.

L'ange damné

«Vole et rôde, et, hagard, voudrait
n'être pas né.

«Si les bêtes voyaient son cloaque,
cet antre

«Ferait ramper les loups frémissants
à plat ventre,

«Trembler le tigre, et fuir les hiboux
aux yeux ronds.

«A chaque mouvement de ses lourds
ailerons,

«Pendant qu'il plane, il sort du
monstre des fumées;

«Elles montent sur terre, et ce sont
des armées;

«Elles montent sur terre, et, dans nos
régions,

«Ce sont des lois, des mœurs et des religions;

«Elles montent sur terre et prennent des figures

«De rois, de conquérants, de pontifes, d'augures;

«Et l'on entend le cri des hommes sous le pied

«D'un Satan Dieu qui règne et dans la nuit s'assied,

«Fantôme ressemblant au spectre des ténèbres;

«Et, triomphants, sacrés, grands, illustres, célèbres,

«Des vampires, la mitre ou le laurier au front,

«Elevant jusqu'au ciel une gloire

d'affront,

«Disent: Je suis le Dogme, et je me nomme Empire.

«Et cent fléaux, fatals, noirs, dont l'homme est le pire,

«Se déchaînent; - Satan en bas plane toujours; -

«Peste, terre qui tremble, eau sur les rochers sourds,

«Le typhon sur les flots, le semoun dans les sables... -

«O sombres battements des ailes formidables!

«Le livre d'en haut dit: - Donc pas de curieux.

«La nuit est un conseil que le ciel

donne aux yeux.

«Laissez l'Être exister. Soyez ce que vous êtes.

«Regards, soyez l'effroi; bêtes, soyez les bêtes;

«Beauté, sois le squelette; homme, sois le néant.

«Dieu fait du ténébreux le bourreau du voyant.

«Ou, s'il lui plaît, savants, penseurs, ô tourbe infime,

«De vous abandonner à votre propre abîme,

«Il laissera l'ennui pesant, le moi jaloux,

«Le vertige et la peur croître d'eux-mêmes en vous,

«Et vos socs effrayés ne creuser que
des fosses,

«Et se dresser, au fond de vos
recherches fausses,

«Le chaos des erreurs, des fièvres,
des tourments,

«Et s'offrir le fer rouge à vos
tâtonnements;

«Si bien que de sa loi, de son énigme
austère,

«De son nom, de son dogme obscur,
de son mystère,

«Vous ôterez vos mains fumantes en
criant:

«Nous nous sommes brûlés à cet être
effrayant!

«Mage, il t'engloutira sous les

bouillons de l'urne;

«Il remuera sous toi l'âpre échelle nocturne;

«Il rendra trouble, avec trop de lumière, l'oeil

«De la témérité, du rêve et de l'orgueil;

«Il n'aura qu'à montrer, pour vous mettre en démence,

«Un de ses attributs dans sa splendeur immense;

«Car le plus aveuglé, c'est le plus ébloui.

«Oui, si vous labourez au même champ que lui,

«Il emplira de cendre et de mort vos semailles.

«De toute la science il crèvera les mailles.

«L'infini ne se peut prendre dans un filet.

«Il ne souffrira point qu'on sache ce qu'il est.

«Il mettra les fléaux, les forces, les tonnerres,

«L'ombre, à votre poursuite, ô noirs visionnaires!

«Et s'il regarde, horreur! tout s'évanouira.

«Et les penseurs crieront: Grâce! Il leur suffira,

«Pour sentir la pensée en leurs fronts se dissoudre,

«D'entrevoir un moment sa prunelle

de foudre.-

«Le livre d'en haut dit: - Vivez sans regarder.

«Passant, ta fonction est de passer. Sonder,

«C'est blesser. Qu'êtes-vous? Qu'es-tu? Ton nom? - Terpandre.

«Toi? - Linus. - Toi? - Thalès. - Vous vous appelez Cendre!

«Vous vous appelez Brume et Nuit! Disparaissez,

«Mourez. Parler est trop, bégayer est assez.

«Es-tu sage? tais-toi. Le silence est l'hommage.

«Quoi! tu veux pénétrer

l'impénétrable, ô mage!

«Tu viens escalader avec effraction

«Le problème, le jour, la nuit, la
vision,

«L'infini! Tu commets un attentat
nocturne

«Sur la virginité du tombeau
taciturne!

«Tu lèves ce couvercle, ô mage
audacieux!

«Que fais-tu là, rôdeur des barrières
des cieux?

«Tu viens, furtif, armé de ta vanité
sombre,

«Forcer l'éternité! tu viens crocheter
l'ombre,

«Fourrer ta fausse clé dans la porte

de feu,

«Et faire une pesée, avec l'orgueil,
sous Dieu!

«Va-t'en de la lumière, et va-t'en des
ténèbres!

«Dehors! Va-t'en avec ta strophe et
tes algèbres,

«Poète, géomètre, astronome, voleur!

«Ne cherchez pas; rampez. Tremblez,
c'est le meilleur.

«Espace, point d'Icare; astres, pas de
lunettes.

«O vivants, vous serez dans le vrai, si
vous n'êtes

«Que ce que les vivants d'avant vous
ont été.

«Ne voyez que la grande et calme éternité.

«Le bas est immobile et le haut immuable.

«En bas est l'ancre; en haut l'obscur anneau du câble.

«Est-ce que la nature essaie autour de vous

«De changer d'attitude, ô mortels vains et fous?

«Qu'est-ce que le tombeau? Le puits des nuits funèbres;

«Il a la plénitude auguste des ténèbres;

«Il ne demande rien, il ne fait pas de bruit;

«Le sépulcre est le vase où Dieu

garde la nuit,

«L'astre est le vase où Dieu conserve
la lumière;

«Tous deux sont à jamais ce que la
loi première

«Les créa; l'un est l'ombre et l'autre
est le rayon;

«Pourquoi l'homme veut-il changer
sa fonction?

«Il est souffle; qu'il passe. A quoi
bon la pensée?

«A quoi bon tant de force obscure
dépensée?

«A quoi Zoroastre ou Moïse? A quoi
sert

«Ce Jean, vêtu de peaux, parlant
dans le désert?

«A quoi bon vos Talmuds? N'est-ce pas une honte

«De voir s'entreheurter Tyr contre Sélinonte,

«Delphes contre Eleusis, Thèbes contre Sion,

«Dans l'immobilité de la création?

«C'est l'ennui du voyant d'entendre les querelles

«Des superstitions se dévorant entre elles,

«Tous ces mages, luttant, affirmant ou niant,

«Et tous ces disputeurs de cendre et de néant

«Qui font tourbillonner leurs misérables rixes

«Entre les tombeaux noirs et les
étoiles fixes!

«Un dogme est l'oiseleur, guettant
dans la forêt,

«Qui, parce qu'il a pris un passereau,
croirait

«Avoir tous les oiseaux du ciel bleu
dans sa cage.

«La salutation du jonc au marécage

«N'est pas plus vaine, au fond du
bois vague et jauni,

«Que les saluts que fait un homme à
l'infini.

«Tout ce que vous nommez vérité
devient fable

«Devant l'inénarrable et devant

l'ineffable.

«Dieu! rêve! Oui finit par ressembler
à Non.

«La raison de celui qui prononce ce
nom

«S'en va, comme le sang quand on
ouvre la veine.

«Oh! que le verbe est nul! que la
syllabe est vaine!

«Comme le nombre est vite essoufflé
quand il faut

«Faire l'addition du bas avec le haut,

«Et, de la profondeur remontant à la
cime,

«Compter le gouffre après avoir
compté l'abîme!»

... ..

.... .

... ..

.... .

Pendant qu'elle parlait, pleine du
sphinx caché,
Sur le puits ténébreux quelqu'un
s'était penché;

Le soleil éclairait sur le seuil de la
cave

Une figure douce, éblouissante et
grave;

Un homme était pieds nus dans
l'herbe et les genêts.

- Je ne t'ai jamais vu, mais je te
reconnais.

Salut, Nazaréen! Dit la femme
hagarde.

Et, montrant du doigt l'ombre, elle
ajouta: Prends garde.

Alors entre la femme et cet homme,
tandis

Que l'aube réchauffait les serpents
engourdis

Et que les fleurs ouvraient au soleil
leurs corolles,

Il se fit un échange auguste de
paroles

Que la terre ignore, personne
n'écrivant

Ce dialogue sombré emporté par le

vent.

LE NAZAREEN

O Prophétesse, il faut pourtant
sauver les hommes.

LA SIBYLLE

A quoi bon?

LE NAZAREEN

Pour sortir de cette ombre où nous
sommes.

LA SIBYLLE

Restes-y.

LE NAZAREEN

C'est la loi de monter vers le jour,
Qu'après l'iniquité la justice ait son
tour,
C'est la loi.

LA SIBYLLE

La justice sur terre est un rêve.

LE NAZAREEN

Les hommes pleins de haine ont à la
main le glaive.

O femme, en les aimant on peut les
apaiser.

Que dis-tu de l'amour? Parle.

LA SIBYLLE

Crains le baiser.



2. II. JESUS-CHRIST

. LA POUTRE



Le brigand Barabbas est en
prison. Son heure

Approche, car il faut que le
meurtrier meure;

C'est du moins ce que dit le peuple.

Hors des murs,

Dans un champ où, pareil au ver

dans les fruits mûrs,
Le chacal entre au flanc des
charognes farouches,
Plaine où des os épars font
bourdonner les mouches,
On entend un bruit sourd de scie et
de marteaux.

Un homme dans un bouge équarrit
des poteaux.

C'est Psyphax, charpentier de croix.
Dehors un zèbre,
Des poules, du fumier, un coq.
Psyphax est guèbre,
Adore le soleil et construit des
gibets.

Le faubourg Zem, quartier des

marchands au rabais

Et des fripiers vendant les haillons
de la ville,

Borne au sud cette plaine âpre,
déserte et vile.

Des cordes où parfois on se heurte en
rêvant,

Où les laveuses font sécher leur linge
au vent,

Flottent à des piquets plantés dans
les décombres.

Les petits enfant nus de ces mesures
sombres

Où la famine habite et d'où la peste
sort,

Vivent de ramasser dans l'herbe du
bois mort

Qu'ils vont vendre en fagots sur les
marches du temple.

Le prophète qui fait des gestes et
contemple,

Quelque centurion par l'orgie
attardé,

Des joueurs agitant la bassette ou le
dé,

Hantent seuls ce lieu triste et cette
lande aride.

Au-delà des terrains que l'ardent
soleil ride,

Et que couvre un gazon brûlé,
lépreux et court,

On voit les toits confus des maisons
du faubourg

Où les femmes le soir médissent sur

leurs portes.

Les mendiants hideux pareils à des
cloportes

Rôdent aux alentours, tendant leurs
pâles mains.

Au lieu de l'essaim d'or errant dans
les jasmins,

L'oiseau de proie, affreux, vole aux
carcasses mortes.

Près des maisons, les gueux, les
nains aux jambes tortes,

Les goitreux, les boiteux, fourmillent
en tous sens;

Et la difformité honteuse des
passants,

Et ce faubourg infirme et malade, et

ces bouges,
Importunent au loin l'aigle aux
paupières rouges,
Et les vastes vautours africains dont
le bec
Semble plein des rayons du désert de
Balbeck.

Au fond de l'horizon est le Golgotha
fauve;
Mont sans arbre, sans herbe et sans
fleurs; sommet chauve
Et propre à la croissance horrible des
gibets;
Ceux qui cherchent le sens des
anciens alphabets
Et qui font du Talmud leur sévère

lecture,
Tremblent devant ce mont, sachant
son aventure;
Le vaste Adam est là, sous la terre
dormant;
Si bien que le Calvaire est le noir
renflement
De ce grand corps gisant sous la
morne campagne,
Et qu'un air de cadavre en reste à la
montagne.

Le toit de Psyphax, bas et marqué
d'un poteau,
Fait une ampoule au centre isolé du
plateau.
Le peuple craint les toits mystérieux

des guèbres.

Ces fous de la lumière ont l'oeil plein
de ténèbres;

On les voue aux métiers immondes:
ils les font.

Ils mêlent leur chimère au céleste
plafond;

Ils contemplent la nuit, d'astres
profonds semée,

Et l'appellent Saba, ce qui veut dire
armée;

Ils adorent un point du ciel nommé
Kébla;

A toute heure de l'ombre et de l'aube,
ils sont là

S'offrant, les hommes nus et les
femmes sans voiles,

Au dieu soleil époux des déesses
étoiles;

Ils maudissent la fève et l'ail,
craignent le sel

Et l'ambre, et font lever le pain avec
du miel.

Ils vont jusqu'en Egypte, affrontant
les numides,

Pieds nus, sacrifier des coqs aux
pyramides,

Ces trois tombeaux de Seth, d'Enos
et de Sabi;

L'arabe en pâlisant leur ferme son
gourbi;

Ils font un philtre avec des herbes
qu'ils écrasent;

Ils respectent le bœuf et la brebis, se

rasent,
Et n'osent pas nommer l'astre à qui
leurs élus
Font, de l'aurore au soir, soixante-
trois saluts;
Ils ont pour ville Haran en
Mésopotamie;
Leur tabernacle, autel de trouble et
d'infamie,
Au lieu de l'occident regarde le
levant;
Ils adressent, hagards, des questions
au vent,
Comptent l'onde, et parmi leurs
prophètes on nomme
Loth, roi des Philistins, et Numa, roi
de Rome;

Dans le mois du Bélier leur tribu
danse en rond;

Ils vénèrent Péor, le faune obscène;
ils ont

Sept temples dédiés par Cham aux
sept planètes;

Ils sont jongleurs, charmeurs de
tigres, proxénètes,

Baigneurs, marchands de sorts,
plongeurs de tourbillons;

Quand ils sèment, ils font deux parts
de leurs sillons,

Dont l'une est pour le dieu, l'autre
pour les déesses;

Leurs femmes ont parfois des
serpents dans leurs tresses;

Ils reprochent au char la plainte de

l'essieu;

Ils regardent, pensifs, les ratures que
Dieu

A faites sur le tigre ainsi que sur le
zèbre;

C'est parce que tous deux ont ce
signe funèbre

Et cette ombre des mots inconnus
sur le dos

Que l'un porte la haine et l'autre les
fardeaux;

Presque à l'égal du temple ils
révèrent l'étable;

Leur sommeil est étrange, agité,
redoutable;

Le sage est dur pour eux, même dans
sa bonté,

Car leur religion donne à l'humanité
Une difformité misérable et terrible;
Ils ont un livre écrit par Satan, chose
horrible;

Un autre par Adam, un autre par
Enos;

Tous savent lire et sont des songeurs
infernaux;

Ce sont, sous l'azur sombre où les
nuages glissent,

Des hommes stupéfaits et fauves
qu'éblouissent

Les immenses couchers du soleil
dans les monts,

Et qui mangent du sang ainsi que les
démons.

Près d'un champ maigre, où croît
plus de ronce que d'orge,
Dans son hangar croulant
qu'empourpre un feu de forge,
Psyphax le guèbre est seul; sans
veste, sans bonnet,
Bras nus, la scie aux poings, il
travaille; et l'on est
A la fin du mois Jar, le second de
l'année.

Dans cette plaine vaste, obscure,
abandonnée,
Deux hommes vers le soir, marchant
dans les fossés,
Se rencontrent, venant de deux
points opposés.

Ils se parlent très bas avec un air de honte.

- Voici l'argent.

- Combien?

- Trente.

- Comptons.

On compte;

Dans l'ombre; en étouffant, comme
en flagrant délit,

Le bruit d'un sac d'argent qu'on vide
et qu'on remplit.

- Marché fait.

- Viendra-t-il pour la fête?

- Peut-être.

- Mais au milieu des siens comment le reconnaître?

- Celui qu'on me verra baiser, ce sera lui.

- C'est dit.

Et souriant, mais non sans quelque ennui,

L'homme qui prend l'argent fait un salut servile,

Met le sac sous sa robe et rentre dans
la ville.

Et l'autre attend qu'il ait disparu,
puis, sans bruit,
Regardant si de loin personne ne le
suit,
Il s'enfonce à pas sourds dans la
plaine funèbre,
Et l'on dirait qu'il va vers la maison
du guèbre.

Psyphax travaille. Il ouvre au milieu
des outils
Un vieux livre, et ses yeux y semblent
engloutis,
Comme s'ils en puisaient la lueur

vénéralable;

Puis il reprend la vrille et l'équerre
d'érable,

Et se remet à fendre un bloc informe
et noir;

Puis il lit, quoiqu'on lise avec peine
le soir,

De sorte que cet homme à la fois
semble suivre

Son travail sous l'outil et sa loi dans
le livre;

Soudain, au soupirail du toit presque
détruit,

Apparaît la première étoile de la
nuit;

Psyphax lève les yeux, l'aperçoit, se
redresse,

Ebloui, pâle, et dit à voix basse: O
déesse!

Or l'homme qui venait arrive. Il
montre un sceau.

Il crache sur le livre ouvert, et dit: -
Pourceau,

Je suis du temple. - Il laisse, en
l'écartant, paraître

Sous son manteau dans l'ombre une
robe de prêtre.

Et le payen se tait, avec ce pli du
front

Que donne l'habitude horrible de
l'affront;

Car il a reconnu Rosmophim, un des
sages

Qui du Talmud au peuple expliquent

les passages,
Docteur et juge, après Caïphe le
premier.

Il tremble; le rayon rend visite au
fumier.

Pourquoi?

C'est ce docteur Rosmophim qui,
naguère,

A, d'après la loi sainte et le texte
vulgaire,

Condamné Barabbas, et dit: Deux
fois malheur!

Mort sur le meurtrier et mort sur le
voleur!

Rosmophim dit: - Au nom du

sanhédrin! - L'esclave

S'incline, et Rosmophim reprend
d'une voix grave,

Pendant que son regard sur le guèbre
tombait:

- As-tu quelque tronc d'arbre à faire
un grand gibet;

Dans une sorte d'antre au fond de la
masure

Gisaient de noirs poteaux de diverse
mesure;

Le payen remua ces affreux blocs
dormants,

Ainsi qu'un fossoyeur trouble un tas
d'ossements,

Et l'on en voyait fuir des bêtes qu'on

ignore;

Les poutres retombaient sur la terre
sonore;

Soudain l'homme, que l'âtre aidait de
sa clarté,

Poussant un dernier bloc, non sans
peine écarté,

Montra du doigt au prêtre un
madrier difforme,

Ayant le poids du chêne avec les
nœuds de l'orme,

Lourd, vaste, et comme empreint de
cinq doigts monstrueux;

On voyait au gros bout, renflement
tortueux,

On ne sait quelle tache épouvantable
et sombre,

Et l'on eût dit du sang élargi dans de l'ombre.

Rosmophim regarda la poutre, maugréant:

- Serait-ce le bâton de marche d'un géant?

- Seigneur, c'est en effet cela, dit l'idolâtre.

Et le prêtre jeta trois grains d'encens dans l'âtre

Pour purifier l'air où l'homme avait parlé.

L'homme reprit:

- Un champ qui fait mourir le blé,

Qui n'a pas un rameau vivant où
l'oiseau dorme,
Egout où du déluge on voit la boue
énorme,
Est le lieu sombre où j'ai trouvé ce
tronc hideux.

Les hommes d'autrefois ne pouvaient
être deux
Sans combattre, et l'un l'autre ils se
prenaient pour cible,
Et la marque d'un meurtre est sur cet
arbre horrible.

Les géants de la race Enacim, qui
d'abord
Ont habité la terre antique, ont fait
la mort.

Leur ombre immense couvre encor

les races neuves.

Ils écrasaient du pied les éléphants
des fleuves

Devant qui la forêt monstrueuse se
tait;

Leur bâton de voyage ou de défense
était

Un chêne qu'ils avaient cassé dans la
clairière;

Et nous pourrions bâtir toute une
tour de pierre

Avec un des cailloux qu'ils tenaient
dans leur poing.

- Oui, dit le docteur, Dieu qui ne
s'égare point

En attendant le nombre, exagéra la

forme;

Le monde a commencé par la famille
énorme;

Du groupe gigantesque est né le
genre humain;

Le bloc d'hier sera tas de pierres
demain;

Un géant tient d'abord la place d'une
foule;

Puis, comme la nuée en gouttes d'eau
s'écroule,

De génération en génération,

Il s'amointrit, pullule, et devient
nation;

Et Dieu fait le colosse avant la
fourmilière.

Il reprit: - Ce tronc d'arbre a des

traces de lierre.

- Non, c'est la pression du poignet du géant,
Dit l'esclave.

- Chien vil, dit le docteur songeant,
Je choisis ce poteau. Dans ton ombre mortelle
Fais-en vite une croix vaste et haute,
mais telle
Qu'un homme cependant puisse
encor la traîner.

Laissant derrière lui Psyphax se prosterner,
Le prêtre s'en alla, l'oeil plein d'une

âpre flamme.

Et le guèbre, tirant du tas la poutre
infâme,

La regardait, la hache au poing,
disant tout bas:

- Il paraît qu'on veut faire honneur à
Barabbas.

II. LE CANTIQUE DE BETHPHAGE

CHOEUR DE FEMMES

L'ombre des bois d'Aser est toute
parfumée.

Quel est celui qui vient par le frais
chemin vert?

Est-ce le bien-aimé qu'attend la bien-
aimée?

Il est jeune, il est doux. Il monte du
désert

Comme de l'encensoir s'élève une
fumée.

Est-ce le bien-aimé qu'attend la bien-
aimée?

UNE JEUNE FILLE

J'aime. O vents, chassez l'hiver.

Les plaines sont embaumées.

L'oiseau semble, aux bois d'Aser;

Une âme dans les ramées.

L'amante court vers l'amant

Il me chante et je le chante;

Oh! comme on dort mollement

Sous une branche penchante!

Je m'éveille en le chantant;
En me chantant il s'éveille;
Et l'aube croit qu'elle entend
Deux bourdonnements d'abeille.

L'un vers l'autre nous allons;
Il dit: «O belle des belles,
«La rose est sous tes talons,
«L'astre frémit dans tes ailes!»

Je dis: «La terre a cent rois;
«Les jeunes gens sont sans nombre;
«Mais c'est lui que j'aime, ô bois!
«Il est flamme et je suis ombre.»

Il reprend: «Viens avec moi
«Nous perdre au fond des vallées
«Dans l'éblouissant effroi
«Des vastes nuits étoilées.»

Et j'ajoute: «Je mourrais
«Pour un baiser de sa bouche;
«Vous le savez, ô forêts,
«O grand murmure farouche!»

L'eau coule, le ciel est clair.
Nos chansons, au vent semées,
Se croisent comme dans l'air
Les flèches de deux armées.

CHOEUR DE FEMMES

L'oiseau semble, aux bois d'Aser,
Une âme dans les ramées.

UN JEUNE HOMME

Elle dormait, sa tête appuyée à son
bras;

Ne la réveillez pas avant qu'elle le
veille;

Par les fleurs, par le daim qui
tremble sous la feuille,

Par les astres du ciel, ne la réveillez
pas!

On ne la croit point femme; on lui
dit: «Quoi! tu manges,

Tu bois! c'est à coup sûr quelque

sainte liqueur!»

Tous les parfums ont l'air de sortir
de son cœur;

Elle tient ses pieds joints comme les
pieds des anges.

On dirait qu'elle a fait un vase de son
corps

Pour ces baumes d'en haut qu'aucun
miasme n'altère;

Elle s'occupe aussi des choses de la
terre,

Car la feuille du lys est courbée en
dehors.

Le bois des rossignols comme le bois
des merles

L'admirent, et ses pas sont pour eux
des faveurs;
Sa beauté, qui rayonne et luit,
rendrait rêveurs
Les rois de l'Inde ayant des coffres
pleins de perles.

Quand elle passe, avec des danses et
des chants,
Le vieillard qui grondait, sourit; les
plus maussades
L'admettent dans leur pré fermé de
palissades;
La forme de son ombre est agréable
aux champs.

Je pleure par moments, tant elle est

douce et frêle!

L'autre jour, un oiseau, pas plus grand que le doigt,

S'est posé, frissonnant, sur le bord de mon toit;

J'ai dit: «Oiseau, soyez béni! priez pour elle.

Si je l'épouse, oh non! je ne veux plus partir.

Je ne m'en irai pas d'auprès de toi que j'aime,

Je ne m'en irai pas d'auprès de toi, quand même

Salomon m'enverrait vers Hiram roi de Tyr!

Son cœur, tout en dormant,
m'adorait; douce gloire!

Un ange qui venait des cieux, passant
par là,

Vit son amour, en prit sa part, et
s'envola;

Car où la vierge boit la colombe peut
boire.

Elle dormait ainsi qu'Annah rêvant
d'Esdras;

O ma beauté, je fus le jour où vous
m'aimâtes,

Ivre comme la biche au mont des
aromates;

Son sein pur soulevait la blancheur
de ses draps.

CHOEUR DE FEMMES

Ne la réveillez pas avant qu'elle le
veille;

Par les fleurs, par le daim qui
tremble sous la feuille,

Par les astres du ciel, ne la réveillez
pas!

LA JEUNE FILLE

Par l'ouverture de ma porte

Mon bien-aimé passa sa main,

Et je me réveillai, de sorte

Que nous nous marions demain.

Mon bien-aimé passa sa main

Par l'ouverture de ma porte.

De la montagne de l'encens
A la colline de la myrrhe,
C'est lui que souhaitent mes sens,
Et c'est lui que mon âme admire
De la colline de la myrrhe,
A la montagne de l'encens.

Je ne sais comment le lui dire,
J'ai dépouillé mes vêtements;
Dites-le lui, cieux! Il soupire,
Et moi je brûle, ô firmaments!
J'ai dépouillé mes vêtements;
Je ne sais comment le lui dire.

CHOEUR DE FEMMES

Cieux! c'est lui que son âme admire,
C'est lui que souhaitent ses sens
De la colline de la myrrhe
A la montagne de l'encens.

LE JEUNE HOMME

Elle m'enflamme et je l'embrase,
Et je vais l'appelant, le cœur gonflé
d'extase.
O nuages, elle est ce que j'aime le
mieux.
Comme elle est belle avec son rire
d'épousée,
L'oeil plein d'un ciel mystérieux,
Et les pieds nus dans la rosée!

Je la parfumerai de nard.

O rêve! elle mettra, dans notre
couche étroite,

A mon front sa main gauche, à mon
cœur sa main droite.

La nuit mes yeux joyeux font peur au
loup hagard.

Je ressemble à celui qui trouve une
émeraude.

Ma fierté fond sous son regard
Comme la neige sous l'eau chaude.

Son cou se passe de colliers;

La sagesse à la grâce en ses discours
se mêle

Comme le ramier vole auprès de sa

femelle;

Les séraphins lui font des signes
familiers;

Cette vierge, ô David, ô roi rempli de
gloire,

Ressemble à votre tour d'ivoire
Où pendent mille boucliers.

Femmes, croyez-vous qu'elle sorte?

Elle reste au logis et tourne son
fuseau.

Et je l'appelle... mais je suis aimé,
qu'importe!

Je bondis comme un faon des monts
Nabujesso,

Comme si je planais dans l'air qui me
réclame,

Et comme si j'avais une âme
Faites avec des plumes d'oiseau.

Venez voir quelqu'un de superbe!
Venez voir l'amant, fier comme un
palmier dans l'herbe,
Beau comme l'aloès en fleur au mois
d'élul!

Venez voir l'amoureux qui vaincrait
les colosses!

Venez voir le grand roi Saül
Avec sa couronne de noces!

CHOEUR DE FEMMES

Venez voir le grand roi Saül
Avec sa couronne de noces!

LA JEUNE FILLE

L'amour porte bonheur. Chantez.
L'air était doux,
Je le vis, l'herbe en fleur nous venait
aux genoux,
Je riais, et nous nous aimâmes;
Laissez faire leur nid aux cigognes,
laissez
L'amour, qui vient du fond des azurs
insensés,
Entrer dans la chambre des âmes!

Qu'est-ce que des amants? Ce sont
des nouveau-nés.

Mon bien-aimé, venez des monts, des

bois! venez!

Profitez des portes mal closes,
Je voudrais bien savoir comment je
m'y prendrais
Pour ne pas adorer son rire jeune et
frais,
Venez, mon lit est plein de roses!

Ma maison est cachée et semble faite
exprès;
Le plafond est en cèdre et l'alcôve en
cyprès;
Oh! le jour où nous nous parlâmes,
Il était blanc, les nids chantaient, il
me semblait
Fils des cygnes qu'on croit lavés avec
du lait,

Et je vis dans le ciel des flammes.

Dans l'obscurité, grand, dans la
clarté, divin,

Vous réglez; votre front brille en ce
monde vain

Comme un bleuet parmi les seigles;
Absent, présent, de loin, de près,
vous me tenez;

Venez de l'ombre où sont les lions, et
venez

De la lumière où sont les aigles!

J'ai cherché dans ma chambre et ne
l'ai pas trouvé;

Et j'ai toute la nuit couru sur le pavé,
Et la lune était froide et blême,

Et la ville était noire, et le vent était dur,

Et j'ai dit au soldat sinistre au haut du mur:

Avez-vous vu celui que j'aime?

Quand tu rejetteras la perle en ton reflux,

O mer; quand le printemps dira: «Je ne veux plus

«Ni de l'ambre, ni du cinname!»

Quand on verra le mois Nisan congédier

La rose, le jasmin, l'iris et l'amandier,

Je le renverrai de mon âme.

S'il savait à quel point je l'aime, il pâlirait.

Viens! le lys s'ouvre ainsi qu'un précieux coffret,

Les agneaux sont dans la prairie,

Le vent passe et me dit: «Ton souffle est embaumé!»

Mon bien-aimé, mon bien-aimé, mon bien-aimé,

Toute la montagne est fleurie!

Oh! quand donc viendra-t-il, mon amour, mon orgueil?

C'est lui qui me fait gaie ou sombre; il est mon deuil,

Il est ma joie; et je l'adore;

Il est beau. Tour à tour sur sa tête on

peut voir

L'étoile du matin et l'étoile du soir,
Car il est la nuit et l'aurore!

Pourquoi fais-tu languir celle qui
t'aime tant?

Viens! Pourquoi perdre une heure?
Hélas, mon cœur attend;

Je suis triste comme les tombes;

Est-ce qu'on met du temps, dis, entre
les éclairs

De deux nuages noirs qui roulent
dans les airs,

Et les baisers de deux colombes?

CHOEUR DE FEMMES

Viens! ô toi qu'on attend! Chantons!
l'air était doux.
Il la vit; l'herbe en fleur leur venait
aux genoux.

III. LE TRIOMPHE

C'est ainsi que chantait, devant le
ciel qui brille,
Le jeune homme alternant avec la
jeune fille,
Un groupe des enfants du bourg de
Bethphagé.
Au-delà d'un vallon de brume
submergé,
On distinguait des tours, un mur
blanc, une porte;
C'était Jérusalem. L'encens que

l'aube apporte,
Les souffles purs, les fleurs
s'éveillant dans les bois,
Les rayons, se mêlaient à l'ivresse
des voix;
Et c'était à côté du chemin de la ville.
Hors du village, et près de la borne
du Mille,
Tout en allant aux champs, ils
s'étaient rencontrés;
L'herbe était verte, et l'aube
éblouissait les prés;
Les hommes avaient dit: Trêve au
travail austère!
Et les femmes avaient posé leur
cruche à terre,
Et, sereins, ils s'étaient mis à

chanter, tandis

Que les oiseaux poussaient des cris
du paradis;

Une aïeule riait au seuil d'une
masure;

Trois laboureurs hâlés, pour
marquer la mesure,

Frappaient la terre avec le manche de
leur faux;

Les vierges, au front pur comme un
lys sans défauts,

Songeaient, et, l'oeil noyé, la bouche
haletante,

Regardaient l'horizon dans une
vague attente.

Tout à coup, au moment où les

femmes en chœur

Jetaient aux forêts l'hymne
enflammé de leur cœur

Que marquait la cadence agreste des
faucilles,

Quelqu'un dit: - Ecoutez! paix! - Et
les jeunes filles

S'arrêtèrent, le doigt sur la bouche,
entendant

Derrière le coteau brûlé du jour
ardent,

D'autres voix qui chantaient, douces
comme des âmes:

- «Le bien-aimé, celui que vous
attendez, femmes,

«C'est celui-ci qui passe et que nous

amenons.

«Le triomphe nous a choisis pour
compagnons,

«La lumière permet que nous
marchions près d'elle,

«Et nous menons le maître à son
peuple fidèle,

«Voici le bien-aimé des âmes! et celui

«Sur qui la grande étoile
éblouissante a lui!

«Toutes les majestés forment son
diadème;

«Il pourrait foudroyer, il préfère
qu'on l'aime;

«Il console Rachel, il relève Sara;

«Il marche entre la joie et la gloire; il
sera

«Comme un bouquet de myrrhe entre
deux seins célestes;

«Son sceptre anéantit dans les
rayons les restes

«Du vieux monde terrible où se tord
le serpent;

«Son nom divin est comme une huile
qu'on répand;

«Au-dessus de sa tête, étonnement
des anges,

«Le ciel est un murmure immense de
louanges;

«Il est plus glorieux qu'Alexandre, et
plus beau

«Que Salomon qui tient un lys dans
son tombeau;

«Il a pour champ la terre, et l'esprit

pour domaine;

«Il vient ôter la nuit de dessus l'âme humaine;

«Il fera reculer l'Hydre qui triomphait,

«Il transfigurera le monde stupéfait;

«L'abîme le regarde et l'aurore l'approuve;

«Le grondement du tigre et le cri de la louve,

«La haine, la fureur soulevant un pavé,

«La guerre, se tairont devant son doigt levé.

«Dans son immensité Moloch s'écroule et sombre.

«Il est sans tache, il est sans borne, il

est sans nombre;

«Il produit, en fixant au ciel son oeil
béni,

«La disparition du mal dans l'infini.

«Les chars de Pharaon près de lui
sont de l'ombre.

«Il est plus radieux que Nemrod
n'était sombre;

«Il brille plus qu'Ammon à qui rien
ne manquait,

«Et dont le trône était le centre d'un
banquet;

«Il dépasse Cyrus, debout sur son
pilastre.

«Peuple, toute son âme est une clarté
d'astre.

«C'est un roi; plus qu'un roi. C'est lui

le Conquérant,

«C'est lui l'élu, c'est lui le vrai, c'est
lui le grand!

«Gloire à lui! Le soleil le voit,
l'ombre l'écoute.»

Alors on aperçut, au détour de la
route,

Un homme qui venait monté sur un
ânon.

Cet homme, dont chacun se redisait
le nom,

Etait le même à qui naguère un
prêtre blême

Avait jeté du haut du temple
l'anathème.

Il avait les cheveux partagés sur le front;
Des femmes qui riaient et qui dansaient en rond,
Le suivaient, et de fleurs elles étaient couvertes,
Et des petits enfants portaient des branches vertes;
Et de partout, des champs, des toits, des bois obscurs,
Et de Jérusalem dont on voyait les murs,
Sortait la foule, gaie, heureuse, pêle-mêle;
Des mères lui montraient leur fils à la mamelle,
Et les vieillards criaient: Hosanna!

Quelques-uns

Soufflaient sur des réchauds où
brûlaient des parfums;

Il s'avavançait avec le calme du
mystère;

Et ces hommes louaient cet homme,
et sur la terre

Etendaient leurs habits pour qu'il
passât dessus;

Quelques lambeaux de pourpre à la
hâte cousus

Faisaient une bannière en avant du
cortège;

Et tous disaient: - Que Dieu le Père le
protège!

Voilà celui qui vient pour nous
rendre meilleurs! -

Lui, pensif, regarda Jérusalem, les
fleurs,
Le soleil au plus haut des cieux
comme une fête,
Ces tapis sous ses pieds, ces rameaux
sur sa tête,
Et les femmes chanter, et le peuple
accourir,
Et sourit, en disant: Je vais bientôt
mourir.

IV. LE DEVOIR

Marie était assise entre Thomas et
Jude;
Et le maître debout disait: - La
solitude
Est un rayon d'en haut qu'on met

dans son esprit;

Mais le sauveur va droit au peuple et
s'y meurtrit;

Dieu livre le Messie aux multitudes
viles;

La palme ne croit pas aux déserts,
mais aux villes;

Malheur à qui se cache et malheur à
qui fuit!

Laissons mûrir sur nous la mort
ainsi qu'un fruit;

Et ne la troublons pas dans sa lente
croissance;

Dieu, quand il juge un homme en sa
toute-puissance,

Voit ce qu'il a vécu moins que ce
qu'il a fait;

Au soleil de la mort David se réchauffait;

Ce serait mal aimer un frère que lui dire:

Recule! quand vers Dieu le sépulcre l'attire;

Et ce serait haïr et perdre son enfant
Que l'ôter du chemin funeste et triomphant;

Le calice est amer, mais l'exemple est utile;

Et c'est pourquoi je suis venu dans cette ville.

Ainsi parlait le fils et la mère écoutait.

V. DEUX DIFFERENTES MANIERES

D'AIMER

C'est l'heure où le ramier rentre au nid et se tait.

Une femme se hâte en une rue étroite;

Elle regarde à gauche, elle regarde à droite,

Et marche. S'il faisait moins sombre au firmament,

On pourrait à ses doigts distinguer vaguement

Le cercle délicat des bagues disparues;

Son pied blanc n'est pas fait pour le pavé des rues;

Elle porte un long voile aux plis
égyptiens

Plein de rayons nouveaux et de
parfums anciens;

Jeune et blonde, elle est belle entre
toutes les femmes;

Elle a dans l'oeil des pleurs
semblables à des flammes;

C'est Madeleine, sœur de Lazare.

Elle court.

Près de son pas céleste un oiseau
serait lourd.

Où va-t-elle?

Il est nuit, et personne ne passe.

Une lumière brille en une maison
basse.

Une autre femme, grave, est debout
sut le seuil.

Son front est gris; elle est sévère
sans orgueil,

Douce comme un enfant et grande
comme un sage.

Elle pleure et médite; on voit sur son
visage

La résignation au sacrifice noir;

On dirait la statue en larmes du
devoir;

Le cœur tremblant s'appuie en elle à
l'âme forte;

C'est la mère.

Elle a l'air de garder cette porte.

Madeleine l'aborde, et presque avec
des cris

Lui parle, et s'épouvante, et tord ses
bras meurtris.

- Mère, ouvre-moi. Je viens. Il s'agit
de sa vie.

Me voici. J'ai couru de peur d'être
suivie.

On creuse l'ombre autour de ton fils.
Je te dis

Que je sens fourmiller les serpents
enhardis.

J'ai connu les démons, du temps que

j'étais belle;

Je sais ce que l'enfer met dans une
prunelle;

Je viens de voir passer Judas; cela
suffit.

C'est un calculateur de fraude et de
profit;

C'est un monstre. Ouvre-moi, que
j'entre chez le maître.

Le temps presse. Il sera trop tard
demain peut-être.

Il faut que ce soir même il fuie, et
que jamais

Il ne revienne! ô mère! et, si tu le
permets,

Je vais l'emmener, moi! Ces prêtres
sont infâmes!

Manquer sa mission, ne point sauver
les âmes,
Que nous importe, à nous les femmes
qui l'aimons!
Il sera mieux avec les tigres dans les
monts
Que dans Jérusalem avec les prêtres.
Mère,
Qu'il renonce au salut des hommes,
sa chimère,
Qu'il fuie! Oh! n'est-ce pas? nous
baisons ses talons,
Et qu'il vive, voilà tout ce que nous
voulons.
Ces juifs l'égorgeront! Demande à ma
sœur Marthe
Si c'est vrai, s'il n'est pas nécessaire

qu'il parte.

Laisse-moi l'arracher à son affreux
devoir!

Oh! te figures-tu cela, mère? le voir
Saisi, lié, tué peut-être à coups de
pierre!

O Dieu! le voir saigner, lui, ce corps
de lumière!

Ouvre-moi. Je sais bien qu'il est dans
ta maison

Puisque je vois sa lampe à travers la
cloison.

O mère, laisse-moi l'implorer pour
que vite

Il s'en aille et s'échappe et qu'il
prenne la fuite!

A quoi songes-tu donc que tu ne

réponds rien?

Si tu veux, à nous deux, nous le
sauverons bien!

Veux-tu te joindre à moi pour
arracher notre ange

Au gouffre monstrueux de ce devoir
étrange,

Aux bourreaux, à Judas, son hideux
compagnon?

La mère en sanglotant lui fait signe
que non.

VI. APRES LA PÂQUE

On était aux grands jours où le
temple flamboie,

Où les petits enfants s'éveillent

pleins de joie;

La Pâque était venue. On avait dans
les fours

Cuit le pain sans levain qu'on vend
aux carrefours.

Or Jésus-Christ était sur la
montagne obscure;

Au lieu même où plus tard fut un
temple à Mercure

Bâti par Adrien, détruit par
Constantin.

C'était le soir; Jésus avait dit le
matin

Aux disciples rangés autour de lui: «-
Vous, Jacques,

«Vous, Pierre, vous, Thomas, voici le jour de Pâques;

«Vous irez dans la ville où des gens passeront;

«Vous trouverez un homme ayant sa cruche au front;

«A l'endroit où cet homme ira, quel qu'il puisse être,

«Vous irez à sa suite, et vous direz: -
Le Maître

«Vient faire ici la Pâque. - Et pour cette raison

«Le maître du logis donnera sa maison.

«Il sied que Dieu toujours nous mène où bon lui semble.

«Et nous célébrerons la Pâque tous

ensemble.

Et cela s'était fait ainsi qu'il l'avait dit.

Ce que la Cène vit et ce qu'elle entendit

Est écrit, dans le livre où pas un mot ne change,

Par les quatre hommes purs près de qui l'on voit l'ange,

Le lion, et le bœuf, et l'aigle, et le ciel bleu;

Cette histoire par eux semble ajoutée à Dieu

Comme s'ils écrivaient en marge de l'abîme;

Tout leur livre ressemble au rayon
d'une cime;
Chaque page y frémit sous le frisson
sacré;
Et c'est pourquoi la terre a dit: Je le
lirai!
Les âmes du côté de ce livre
mendent,
Et vingt siècles penchés dans l'ombre
l'étudient.

C'était donc le soir même où cet être
divin
Venait de partager le gâteau sans
levain;
Christ, assis, lui treizième, au centre
de la table,

- Et ce noir chiffre Treize est resté redoutable, -

Avait rompu le pain, versé le vin, disant:

«Mangez, voici ma chair; buvez, voici mon sang.»

Puis il avait repris: «Allons où Dieu nous mène!»

Et tous étaient allés en sortant de la Cène

Au jardin qui fleurit derrière le Cédron.

Ce torrent, que jamais n'a touché l'aviron,

Coulait hors de la ville au pied d'une colline.

Les pâtres y montraient la cave
sibylline

De Lilith, femme spectre, amante du
démon;

C'est près de ce coteau que le prêtre
Simon

Fit creuser le canal à laver les
hosties;

Des sources y versaient, à travers les
orties,

Une eau qui de la ville emplissait les
viviers;

Et ce lieu s'appelait le Mont des
Oliviers.

On venait sur ce mont aux époques
de jeûnes.

Une plantation d'oliviers alors
jeunes

Le couvrait en effet, jetant aux verts
sentiers

Une ombre qui faisait durer les
églantiers.

Christ y vint, murmurant tout bas:
Que Dieu m'assiste!

Et ce qui s'y passa ce soir-là fut si
triste,

Si lâche et si fatal qu'aujourd'hui ce
jardin

Est voisin de l'enfer comme du ciel
l'Eden.

Voici ce que Jésus disait sur la

montagne;

«Ce qu'on perd sur la terre au ciel on le regagne.

«Qui regarde en arrière et s'étonne de peu,

«Celui-là n'est pas propre au royaume de Dieu.

«Dieu se dévoile assez pour que l'homme le voie.

«Je suis moins grand que lui, mais c'est lui qui m'envoie.

«Quand je parle, c'est lui qui dit ce que je dis.

«Si vous vous aimez bien, voilà le paradis.

«Soyez bons. Dieu choisit ceux que je lui désigne.

«Il est le vigneron, et moi je suis la vigne.

«Il viendra, comme il fit pour Job et pour Amos,

«Une serpe à la main, émonder mes rameaux,

«Et, gardant les féconds, coupera les stériles.

«Enseignez tendrement le peuple dans les villes,

«Souriez, n'ayez point entre vous de débats.

«Quand vous êtes parmi les tombes,
parlez bas;

«Car au fond du sépulcre une oreille
est ouverte;

«Ceux qu'on croit endormis sous la
grande herbe verte,

«Ecoutent, et vos voix leur parlent
dans les vents,

«Et sachez que c'est là la maison des
vivants.

«Qui maudit doit trembler. Ne faites
rien trop vite.

«Esdras, voyant l'enfant d'une femme

maudite,

«Le prit et le jeta tout vivant dans la mer

«Par l'effet surprenant d'un zèle trop amer.

«Dieu l'a puni.

Marchez dans la route tracée.

«Aimez. N'enviez pas à d'autres leur pensée;

«Il faut se contenter des lumières qu'on a;

«L'un est plus sage et l'autre est plus doux; Dieu donna

«Plus de fruit au figuier, plus d'ombre au sycomore.

«Croyez.»

Il ajouta d'autres choses encore;
Puis soudain il dit, pâle et d'un
frisson saisi:

- Allons! celui qui doit me vendre est
près d'ici.

VII. COMMENCEMENT DE L'ANGOISSE

Alors il s'éloigna de près d'un jet de
pierre,
Et se mit à genoux, et fit une prière.

Il resta longtemps seul et comme
plein d'effroi.

Il disait: - «Ecartez ce calice de moi,
«Seigneur! S'il faut mourir pourtant,
que la mort vienne!
«Que votre volonté soit faite, et non
la mienne.»

Le reste dans le ciel ténébreux se
perdit.

Les disciples dormaient. Christ
revint, et leur dit:

- Quoi donc! vous n'avez pu même
veiller une heure!

Il reprit:

- C'est ainsi qu'il convient que je meure.

Cela doit être, et nul au monde n'y peut rien.

Je suis venu pour être abandonné.
C'est bien.

Il faut qu'on me rejette ainsi qu'un misérable.

On distinguait au loin le temple
vénérable

Bâti par Salomon sur le mont Moria.

- Pardon pour tous! dit Christ. Mais
Pierre s'écria:

- Si quelqu'un vous délaisse et vous

quitte, ô mon maître,
Ce ne sera pas moi, car je suis votre
prêtre.

Que le tombeau pour vous s'ouvre,
j'y descendrai.

Jésus lui répondit, calme, tandis
qu'André,
Jude et Thomas tournaient vers lui
leurs têtes grises:

- Vous m'aurez renié, vous Pierre, à
trois reprises
Que le coq n'aura pas encor chanté
trois fois.

VIII. CHRIST VOIT CE QUI
ARRIVERA

Il alla de nouveau prier au fond du bois.

Il songeait, et sa voix disait:

- Mon âme est triste

Jusqu'à la mort; et l'homme en moi
tremble et résiste;

Je frémis comme Job, je crains
comme Judith.

Puis il parla si bas que Dieu seul
entendit.

Soudain il s'écria, pâle comme un
prophète:

- Deuil, lamentation et douleur sur ta tête,

O Balaath qu'emplit un peuple querelleur!

Malheur, Corozaïm! Bethsaïde, malheur!

Parce que vous avez dédaigné mes oracles,

Parce que si j'avais fait les mêmes miracles,

Crié le même appel et le même pardon

Dans Ninive aux cent tours, dans Tyr et dans Sidon,

On aurait vu pleurer Ninive, et Tyr descendre

De son trône, et Sidon vêtir le sac de
cendre!

C'est fini. Je vous vois désertes.
Vous voilà

Muettes comme un lac dont toute
l'eau coula.

Vos jardins ont l'odeur des charniers
insalubres.

Tout croule. Vos palais sont devenus
lugubres

Sous le passage obscur des
châtiments divins;

Ce sont des pans de mur inutiles et
vains;

Les mâchoires des morts ne sont pas
plus terribles.

Malheur! on ne voit plus le grain

sortir des cribles;

Plus de fille de joie assise sur son lit;

On n'entend plus cracher les
passants; l'herbe emplit

Les sentiers que suivaient les mulets
et les zèbres.

Le plein midi ne fait qu'augmenter
vos ténèbres;

On a beau peindre en blanc le
sépulcre, il est noir.

Le soleil est présent à votre
désespoir;

Vos décombres sont pleins d'antres
épouvantables.

O Moïse, ils ont fait une fêlure aux
tables,

Ils ont brisé la loi; c'est bien,

mourez. Assez!

Vous serez si tremblants, peuples, et
si chassés

Que vous ferez sous terre une
seconde ville.

Comme sous le pressoir on voit
déborder l'huile,

Le sang en longs ruisseaux jaillit
sous le talon

Des princes écrasant Ruben et
Zabulon;

Isaachar et Lévi sont abolis. Partage
Et désert, comme après la chute de
Carthage.

On vend un peuple ainsi qu'une bête
au marché.

Malheur, Jérusalem! ô maison du

péché,
Malheur; tu seras morte entre les
cités mortes;
Les rois feront sculpter un pourceau
sur tes portes;
Tu seras une ville infâme et sans
témoin,
Qu'il sera défendu de regarder de
loin.
La femme pleurera d'être grosse ou
nourrice.
Qui te verra croira qu'il voit la
cicatrice
Des tonnerres au front du monde
châtié;
Et tu seras l'endroit où finit la pitié.

Quand il eut ainsi fait des reproches
aux villes,

Il s'approcha des siens et dit:

- Soyez tranquilles;

Ce n'est pas à présent votre jour,
c'est le mien.

Tout est bon si ma mort enseigne,
tout est bien

Si dans la vérité l'homme se
désaltère.

Or je m'élèverai de dessus cette terre
Et j'attirerai tout à moi du haut du
ciel.

Christ finit le combat commencé par
Michel.

Son oeil devint étrange et semblait
voir des choses
Au fond de son esprit confusément
écloses.

- Les trois femmes en deuil dans la
tombe entreront,
Marchant l'une après l'autre,
humbles, courbant le front
A cause du lieu bas et de l'entrée
étroite,
Et verront un jeune homme assis
dans l'angle à droite
Qui leur dira, serein comme un soleil
levant:
«Pourquoi donc chez les morts
cherchez-vous le vivant?

La vision d'un être inouï qui se lève
Dans un sépulcre avec la lumière du
rêve,
Fera fuir les soldats pleins d'un
effroi sacré.

Trois jours après ma mort je
ressusciterai;
Mais quand j'apparaîtrai blanc près
de la fontaine,
Vous me verrez ainsi qu'une forme
incertaine;
Madeleine croira que c'est le
jardinier;
Thomas commencera par douter et
nier,

Mais les trous de mes pieds le
forceront à croire;
Et quand il aura mis dans ma
blessure noire
Son doigt qu'il ôtera tiède et mouillé
de sang,
Il s'en ira songer dans l'ombre en
frémissant.

Priez. Ne livrez point ma doctrine
aux querelles.
Est-ce que les épis sont pour les
sauterelles?
Quand je serai parti, vous répandrez
ma loi.
Beaucoup se tromperont, l'erreur
naîtra de moi.

L'ombre est noire toujours même
tombant des cygnes.

Quand je ne serai plus vous verrez de
grands signes.

Les ténèbres croîtront sur le front
d'Israël;

On entendra parler une voix dans le
ciel,

Et tous regarderont l'ombre
extraordinaire:

Luc dira: c'est un ange; et Jean, c'est
le tonnerre.

Je porterai les cœurs ainsi que des
fardeaux;

Des laboureurs feront des sillons sur

mon dos;

Ces laboureurs, c'est vous; et votre œuvre est austère.

L'homme n'a rien, ni sac plein d'or, ni coin de terre,

Qu'il puisse regarder ici-bas comme sien.

Allez sans hésiter dire au pharisien:
«Prends garde à cette fange immonde où tu te vautres!»

Soyez doux. Aimez-vous toujours les uns les autres.

En cet instant Jésus tressaillit, se parla

A lui-même, et, fermant les yeux, dit:
le voilà.

Judas parut suivi d'hommes armés
d'épées.

IX. JUDAS

Et Judas s'approchant, blême et les
mains crispées,
Baisa Christ.

Et le ciel sacré fut obscurci.

- Mon ami, dit Jésus, que viens-tu
faire ici?

Puis il reprit, tourné vers Dieu:

- Tu m'abandonnes;

Mais je ne perds aucun de ceux que
tu me donnes,
Seigneur. Ma mort suffit, et seul je la
subis.

Le pasteur doit périr en sauvant les
brebis.

Et, désignant du doigt ses disciples,
le maître

Dit aux soldats:

- Le Christ est facile à connaître.

Je suis celui qu'on cherche et dont on
a souci.

Me voilà. Prenez-moi. Laissez aller
ceux-ci.

Or Simon surnommé Pierre avait une
épée,

Il cria:

- Dieu par qui Jézabel fut frappée,

Viens défendre ton Christ, ô Dieu qui
châtias

Hérode pour avoir fait mourir
Mathias!

Et, levant son épée, il vint droit à la
troupe,

Et blessa le premier qui s'offrit dans
le groupe,

Un nommé Malchus, aide et garde du
bourreau.

- Remettez, dit Jésus, votre épée au
fourreau.

Qui frappe avec le glaive est frappé par le glaive.

Il reprit: - Puisqu'on a commencé, qu'on achève. -

Et se mit de lui-même au milieu des soldats.

Il ne regardait rien, pour épargner Judas.

Quelqu'un du temple dit: - Marchons. L'heure s'écoule.

- Vous pouviez me saisir tous les jours dans la foule,

Dit Jésus, en offrant aux cordes ses poignets;

Quand j'allais dans le temple et lorsque j'enseignais,

J'étais sous votre main. Vous n'aviez

qu'à l'étendre;

Et c'est par trahison que vous venez
me prendre!

Et vous venez la nuit comme pour un
voleur!

Je pourrais dire à Dieu: Père,
apparaissent-leur!

Et vous entendriez accourir les
tempêtes,

Et vous verriez, tremblants, au-
dessus de vos têtes,

S'ouvrir et flamboyer l'ombre, et des
millions

D'anges, et tout l'abîme avec tous ses
lions!

Et si j'ajoutais: Viens toi-même! vos
prunelles

Verraient soudain, parmi les foudres
éternelles,
Sortir de la nuée un front prodigieux!
Mais il ne convient pas que j'appelle
les cieux;
Faites; car c'est ici votre heure, et la
puissance
Des ténèbres, et Dieu vous livre
l'innocence;
Et tout doit s'accomplir ainsi qu'il
est écrit.

Alors on acheva de lier Jésus-Christ;
Et le chef dit: - Il faut l'emmener. Ce
qu'ils firent.
Et tous ceux que cet homme avait
aimés, s'enfuirent.

X. LILITH-ISIS

O Jean, visionnaire effaré de
Pathmos,
Comme tu te cachais derrière les
rameaux,
Avec saint Marc, alors jeune et l'un
des lévites,
En vous penchant parmi les arbres
noirs, vous vîtes
Sur la colline un être effrayant,
vague, seul,
Debout dans le frisson livide d'un
linceul;
C'était de l'ombre ayant la forme
d'une femme;
Cet être guettait Christ dans cette

troupe infâme,
Comme s'il était là pour une mission;
Or la bande aperçut, en rentrant dans
Sion,
Cette femme fixant sur eux dans les
ténèbres
Ses deux yeux qui semblaient deux
étoiles funèbres;
Un d'eux, que le Toldos appelle
Eddon-Azir,
Courut vers elle, et comme il allait la
saisir,
L'être, pareil aux feux fuyant dans
l'ossuaire,
Disparut, lui laissant dans les mains
le suaire.

Et plus tard, les soldats, contant
après l'arrêt
Comment ils avaient pris Jésus de
Nazareth,
Dirent qu'ils avaient vu sur la
montagne sombre
La fille de Satan, la grande femme
d'ombre,
Cette Lilith qu'on nomme Isis au
bord du Nil.

XI. JESUS CHEZ ANNE

Jésus lié marchait disant: Ainsi soit-
il!

On le mena d'abord chez Anne,
ancien grand-prêtre,

Pour qu'il attendit là l'heure de
comparaître,
Des servantes, des gueux, des
vendeurs de poissons,
Des sacrificateurs vêtus de caleçons,
Le flot des curieux qui passe et qui
repassé,
Entouraient Christ assis dans une
salle basse;
Il était nuit; mais Anne, étant levé
déjà,
Descendit, vint trouver Christ, et
l'interrogea.
Et Christ lui répondit: - Interrogez la
foule.
J'ai versé mon esprit comme une eau
qui s'écoule.

Prêtre, j'ai deux témoins: l'homme et le firmament.

Parlez-leur. J'enseignais partout publiquement.

Et quant à mon royaume, il n'est pas de la terre.

Je n'ai rien à vous dire et n'ai rien à vous taire.

Qu'est-ce que vous venez demander à présent? -

Un soldat le frappa de sa verge en disant:

- Est-ce ainsi qu'on répond à notre ancien grand-prêtre?

- Si j'ai mal dit, tu peux blâmer, dit le doux maître;

Mais si j'ai bien parlé, pourquoi me

frappes-tu?

Anne disait, s'étant à la hâte vêtu:

- J'ai froid. - Et tous criaient: - C'est un impie! Exemple!

Châtiment! il a dit qu'il détruirait le temple,

Seigneur, et qu'en trois jours il le rebâtirait.

- Peuple, le tribunal prononcera l'arrêt,

Dit Anne, et non pas moi: car je n'en suis plus membre.

Et, leur laissant leur proie, il rentra dans sa chambre.

Alors, ayant bandé les yeux du

patient,

Ils l'outragèrent, tous pêle-mêle, et criant:

- Devine qui te frappe! et prophétise, ô sage!

Dis-nous quel est celui qui te crache au visage?

Fais sécher, si tu peux, le poing qui te meurtrit,

Messie!

Et les valets souffletaient Jésus-Christ.

XII. LES DIX-NEUF

Le jour est loin encor, pas un rayon n'effleure

L'orient froid et noir, mais on
devance l'heure.

Les juges, dont l'orgueil est d'aller
lentement,
Montent au tribunal d'un air calme et
dormant.

Le grand-prêtre en souliers, les
prêtres en sandales,
Marchent tous à la file et traversent
les dalles.

Chacun d'eux a son nom sur sa
chaise gravé.

Le Gabbatha, qu'on nomme aussi le
Haut-Pavé,
Est le palais lugubre où le tribunal
siège.

Devant la porte, un vase, où sur l'eau
flotte un liège,
Semble dire au passant, qui songe
avec effroi:
L'eau c'est le peuple, et rien ne
submerge la loi.

Le sanhédrin, sous qui la Judée est
courbée,
Ebauché par Moïse, accru par
Macchabée,
Depuis qu'il a subi l'arrogant examen
Du préteur Gabinus, oeil du sénat
romain,
Se réfugie, ainsi qu'une orfraie
effarée,

Dans une sorte d'ombre inquiète et
sacrée;

Jadis le peuple vil qui fourmille au
soleil

Parfois apercevait cet austère
appareil

Que la loi triste emplît de sa vague
colère,

Les tables, les gradins, la chambre
circulaire,

Les docteurs dans leur chaire assis
sur les hauteurs,

Les scribes dans leur stalle aux
genoux des docteurs,

Et l'essaim des enfants aux robes
incarnates,

Les lévites, épars à terre sur les

nattes;

Maintenant tout est clos. C'est loin
de tous les yeux

Que le Prince s'assied, spectre
mystérieux,

Ayant le Père à droite, ayant le Sage
à gauche;

C'est dans l'obscurité qu'on laboure
et qu'on fauche;

Rome pouvant entendre, on cache les
débats;

Le sanhédrin se mure et la loi parle
bas.

Donc depuis Gabinus, ce sénat de
prière

Qui s'assemble au lieu dit le

Conclave de Pierre,
Ce sanhédrin qui fait une haie à la
loi,
Qui seul sait le comment et seul dit le
pourquoi,
Pour punir le blasphème a commis
dix-neuf juges.
Ces dix-neuf, devant qui l'impie est
sans refuges,
Comme Dieu sur l'Horeb sont sur le
Gabbatha.

La salle est large et haute. Oliab la
sculpta.

La nuit ne sort jamais de ce lieu sans
fenêtres.

Une lampe suffit au front blême des

prêtres.

Dix-neuf chaises de cèdre, au fond du
cintre obscur,

Mêlent leur double étage aux
ténèbres du mur;

On sent que là, vertu, crime,
innocence et vice,

Tremblent devant cette ombre
humaine, la justice.

La poussière des ans, près du
plafond, ternit

Un chérubin ouvrant six ailes de
granit.

Les taffilins, nommés par les grecs
phylactères,

Couvrent la voûte; à l'or de leurs
saints caractères,
Textes brumeux épars sur des
plaques de fer,
La lampe par instant arrache un
vague éclair.

Les juges, les voici: huit scribes, tête
nue;
Quatre docteurs qu'emplit la science
inconnue,
Ceints du taled, l'esprit hors du
monde réel;
Et, mêlés aux docteurs, sept anciens
d'Israël,
Vêtus de blanc, pensifs sous leurs
turbans à mitres.

Sabaoth luit dans l'oeil de ces
sombres arbitres.

En montant à sa place, ainsi
qu'Aaron faisait,
Chaque juge récite à voix haute un
verset;
On dirait que la loi farouche les
enivre.

Le sciamas tient les clefs; le cazan
tient le livre.

L'oeil fixé sur le texte écrit par David
roi,
Les deux hommes nommés les Epoux

de la Loi

Lisent, en alternant d'une grave
manière,

L'un la première page et l'autre la
dernière.

La lampe a quatre bras comme celle
d'Endor.

Un degré de sithim étoilé de clous
d'or

Exhausse un large trône en ivoire où
préside

Caïphe destiné dans l'ombre au
suicide.

Ses souliers sont de pourpre et sa
robe est de lin;

Autour de chaque bras il porte un
taffilin

Où l'on peut lire un vers résumant la
doctrine;

Et le rational qu'il a sur la poitrine
Mêle à la majesté de ses sacrés
habits

Tous les noms des tribus gravés sur
des rubis;

Le grand-prêtre est assis, fatal
comme un prophète;

Et l'on voit remuer vaguement sur sa
tête,

Comme au vent de la nuit brille et
tremble un fanal,

La tiare, clarté du sombre tribunal.

La rumeur des versets qu'on récite
s'apaise;

On se tait; chaque juge est assis dans
sa chaise.

Christ est debout devant ces hommes
ténébreux;

Son oeil inépuisable en rayons luit
sur eux.

XIII. LA CHOSE JUGÉE

L'huissier du dogme dit: - Silence! on
délibère.

Gloire au Dieu saint! et gloire à
l'empereur Tibère!

Rosmophim parle. Il dit: - «L'homme

que vous voyez

«Rit des lois et des saints par Dieu même envoyés;

«Il se croit plus grand qu'eux et se prétend Messie.

«Il se dit Roi des Juifs. Il ment. L'arche est noircie,

«O Prêtres, par la nuit qui sort de ses discours.

«Cet homme doit mourir. Nos pères ont toujours

«Fait creuser des tombeaux par la loi violée.

Josaphat crie: - «A mort l'homme de Galilée!

«- Observons la loi, dit Achias de Membré.

«Il faut que par le prêtre au prince il soit livré,

«Et qu'Hérode l'envoie à Pilate. A quoi servent

«Des lois que ni le roi ni le juge n'observent?

Joseph de Ramatha dit: «L'homme est innocent.»

«- L'exil, dit Potiphar.

- Non, dit Samech, du sang!»

Et Nicodemus dit: - «Il faut d'abord

qu'on prouve.

«- D'abord, répond Teras, qu'on le tue! et qu'on trouve,

«Demain, puisque cet homme a dit: nous sommes trois;

«Deux voleurs pour l'aller compléter sur la croix;

«- Qu'il meure, dit Riphar, dans les formes prescrites.»

Gamaliel se lève. Il est le chef des rites;

Et ce maître inflexible a vu le premier vol

Du jeune aigle effrayant qui plus tard

fut saint Paul.

Il parle, l'oeil au ciel: - «L'indulgence est un leurre.

«Juste ou non, attaquant les lois, il faut qu'il meure.

«- Non, réplique Joram, j'absous! Je pense, moi,

«Que les arrêts trop durs font mal vivre la loi;

«Il sied qu'à l'accusé le juge compatisse;

«Sur la sévérité des juges la justice

«Pleure comme l'enfant sut le pain noir qu'il mord.

«- Ce langage est payen, dit Saréas.

La mort.

«- Mort! dit Elieris; il prêche le ravage.

«- Mort! répète Diras; il combat l'esclavage.

Et Sabinti s'indigne au nom du sanhédrin;

Il atteste le vase aux douze bœufs d'airain,

Et crie: «- A mort! qu'il meure! ou l'arche est abattue!»

Simon, qui fut plus tard lépreux, dit:
«- Qu'on le tue.»

Le sénateur Mesa se lève après Simon:

«- S'il dit vrai, c'est un dieu; s'il ment, c'est un démon.

«Donc il faut qu'on l'adore ou bien qu'on l'extermine.

«- Dieu, dit Ptoloméus, peut avoir sa vermine.

Et Rabam jette un cri dans la rumeur perdu:

«- Ne le condamnez pas sans l'avoir entendu!»

La sagesse commence et finit au

pontife;

Tout arrêt doit venir du grand-prêtre.

Caïphe

Se lève le dernier, la double corne au front;

Dressant cette tiare où toujours
brilleront

Les deux rayons du chef de la terre
promise,

Sombre, et plus ressemblant à Satan
qu'à Moïse,

Il dit:

«- Mieux vaut la mort d'un homme
que la mort

«D'un peuple, et du viol des lois le
gibet sort;

«Il faut punir. Sinon, malheur!
Quiconque hésite

«Est une âme de nuit que le démon
visite;

«Le juge indulgent suit le crime
comme un chien;

«Celui qui ne sait pas ces choses ne
sait rien.

Puis, à demi tourné vers Jésus, il
ajoute:

«- Sa voix fera peut-être écrouler
cette voûte.

«Pourtant, parle. Est-il vrai que tu te

sois vanté

«D'être le fils de Dieu saint dans l'éternité?

Christ répondit: - C'est vous, ô prêtre, qui le dites.

Et, comme on pouvait voir confusément écrites

Des sentences au mur que le temps effaçait,

Calme, il montrait du doigt aux juges ce verset:

«Le sage adore Dieu. Quiconque est esprit, l'aime.

«Le soleil n'est nié dans la sphère

suprême

«Ni par l'astre Allioth, ni par l'étoile
Algol.

«Quand Dieu luit, refuser de croire,
c'est un vol.

«Celui qui nie est fils de celui qui
dérobe.»

Caïphe dit: Blasphème! et déchira sa
robe,

Quoique cela lui fût défendu par la
loi.

Et, pâle, il s'écria:

«- Paix à quiconque a foi!

«Moi, Caïphe, courbé sous le
Seigneur, je pense

«Qu'on doit au mal la peine, au bien
la récompense,
«Et qu'il faut éclairer ceux qu'un
fourbe a déçus,
«Et je condamne à mort l'homme
appelé Jésus.»

Un prêtre casse en deux une baguette
noire.

Caïphe se rassied sur son trône
d'ivoire.

On emmène Jésus.

Les juges restent seuls;
Leurs robes dans la nuit paraissent

des linceuls;

Tous font silence autour de Caïphe
en prière.

XIV. LA FIDELITE DU MEILLEUR

Une servante vint dans la cour et vit
Pierre

Qui se chauffait, ouvrant ses mains
devant le feu:

- Vous étiez, lui dit-elle, un des gens
de ce dieu,

De ce Jésus, car c'est le nom dont on
le nomme.

- Et Pierre répondit: - Femme, quel
est cet homme?

Je ne le connais point.

Alors le coq chanta.

Cependant les bourreaux, au haut du Golgotha,
Creusaient la terre afin d'y planter la potence.

Dans la cour du grand-prêtre et
parmi l'assistance,
Pierre pensait.

Quelqu'un tout à coup l'appela
Et cria: - Vous étiez avec cet homme-
là.

Pierre dit: - Je ne sais ce que vous voulez dire.

Une femme, un moment après, se prit à rire,

Disant: - Vous connaissez l'homme qu'on juge ici.

Car vous êtes venu de Galilée aussi.

Sur quoi Pierre jura d'une exécration sorte:

- Non! je n'ai jamais vu cet homme!

Sur la porte

Le coq chanta.

La nuit couvrait les noirs chemins.

Pierre, se souvenant, prit son front
dans ses mains
Et se mit à pleurer amèrement dans
l'ombre.

XV. L'AUTRE CHAISE D'IVOIRE

Les scribes, les docteurs, les prêtres
en grand nombre,
Entourent, précédés d'un lévite
crieur,
Dans la cour du prétoire un porche
extérieur
Qui sous son dôme abrite une chaise
d'ivoire.

Cette chaise a l'aspect farouche de la

gloire;

Et l'on y sent le droit que donne au
conquérant

Le peuple qu'on massacre et la ville
qu'on prend.

A cette chaise monte un escalier de
bronze.

Ils sont tous là, les Cent, les Dix-
Neuf et les Onze.

Derrière eux, et tombant parfois sur
le genou,

Vient Jésus qu'un soldat traîne par
un licou

Comme un muletier tire une bête de
somme.

L'avertisseur public, un avocat de
Rome,
Le vieux Némurion Plancus,
grammairien
De la loi, que plus tard fit changer
Adrien,
Parle et dit ce qu'il faut qu'on évite
ou qu'on suive:

Un homme est arrêté par les juifs; la
loi juive
Le condamne; les juifs peuvent le
lapider;
C'est leur droit; cela dit, qu'ont-ils à
demander?
La lapidation leur paraît trop rapide;

Ils veulent qu'on le cloue et non
qu'on le lapide;

Ils viennent supplier qu'on mène
l'homme en croix.

Or ceci touche Rome, et César, et ses
droits.

Doit-on crucifier l'homme? voilà
l'affaire.

D'où vient que pour ce juif le
sanhédrin préfère

A leur supplice hébreu le supplice
romain?

Est-il rebelle? est-il voleur de grand
chemin?

Cela n'est point prouvé par les juifs:
c'est leur culte

Qui semble avoir souffert de

l'homme quelque insulte;

Or jamais un dieu juif ne recevra
d'affront

Dont César sentira la rougeur à son
front.

Un blasphémateur juif est-il un
parricide?

Ce sanhédrin le dit; que le préteur
décide.

Ces peuples, après tout, respectent le
tribun;

S'ils tiennent à la mort honteuse de
quelqu'un,

César clément leur peut accorder
cette grâce.

Pendant que Plancus parle, un

murmure s'amasse

Dans l'auditoire plein de gestes et de
voix;

Tous les prêtres hagards éclatent à la
fois:

- Préteur! c'est ton devoir de
crucifier l'homme!

Il s'est dit Roi des Juifs; il est rebelle
à Rome;

Notre dogme est ici d'accord avec ta
loi;

Et c'est nier César que de s'affirmer
roi.

Un licteur sous le porche écoute sans
colère.

Derrière le licteur est l'homme
consulaire,
Ponce Pilate, assis, distrait, calme,
indolent.

Son pied chaussé de pourpre est sur
du marbre blanc;
Ce marbre, qui l'exhausse au fond de
la coupole,
Pour les romains l'honore et pour les
juifs l'isole;
Et nul autre que lui ne touche du
talon
Cette dalle que fit placer là
Corbulon,
Proconsul en l'an deux du consulat

d'Octave.

Pilate, ancien préfet dans le pays
batave,

Fut si fidèle au temps de la rébellion
Qu'Auguste lui donna sa villa de
Lyon.

Il est procureur, lieutenant
consulaire.

Le port de Tyr lui paie un talent par
galère;

Il possède à Cythère en Grèce, un
revenu

Que lui doivent, le droit de César
retenu,

Les chercheurs de corail et les
pêcheurs d'éponges.

Sa femme Procula sait le secret des

songes.

C'est un homme d'esprit prudent,
d'âge moyen.

Le peuple juif méprise en tremblant
ce payen.

Pilate autour du front porte trois
bandelettes

Dont une est écarlate et deux sont
violette;

Sa laticlave blanche à bandes rouges
pend

Sur un nain familier entre ses pieds
rampant;

Dans son ombre un greffier écrit sur
une table;

Quand on parle trop haut, le licteur
redoutable

Fait un signe, le bruit des voix
contrariant

Le préteur assoupi comme un roi
d'orient.

Et, sculptée au dossier de sa chaise
curule,

Pendant que de ces cœurs, où tant de
haine brûle,

Sort le gibet infâme entrevu
vaguement,

Au-dessus des avis, des voix, du
jugement,

Au-dessus de ce tas de scribes et de
prêtres,

Sur tous ces noirs complots, sur tous
ces regards traîtres,

Sur tous ces vils orgueils, l'âpre
louve d'airain
Dresse son bâillement sinistre et
souverain.

XVI. ROSMOPHIM

Les fossoyeurs de croix piochent sur
le Calvaire.

Le brouillard, ce manteau de deuil du
ciel sévère,

Couvre le mont, où, seuls, ces
hommes, loin du bruit,

Dans l'ombre, ont travaillé presque
toute la nuit.

On entend le Cédron dont les eaux
sont très grosses.

Ils s'arrêtent après avoir creusé deux

fosses.

Et l'un d'eux, le plus vieux, dit aux autres: - Je crois

Que c'est tout; nous n'avons d'ordres que pour deux croix,

Pour deux larrons qu'on doit mettre à mort dans les fêtes;

Dismas et Gestas; or, les deux fosses sont faites.

Un prêtre en ce moment, Rosmophim de Joppé,

Qui vient de survenir, d'ombres enveloppé,

Sort de la brume ainsi qu'un tigre sort de l'ancre,

Et leur dit: - Creusez-en une troisième au centre.

XVII. PIRE QUE JUDAS

Alors Judas sentit le poids des trente écus.

Par le mal qu'ils ont fait les hommes sont vaincus.

Il vint au temple et vit Caïphe sur la porte,

Et, lui montrant le sac, il dit: - Je le rapporte.

J'ai vendu l'innocent; reprends ton or. Malheur!

Caïphe! reprends tout. - Je serais un voleur.

Garde ton sac, va-t'en! répondit le grand-prêtre.

J'ai l'homme, et toi l'argent. Tout est

comme il doit être.

Tu dois être content. - Non. Je suis réprouvé!

Dit Judas, et, jetant l'argent sur le pavé,

Il cria: - Je rends tout. Voilà toute la somme!

Et les prêtres riaient; et ce malheureux homme

S'en alla dans un lieu sinistre et se pendit.

Où? dans quel vil ravin? dans quel recoin maudit?

Comment ce criminel subit-il sa sentence?

De quel arbre effrayant fit-il une

potence?

Est-ce à quelque vieux clou d'un mur
qui pourrissait

Qu'il attachait le nœud vengeur? Nul
ne le sait.

Cette corde à jamais flotte dans les
ténèbres.

XVIII. LE CHAMP DU POTIER

Oh! des champs sont fatals, des
charniers sont célèbres,

Des plaines et des mers sont
sanglantes, parfois

Des vallons ont la marque effroyable
des rois

L'odeur des attentats, la trace des
carnages;

Des crimes monstrueux, comme des
personnages,
Ont traversé des bois ou des rochers,
qu'on voit
Avec peur, en mettant sur ses lèvres
son doigt,
Ascalon est hideux, Josaphat est
austère,
Le lac Asphalté est noir; mais pas un
lieu sur terre
Ne te passe en horreur, funèbre
Haceldama!
Les vases qu'un potier de ta fange
forma
Tremblent dans la lueur trouble des
catacombes
Et blêmissent ainsi que des urnes de

tombes;

Sans doute, dans l'endroit
implacable et profond,

Ce sont ces vases-là que portent sur
le front

Les spectres, quand ils vont puiser
de l'ombre au gouffre.

Ton nom semble tragique et fait d'un
mot qui souffre,

Haceldama! ce mot crie ainsi qu'un
blessé.

Le sac de Judas fut des prêtres
ramassé.

Or ils cherchaient un lieu de
sépulture vile

Pour les gentils mourant par hasard
dans la ville,
Afin que l'étranger restât toujours
dehors,
Et ne fût pas chez lui, même étant
chez les morts.
Ils choisirent l'enclos du potier
solitaire.

Les trente écus dont fut payé ce coin
de terre
Avaient déjà servi pour payer Jésus-
Christ.

Et ce lieu depuis lors est nocturne.

Il fleurit.

Il verdoie, et l'aurore en s'éveillant le
touche,

Rien ne peut dissiper sa nuit; il est
farouche.

Il appartient au deuil, au silence, au
regard

Fixe et terrifiant de l'infini hagard;

Une chauve-souris éternelle
l'effleure;

Toujours quel que soit l'astre et
quelle que soit l'heure,

L'oeil dans ce champ lugubre
entrevoit à demi

L'épouvantable argent par Judas
revomi;

On sent là remuer des linceuls
invisibles,

Le sang pend goutte à goutte aux
brins d'herbes terribles,
Des vols mystérieux de larves font
du vent
Sur le front du songeur ténébreux et
rêvant,
Et de vagues blancheurs frissonnent
dans la brume
Hélas!

XIX. ECCE HOMO

C'était, le jour de Pâque, une
coutume
Fort ancienne, où les juifs et Rome
étaient d'accord,
Que le peuple, parmi les condamnés
à mort,

Choisit un misérable auquel on
faisait grâce.

Près du palais, lieu sombre où la
foule s'entasse,

Se pressait, comme autour des
ruches les essaims,

Le peuple de la ville et des pays
voisins

Qu'un licteur contenait du manche de
sa hache.

Les paysans, menant par la corde
leur vache,

Les femmes apportant au marché
leurs paniers,

Devant le seuil, gardé par douze
centeniers,

S'arrêtaient, éclairés par l'aurore
vermeille.

La rumeur de la fête avait depuis la
veille

Vers les quatre coteaux de Sion
dirigé

Les habitants d'Aser et ceux de
Bethphagé,

Ceux de Naim et ceux d'Emath; et sur
la place

Chaque faubourg avait versé sa
populace;

On y voyait aller et venir, sans bâton,
Gais, l'oeil joyeux, des gens qui jadis,
disait-on,

Blêmes, et mendiant aux portes des
boutiques,

Etaient aveugles, sourds, boiteux,
paralytiques,
Et que l'homme appelé le Christ avait
guéris.

C'était la même foule aux
tumultueux cris

Qui, naguère, agitant au vent des
branches vertes,

Et les âmes à Dieu toutes grandes
ouvertes,

Battant des mains, chantant des
cantiques, courait

Dans les chemins devant Jésus de
Nazareth.

Plusieurs l'avaient béni comme un
dieu qu'on écoute;

Et, pour avoir jeté leurs manteaux

sur sa route,

Ils avaient de la terre encore à leurs habits.

Deux hastati de Rome, aux casques bien fourbis,

Se promenaient devant la porte du prétoire;

Et des marchandes d'eau vendaient au peuple à boire,

Et les petits enfants jouaient aux osselets.

Tout à coup apparut sur le seuil du palais

Christ couronné d'épine et vêtu d'écarlate;

Il avait un roseau dans la main; et

Pilate,

Le leur montrant, leur dit: Voilà
l'homme.

Le Christ

Se taisait, l'oeil au ciel.

Et Pilate reprit:

- C'est aujourd'hui qu'on laisse un
misérable vivre.

Peuple, lequel des deux veux-tu que
je délivre:

Barabbas, ou Jésus nommé Christ; -
Barabbas;

Cria le peuple. Alors, au-dessous de
leur pas,

Ils crurent tous entendre on ne sait

quel tonnerre

Rouler... - C'était quelqu'un qui riait
sous la terre.

Ainsi jugeaient les juifs sous l'oeil
froid des romains.

Ponce Pilate songe et se lave les
mains.

XX. LA MARCHE AU SUPPLICE

La première heure allait finir quand
de la geôle

Jésus sortit, portant une croix sur
l'épaule;

On avait délié les cordes du poignet;
Ayant été battu de verges, il saignait;

On le huait; la loi frappe, le peuple
accable;
La croix, démesurée, écrasante,
implacable,
Dont la cognée à peine avait taillé les
nœuds,
Était faite d'un bois féroce et
vénéneux,
Et qui semblait avoir déjà commis
des crimes.

La foule, allant, courant, mangeant
les pains azymes,
Chantant, montrait les poings à
Christ des deux côtés
De la route où marchaient ses pas
ensanglantés;

Des vierges, reflétant l'aube sur leur
visage,
L'insultaient, et battaient des mains
sur son passage,
Et riaient des cailloux déchirant ses
talons;
Et l'on voyait des tas de têtes
d'enfants blonds
Aux portes des maisons, pour la fête
fleuries.

Quelques disciples, fronts baissés,
les trois Maries,
Sa mère, le suivaient de loin dans le
trajet.

L'oeil sinistre de Jean dans les

gouffres plongeait.

Le jour, blême, fuyait. L'attente était profonde.

Quatre anges se tenaient aux quatre coins du monde;

Ces anges arrêtaient au vol les quatre vents,

Pour qu'aucun vent ne pût souffler sur les vivants,

Ni troubler le sommet des montagnes de marbre,

Ni soulever un flot, ni remuer un arbre.

XXI. TENEBRES

Barabbas stupéfait est libre.

Sous les plis

D'un brouillard monstrueux dont les
cieux sont remplis,

La ville est un chaos de maisons et
de rues.

Des geôliers tout à l'heure, en paroles
bourrues

Racontant l'aventure entre eux
confusément,

Ont ouvert son cachot, rompu son
ferrement,

Puis ont dit: - Va; le peuple a fait
grâce! - De sorte

Qu'il ne sait rien, sinon qu'on a
poussé la porte,

Que le ciel est tout noir, que nul ne le
poursuit,

Et qu'il peut s'envoler dans l'ombre,
oiseau de nuit.

Ce choix qui fait mourir Jésus et le
fait vivre,

Tout ce récit, lui semble un vin dont
il est ivre;

Il erre dans la ville, il y rampe, il en
sort,

Comme parfois on voit marcher
quelqu'un qui dort.

Quelle route prend-il; La première
venue.

Il avance, il hésite et cherche, et
continue,

Et ne sait pas, devant l'obscur
immensité;

Il a derrière lui les murs de la cité,

Mais il ne les voit pas; son front
troublé s'incline;

Il ne s'aperçoit point qu'il monte une
colline;

Monter, descendre, aller, venir, hier,
aujourd'hui,

Qu'importe; il rôde, ayant comme un
nuage en lui;

Il erre, il passe, avec de la brume
éternelle

Et du songe et du gouffre au fond de
sa prunelle.

Il se dit par moments: c'est moi qui
marche. Oui.

Tout est si ténébreux qu'il est comme
ébloui.

Le chemin qu'au hasard il suit,
rampe et s'enfonce
Aux flancs d'un mont où croît à
peine quelque ronce,
Et Barabbas pensif, gravissant le
rocher,
Sans voir où vont ses pas laisse ses
pieds marcher;
La vague horreur du lieu plaît à cette
âme louve;
Or, tout en cheminant, de la sorte, il
se trouve
Sur un espace sombre et qui semble
un sommet;
Il s'arrête, puis tend les mains, et se
remet
A rôder à travers la profondeur

farouche.

Tout en marchant, il heurte un obstacle; il le touche;

- Quel est cet arbre; où donc suis-je; dit Barabbas.

Le long de l'arbre obscur il lève ses deux bras

Si longtemps enchaînés qu'il les dresse avec peine.

- Cet arbre est un poteau, dit-il. Il y promène

Ses doigts par la torture atroce estropiés;

Et tout à coup, hagard, pâle, il tâte des pieds.

Comme un hibou surpris rentre sous

la feuillée,
Il retire sa main; elle est toute
mouillée;
Ces pieds sont froids, un clou les
traverse, et de sang
Et de fange et d'horreur tout le bois
est glissant;
Barabbas éperdu recule; son oeil
s'ouvre
Epouvanté, dans l'ombre épaisse qui
le couvre,
Et, par degrés, un blême et noir
linéament
S'ébauche à son regard sous l'obscur
firmament;
C'est une croix.

En bas on voit un vase où plonge
Une touffe d'hysope entourant une
éponge;
Et, sur l'affreux poteau, nu, sanglant,
les yeux morts,
Le front penché, les bras portant le
poids du corps,
Ceint de cordes de chanvre autour
des reins nouées,
Le flanc percé, les pieds cloués, les
mains clouées,
Meurtri, ployé, pendant, rompu,
défiguré,
Un cadavre apparaît, blanc, et
comme éclairé
De la lividité sépulcrale du rêve;
Et cette croix au fond du silence

s'élève.

Barabbas, comme un homme en
sursaut réveillé,
Tressaillit. C'était bien un gibet,
froid, souillé,
Effroyable, fixé par des coins dans le
sable.

Il regarda. L'horreur était
inexprimable;

Le ciel était dissous dans une âcre
vapeur

Où l'on ne sentait rien sinon qu'on
avait peur;

Partout la cécité, la stupeur, une
fuite

De la vie, éclip­sée, effrayée, ou

détruite;

Linceul sur Josaphat, suaire sur
Sion;

L'ombre immense avait l'air d'une
accusation;

Le monde était couvert d'une nuit
infamante;

C'était l'accablement plus noir que la
tourmente;

Pas une flamme, pas un souffle, pas
un bruit.

Pour l'oeil de l'âme, avec ces lettres
de la nuit

Qui rendent la pensée insondable
lisible,

Une main écrivait au fond de
l'invisible:

Responsabilité de l'homme devant
Dieu.

Le silence, l'espace obscur, l'heure, le
lieu,

Le roc, le sang, la croix, les clous,
semblaient des juges;

Et Barabbas, devant cette ombre
sans refuges

Frémit comme devant la face de la
loi,

Et, regardant le ciel, lui dit: ce n'est
pas moi;

Puis, fantôme lui-même en cette nuit
stagnante,

Larve tout effarée et toute
frissonnante,

Pâle, il se rapprocha lentement du
gibet;

Et, tout en y marchant, craintif, il se
courbait,

Plus chancelant qu'un mât sur la
vague mouvante,

Fauve, et comme attiré, malgré son
épouvante,

Par l'espèce de jour qui sortait de ce
mort.

Spectre, il montait, avec une sorte
d'effort,

Vers l'autre spectre, vague ainsi
qu'un crépuscule;

Et cet homme avançait de l'air dont
on recule,

Inquiet, hérissé, comme agité du

vent,

Et prêt à fuir après chaque pas en
avant.

Jésus mort répandait un
rayonnement blême:

La mort comme n'osant s'achever
elle-même,

Laissait flotter, au trou morne et
sanglant des yeux,

Le reste d'un regard tendre et
mystérieux;

Son front triste semblait s'éclairer à
mesure

Que cet homme approchait d'une
marche mal sûre;

Quand Barabbas fut près, la prunelle
brilla.

Si quelque ange, venu des cieux, eût
été là,
Il eût cru voir ramper dans l'horreur
d'une tombe
Un serpent fasciné par l'oeil d'une
colombe.

Et le bandit, courbé sous
l'épaississement
De la brume croissant de moment en
moment,
Contemplant, et la terre avait l'air
orpheline;
L'ombre songeait.

Alors, sur cette âpre colline,
Et sous les vastes cieux désolés et

ternis,
Comme si le frisson des pensers
infinis
Tombait de cette croix ouvrant ses
bras funèbres,
On ne sait quel esprit entra dans les
ténèbres
De cet homme, et le fit devenir
effrayant.
Un feu profond jaillit de son oeil
foudroyant;
L'âme immense d'Adam, couché sous
le Calvaire,
Sembla soudain monter dans ce
voleur sévère,
Il éleva la voix tout à coup, du côté
Où les monts s'enfonçaient dans plus

d'obscurité,
Cachant Jérusalem sous le brouillard
perdue,
Et pendant qu'il parlait, jetant dans
l'étendue,
L'anathème, les cris, les plaintes, les
affronts,
Quelque chose qu'on vit plus tard
sur d'autres fronts,
Une langue de flamme, au-dessus de
sa tête
Brillait et volait, comme en un vent
de tempête;
Et Barabbas debout, transfiguré,
tremblant,
Terrible, cria:

- Peuple, affreux peuple sanglant,
Qu'as-tu fait; O Caïn, Dathan,
Nemrod, vous autres,
Quel est ce crime-ci qui passe tous
les nôtres;
Voilà donc ce qu'on fait des justes
ici-bas;
Populace! à ses pieds jadis tu te
courbas,
Tu courais l'adorer sur les places
publiques,
Tu voyais sur son dos deux ailes
angéliques,
Il était ton berger, ton guide, ton
soutien.
Dès qu'un homme paraît pour te
faire du bien,

Peuple, et pour t'apporter quelque
divin message,
Pour te faire meilleur, plus fort, plus
doux, plus sage,
Pour t'ouvrir le ciel sombre,
espérance des morts,
Tu le suis d'abord, puis, tout à coup,
tu le mords,
Tu le railles, le hais, l'insultes, le
dénigres;
O troupeau de moutons d'où sort un
tas de tigres;
Quel prix pour tant de saints et
sublimes combats;
Celui-ci, c'est Jésus; ceci, c'est
Barabbas.
L'archange est mort, et moi,

l'assassin, je suis libre;

Ils ont mis l'astre avec la fange en
équilibre,

Et du côté hideux leur balance a
penché.

Quoi; d'une part le ciel, de l'autre le
péché;

Ici, l'amour, la paix, le pardon, la
prière,

La foudre évanouie et dissoute en
lumière,

Les malades guéris, les morts
ressuscités,

Un être tout couvert de vie et de
clartés;

Là, le tueur, sous qui l'épouvante se
creuse,

Tous les vices, le vol, l'ombre, une
âme lépreuse,
Un brigand, d'attentats sans nombre
hérissé... -

Oh; si c'était à moi qu'on se fût
adressé,

Si, quand j'avais le cou scellé dans la
muraille,

Pilate était venu me trouver sur ma
paille,

S'il m'avait dit: «Voyons, on te laisse
le choix,

C'est une fête, il faut mettre
quelqu'un en croix,

Ou Christ de Galilée, ou toi la bête
fauve;

Réponds, bandit, lequel des deux

veux-tu qu'on sauve;»

J'aurais tendu mes poings et j'aurais
dit: clouez;

Cieux; les rois sont bénis, les prêtres
sont loués,

Le vêtement de gloire est sur l'âme
de cendre;

Un gouffre était béant, l'homme
vient d'y descendre;

Un crime restait vierge, il vient de
l'épouser;

Oh; Caïn maintenant tue avec un
baiser;

C'est fini; le dragon règne, le mal se
fonde,

On ne chantera plus dans la forêt
profonde,

Les hommes n'auront plus d'aurore
dans leur cœur,
L'amour est mort, le deuil lamentable
est vainqueur,
La dernière lueur s'éteint dans la
nature;
Eux-mêmes ont de leur main fait
cette fermeture
De la pierre effroyable et sourde du
tombeau;
Puisque le vrai, le pur, le saint, le
bon, le beau,
Est là sur ce poteau, tout est dit, rien
n'existe.
L'homme est dorénavant abominable
et triste,
Cette croix va couvrir d'échafauds

les sommets;

Ce monde est de la proie; il aura
désormais

L'obscurité pour loi, pour juge
l'ignorance;

Vaincre sera pour lui la seule
différence;

La mise en liberté des monstres lui
convient;

Cette bête, la Nuit scélérate, le tient.

Le mal ne serait pas s'il n'avait pas
une âme;

Cette chaîne d'horreur qui, dans ce
monde infâme,

Commencée à César, s'achève à
Barabbas,

Dépasse l'homme et va dans l'ombre

encor plus bas;

Et, comme le serpent s'enfle sous la
broussaille,

Je sens un être affreux qui sous terre
tressaille.

Sois content, toi, là-bas, sous nos
pieds; J'aperçois

Au fond de cette brume et devant
cette croix

Ton grincement de dents, ce rire des
ténèbres.

Et toi, vil monde, à race humaine, qui
célèbres

Les rites de l'enfer sur des autels
d'effroi,

Tremble en tes profondeurs;
j'entends autour de toi

La réclamation des gueules de
l'abîme.

Je demande à genoux pardon à ta
victime;

Genre humain, ta noirceur en est là
maintenant

Que le gibet saisit l'apôtre
rayonnant,

Que sous le poids de l'ombre abjecte,
l'aube expire,

Et que lui, le meilleur, périt sous
moi, le pire;

Oh; je baise sa croix et ses pieds
refroidis,

Et, monstrueusement sauvé par toi,
je dis:

Malheur sur toi!

Malheur, monde impur, lâche et rude;
Monde où je n'ai de bon que mon
ingratitude,
Sois maudit par celui que tu viens
d'épargner;
Puisse à jamais ce Christ sur ta tête
saigner;
Qu'un déluge d'opprobre et de deuil
t'engloutisse,
Homme, plus prompt à choir du haut
de la justice
Que l'éclair à tomber du haut du
firmament;
Sois maudit dans ces clous, dans ce
gibet fumant,
Dans ce fiel! sois maudit dans ma

chaîne brisée;
Sois damné, monde à qui le sang sert
de rosée,
Pour m'avoir délivré, pour l'avoir
rejeté,
Monde affreux qui fais grâce avec
férocité,
Toi dont l'aveuglement crucifie et
lapide,
Toi qui n'hésites pas sur l'abîme, et,
stupide,
N'as pas même senti frissonner un
cheveu
Dans ce choix formidable entre Satan
et Dieu.



3. III. LE CRUCIFIX

Depuis ce jour, pareille au damné qui
rend compte,

La morne humanité, sur qui pèse la
honte

Des justes condamnés et des
méchants absous,

Est comme renversée en arrière au-
dessous

D'une vision triste, éternelle et
terrible.

Un Calvaire apparaît dans la nuée
horrible

Que tout le genre humain regarde

fixement;

Une lividité de crâne et d'ossement
Couvre ce mont difforme où monte
un homme pâle;

L'homme porte une croix, et l'on
entend son râle,

Ses pieds dans les cailloux saignent,
ses yeux noyés

Pleurent, pleins de crachats qu'on n'a
pas essuyés,

Le sang colle et noircit ses cheveux
sur sa tempe;

Et l'homme, que la croix accable,
tombe, rampe,

Se traîne, et sur ses mains retombe,
et par moment

Ne peut plus que lever son front

lugubrement.

Et l'oeil du genre humain frémissant
continue

De regarder monter cet homme dans
la nue.

Une tourbe le suit; il arrive au
plateau;

D'infâmes poings crispés arrachent
son manteau;

Cris féroces; va donc! pas de
miséricorde;

Il va, montrant son dos rouge de
coups de corde,

Hué par l'aboïement et mordu par les
crocs

D'on ne sait quel vil peuple, envieux
des bourreaux;

Au milieu des affronts il est comme
une cible.

On étend l'homme, nu comme un
Adam terrible,

Sur le gibet qu'il a traîné dans le
chemin;

On enfonce des clous dans ses
mains; chaque main

Jette un long flot de sang à celui qui
la cloue,

Et le bourreau blasphème en
essuyant sa joue;

La foule rit. On cloue après les
mains, les pieds;

Le marteau maladroit meurtrit ses

doigts broyés;

On appuie à son front la couronne
d'épines;

Puis, entre deux bandits expiant
leurs rapines,

On élève la croix en jurant, en
frappant,

En secouant le corps qui se disloque
et pend;

Le sang le long du bois en ruisseaux
rouges coule;

Et la mère est en bas qui gémit; et la
foule

Rit : - Voyons, dieu Jésus, descends
de cette croix; -

Une éponge de fiel se dresse. - As-tu
soif? bois; -

Le peuple horrible a l'air du loup
dans le repaire;
Et le grand patient dit : - Pardonnez-
leur, Père,
Car ces infortunés ne savent ce qu'ils
font.

Et voici que la terre avec le ciel se
fond.

Nuit! ô nuit; tout frémit, même le
prêtre louche.

Et soudain, à ce cri qui sort de cette
bouche :

- Elohim; Elohim; lamma sabacthani!

-

On voit un tremblement au fond de
l'infini,

Et comme un blême éclair qui
tressaille et qui sombre
Dans l'immobilité formidable de
l'ombre.

Et pendant que les cœurs, les mains
jointes, les yeux,
Sont éperdus devant ce gibet
monstrueux,
Pendant que, sous la brume
épouvantable où tremble
Ce crime qui contient tous les crimes
ensemble,
Brume où Judas recule, où chancelle
la croix,
Où le centurion s'étonne et dit : je
crois;

Pendant que, sous le poids de
l'action maudite,
Sous Dieu saignant, l'effroi du genre
humain médite,
Des voix parlent, on voit des
songeurs bégayants,
La pitié se déchire en récits
effrayants.
La tradition, fable errante qu'on
recueille,
Entrecoupée ainsi que le vent dans la
feuille,
Apparaît, disparaît, revient,
s'évanouit,
Et, tournoyant sur l'homme en cette
étrange nuit,
La légende sinistre, éparse dans les

bouches,
Passe, et dans le ciel noir vole en
haillons farouches;
Si bien que cette foule humaine a la
stupeur
Du fait toujours présent là-haut dans
la vapeur,
Vrai, réel, et pourtant traversé par
des rêves.

... ..
... ..

« Comme il montait, suant et piqué
par les glaives,
« Une femme eut pitié, le voyant prêt
à choir,
« Et l'essuya, posant sur son front un
mouchoir;

« Or, quand elle rentra chez elle,
cette femme

« Vit sur le mouchoir sombre une
face de flamme. »

... ..
... ..

« Comme il continuait de monter,
tout en sang,

« Il s'arrêta, livide, épuisé,
fléchissant

« Sous la croix exécrée et l'infâme
anathème,

« Un homme lui cria : marche; -
Marche toi-même,

« Dit Jésus-Christ. Et l'homme est
errant à jamais. »

... ..
... ..

« Un des voleurs lui dit : - Faux dieu;
tu blasphémais!

« Es-tu dieu; Sauve-nous et sauve-toi
toi-même;

« L'autre voleur cria : - Jésus; je
crois! je t'aime!

« Souviens-toi qu'un mourant s'est à
toi confié!

« Alors, levant ses yeux vers ce
crucifié,

« Jésus agonisant parvint à lui
sourire :

« - Homme, pour avoir dit ce que tu
viens de dire,

« O voleur sur la croix misérable
expirant,

« Tu vas entrer aux cieux, et tu seras
plus grand

« Qu'un empereur portant la
couronne et le globe. »

... ..
... ..

« Ils se sont partagé le manteau,
mais la robe

« N'ayant pas de couture, ils l'ont
jouée aux dés. »

... ..
... ..

« De six à neuf, les monts furent

d'ombre inondés;

« Toute la terre fut couverte de ténèbres;

« Comme si quelque main eût ployé ses vertèbres,

« Il baissa tout à coup la tête, et dans ses yeux

« Lugubres apparut la profondeur des cieux;

« Et, poussant un grand cri, Jésus expira. L'ombre

« Monta, fumée infâme, aux étoiles sans nombre;

« Dans le temple, les bœufs d'airain firent un pas,

« Le voile se fendit en deux du haut en bas.

« Hors des murs, il se fit un gouffre
où se dressèrent

« D'affreux êtres sur qui les rochers
se resserrent

« Et que la vaste fange inconnue
enfouit;

« Et tout devint si noir que tout
s'évanouit;

« Les sépulcres, s'ouvrant
subitement, restèrent

« Béants, montrant leur cave où les
taupes déterrent

« Les squelettes couchés dans des
draps en lambeaux;

« Des morts pâles, étant sortis de
leurs tombeaux,

« Furent vus par plusieurs personnes

dans la ville. »

.....
.....

Ainsi sur ce troupeau frémissant,
immobile,
Lugubre et stupéfait, qu'on nomme
Humanité,
Tombent, du fond de l'ombre et de
l'éternité,
On ne sait quels lambeaux de
chimère et d'histoire
Et de songe, où l'enfer mêle sa lueur
noire.
Et l'on a peur du ciel qui saigne à
l'orient.

Et l'ouragan est plein de spectres
s'écriant :

O nations; le meurtre éternel se
consomme;

Et, parmi tous les mots que peut
prononcer l'homme

Pas un, si frissonnant qu'il fût, ne
suffirait

A peindre cette horreur de tombe et
de forêt,

Le sourd chuchotement des quatre
évangélistes,

Et l'agitation des grandes ailes
tristes

Qu'en ce gouffre de deuil et de
rébellion

Dressent l'aigle, le bœuf, l'archange

et le lion.

Dix-huit cents ans ont pu s'écouler
sans que l'homme,
Autour duquel mouraient Byzance,
Athène et Rome,
Et passait Charlemagne et montait
Mahomet,
Ait quitté du regard cette croix, ce
sommets,
Cette blancheur sanglante, et ces
lueurs divines
Sous l'entrelacement monstrueux des
épines;
Et sans qu'il ait cessé d'entendre un
seul moment
L'immense cri jeté dans le noir

firmament,
Et lisible à jamais sur ce sombre
registre,
Et le déchirement du grand voile
sinistre,
Et dans l'obscurité consciente, au-
dessus
De ce gibet où pend l'être appelé
Jésus,
Au-dessus des songeurs étudiant les
bibles,
Le sanglot effrayant des bouches
invisibles.

Quand donc pourra-t-on dire :
Hommes, le mal n'est plus;
Quand verra-t-on finir le flux et le

reflux;

O nuit! ce qui sortit de Jésus, c'est
Caïphe.

Le tigre, ayant encor de ce sang à la
griffe,

Remonta sur l'autel et dit : je suis
l'agneau.

Christ, ce libérateur, ne brisa qu'un
anneau

De la chaîne du mal, du meurtre et de
la guerre;

Lui mort, son dogme, hélas! servit à
la refaire;

La tiare s'accrut de son gibet. Jésus,

Dans les cieux au-delà du sépulcre
aperçus,

S'en alla, comme Abel, comme Job,
comme Elie;

Quand il eut disparu, l'œuvre étant
accomplie,

En même temps qu'au loin se
répandait sa loi :

« - Vivez! aimez; marchez! délivrez!
ayez foi! - »

Le serpent relevait son front dans les
décombres,

Et l'on vit, ô frisson! ô deuil! des
prêtres sombres

Aiguiser des poignards à ses
préceptes saints,

Et de l'assassiné naître des

assassins!

Ghisleri, Borgia, Caraffa, Dominique!

... -

Faites donc que jamais l'homme ne
soit inique,

Et que jamais le prêtre, impie et
solennel,

N'emploie à quelque usage infâme
l'Eternel!

La flagellation du Christ n'est pas
finie.

Tout ce qu'il a souffert dans sa lente
agonie,

Au mont des oliviers et dans les
carrefours,

Sous la croix, sur la croix, il le

souffre toujours.

Après le Golgotha, Jésus, ouvrant
son aile,

A beau s'être envolé dans l'étoile
éternelle;

il a beau resplendir, superbe et
gracieux,

Dans la sérénité magnifique des
cieux,

Dans la gloire, parmi les archanges
solaires,

Au-dessus des douleurs, au-dessus
des colères,

Au-dessus du nuage âpre et confus
des jours;

Chaque fois que sur terre et dans nos
temples sourds

Et dans nos vils palais, des docteurs
et des scribes
Versent sur l'innocent leurs lâches
diatribes,
Chaque fois que celui qui doit
enseigner, ment,
Chaque fois que d'un traître il jaillit
un serment,
Chaque fois que le juge, après une
prière,
Jette au peuple ce mot : Justice! et,
par-derrière,
Tend une main hideuse à l'or
mystérieux,
Chaque fois que le prêtre,
époussetant ses dieux,
Chante au crime Hosanna, bat des

mains aux désastres,
Et dit : gloire à César! Là-haut,
parmi les astres,
Dans l'azur qu'aucun souffle orageux
ne corrompt,
Christ frémissant essuie un crachat
sur son front.

- Torquemada, j'entends le bruit de
ta cognée.

Tes bras sorti nus, ta face est de
sueur baignée;

A quoi travailles-tu seul dans ton
noir sentier; -

Torquemada répond : - Je suis le
charpentier.

Et j'ai la hache au poing dans ce

monde où nous sommes.

- Qu'est-ce donc que tu fais; - Un
bûcher pour les hommes

- Avec quel bois; - Avec la croix de
Jésus-Christ.

Après avoir courbé sous la loi qui
flétrit

Et sous la loi qui tue, hélas! cet être
auguste,

Après avoir cloué sur le gibet ce
juste

D'où ruisselle le sang et d'où le
pardon sort,

Devant l'obscurité des sentences de
mort,

Devant l'affreux pouvoir d'ôter la vie,

et d'être

Celui qui fait mourir, mais qui ne fait
pas naître,

Devant le tribunal, devant le
cabanon,

Devant le glaive, l'homme a-t-il
reculé? non.

Sous cette croix que charge une
horreur inconnue,

Ce qu'on nomme ici-bas Justice,
continue.

Ce spectre aveugle et sourd, dont
l'ombre est le manteau,

A peine se souvient d'avoir à ce
poteau

Attaché cette immense innocence
étoilée.

En présence du bien, du mal, dans la
mêlée

Des fautes, des erreurs, où le juste
périt,

Pas un juge n'a peur de ce mot :
Jésus-Christ!

Le Calvaire n'a point découragé la
Grève;

Montfaucon à côté du Golgotha
s'élève;

Et le Messie a pu mourir sans
éclairer.

L'homme n'a pas cessé de se
dénaturer

Dans le tragique orgueil de
condamner son frère.

L'ouverture hideuse, infâme,
téméraire,
Du sépulcre au milieu des lois, c'est
là le port;
Et le noir genre humain s'abrite dans
la mort.

Tristes juges! ô deuil! quoi! pas un ne
s'arrête!
Le grand spectre qui porte au-dessus
de sa tête
L'écriteau ténébreux et flamboyant :
INRI,
Pâle, éploré, sanglant, fouetté, percé,
meurtri,
Pend devant eux au bois de la croix
douloureuse,

Tandis que chaque mot prononcé par
eux, creuse
Une fosse dans l'ombre et dresse un
échafaud :
A mort cet homme! à mort cette
femme! il le faut!
A mort le fils du peuple! à mort
l'enfant du chaume!
- Vous ne voyez donc pas mes clous!
dit le fantôme.

Et que de justes morts! Que de bons
condamnés!
Que de saints, d'un arrêt infâme
couronnés!
O martyr! escalade horrible du
supplice!

Le meurtre fier, sacré, public; la loi
complice!

Flots du sang innocent! Si, sur
quelque sommet,

L'homme des anciens jours, Jacob se
rendormait,

il reverrait encore une ascension
d'anges,

Pensifs, purs, tout baignés de
lumières étranges,

Montant l'un après l'autre, ayant de
l'orient

Et de l'immensité sur leur front
souriant,

Ceux-ci levant leurs mains, ceux-là
dressant leur aile,

Calmes, éblouissants, sereins, et

cette échelle,
Sœur de celle que l'ombre à ses yeux
dérobait,
Hélas, n'aboutit pas au ciel, mais au
gibet.

Oh! puisque c'est ainsi que les
choses sont faites,
Puisque toujours la terre égorge ses
prophètes,
Qu'est-ce qu'on doit penser et croire,
ô vastes cieux!
Contre la vérité le prêtre est
factieux;
Tous les cultes, soufflant l'enfer de
leurs narines,
Mâchent des ossements mêlés à leurs

doctrines;

Tous se sont proclamés vrais sous
peine de mort;

Pas un autel sur terre, hélas, n'est
sans remord.

Les faux dieux ont partout laissé leur
cicatrice

A la nature, sainte et suprême
matrice;

Partout l'homme est méchant, cœur
vil sous un oeil fier,

Et mérite la chute immense de
l'éclair;

Toute divinité dans ses mains
dégénère

En idole, et devient digne aussi du
tonnerre.

Qui donc a tort; qui donc a raison;
que penser;
Dieu semble chaque jour plus avant
s'enfoncer
Dans la profondeur sourde et fatale
du vide;
Le Zend est ténébreux; le Talmud est
livide;
Nul ne sait ce qu'un temple, et le dieu
qu'on y sent,
Aime mieux voir fumer, de l'encens,
ou du sang;
Toute église a le meurtre infiltré
dans ses dalles;
Les chaires font en bas d'inutiles
scandales,
Les foudres font en haut d'inutiles

éclairs;

Ce qu'on doit faire avec ce qu'on doit
croire, hélas!

Presque toujours conteste et
rarement s'accorde.

L'abîme profond s'ouvre; un dogme
est une corde

Qui pend dans l'ombre énorme et se
perd dans le puits.

Ainsi mourut Jésus; et les peuples
depuis,

Atterrés, ont senti que l'inconnu lui-
même

Leur était apparu dans cet Homme
Suprême,

Et que son évangile était pareil au

ciel.

Le Golgotha, funeste et pestilentiel,
Leur semble la tumeur difforme de
l'abîme;

Fauve, il se dresse au fond
mystérieux du crime;

Et le plus blême éclair du gouffre est
sur ce lieu

Où la religion, sinistre, tua Dieu.



Chapitre 6

Livre troisième : La Prison (DENOUEMENT)



LES SQUELETTES

.....

.....

La tour est âpre et noire, et, du haut
jusqu'en bas,
Elle est un instrument de supplice;
un étage
Fait agoniser moins ou souffrir
davantage;
Changer de cabanon, c'est changer de
tourment;
Le captif, dans la cave, expire
lentement;

Sous le toit, dans un trou qu'on
nomme la calotte,

Il étouffe en juillet, en décembre il
grelotte;

Sous plus ou moins d'horreur
l'homme se sent plier

A mesure qu'il monte ou descend
l'escalier;

Nulle part le repos, l'air frais, la
clarté pure.

Chaque chambre a la forme utile à la
torture;

Ici l'on gèle; ici l'on brûle; ici l'on
meurt.

.....
.....

Dans ce lieu morne,
La minute est bourreau, l'heure est
épouvantail.

Une horloge apparaît. Au-dessus du
portail.

Autour du cadran triste, une chaîne
est sculptée,

Cercle affreux, chaîne énorme à lier
Prométhée;

Elle entoure le temps, et,
monstrueuse à voir,

Saisit par ses deux bouts, au bas du
fronton noir,

Une statue étrange et morne,
prisonnière

Qui grince et fait effort pour sortir
de la pierre;
La statue a deux fronts, l'un jeune et
l'autre vieux;
Sur le cadran, rouillé par l'hiver
pluvieux,
L'aiguille, résumant dans une heure
une vie,
Par la chaîne toujours à tous ses pas
suivie,
Part du jeune homme et vient aboutir
au vieillard.
Lugubre, elle paraît marcher sous un
brouillard;
On croit voir l'affreux doigt de la
bastille sombre
Montrant ce qu'elle fait du

prisonnier dans l'ombre,
Et disant - C'est ici que les pas sont
tremblants,
Et que les cheveux noirs deviennent
cheveux blancs.

... ..
... ..

Effroyable prison qui n'a point de
mémoire!
La geôle, au dehors noire est aveugle
au dedans;
Elle prend! sans les voir, des hommes
dans ses dents
Et, sans s'informer d'eux, les mâche
et les dévore.

... ..
... ..
... ..
... ..

En entrant dans ces murs terribles,
où, pour eux,
Les heures maintenant, hélas, seront
si lentes,
Les captifs sont inscrits sur des
feuilles volantes;
Pas de livre d'écrou. Tout est fait de
façon
Que rien ne laisse trace en cette âpre
prison,
Et que le nom s'y perde en même

temps que l'homme.

Quel est ce prisonnier, et comment
on le nomme,

Après dix ou vingt ans, personne ne
le sait;

Pas même lui. La dalle ignore ce que
c'est,

Le carcan le saisit au cou sans le
connaître,

Et le ver, qui déjà goûte à sa chair
peut-être,

Ne peut dire son nom à la taupe qui
fuit.

Hier, aujourd'hui, demain, ne font
qu'un. Plus un bruit.

L'homme, qui maintenant va mourir
goutte à goutte,

Une fois qu'il a mit le pied sous cette
voûte,

Sent au-dessus de lui son propre
effacement.

Sa vie est à jamais mêlée a ce ciment.

Le fil qui nous rattache au monde
dont nous sommes,

Et lie à travers l'ombre un homme
aux autres hommes,

Se brise ici. Sans air, sans jour, sans
point d'appui,

L'homme le sent flotter rompu
derrière lui.

Un vivant n'est plus là qu'un rêve
dans un gouffre.

Entrer là, c'est entrer dans de l'oubli.

L'on souffre,
On rampe, on saigne, on râle, on crie;
on ne sait pas.
Le captif va, vient, tremble; il fait de
vagues pas,
Sent à son pied sa chaîne et s'arrête
farouche,
Boit à sa cruche, mord à son pain
noir, se couche,
Se lève, se rendort, tressaille, et,
réveillé,
Dit: Où suis-je? que suis-je? et tâte
un mur mouillé.

Il ne sait plus qu'il souffre, il ne sent
plus qu'il pleure;
Il semble à ce damné qu'il s'enfonce

à chaque heure

Plus bas dans la prison, et que, dans
lui vivant,

La prison chaque jour pénètre plus
avant;

La Bastille le tient; hagard, il
s'incorpore

A cet épouvantable et hideux
madrépore;

Morne, il constate, au froid toujours
croissant du fer,

La transformation de son bagne en
enfer;

Il croit que l'heure est morte au-
dessus de sa tête,

Et que l'éternité dans son cachot
s'arrête.

Est-ce que son œil voit? est-ce que
son cœur bat?

Il s'accoude des mois entiers sur son
grabat,

Écoutant dans un coin filer quelque
araignée.

Son âme se détache et lui semble
éloignée;

Il croit heurter sa bière en touchant à
son lit;

L'évanouissement par degrés le
remplit;

Il ne peut plus fixer un temps,
compter un nombre;

La pierre devient nuit, lui-même il
devient ombre,

Et sent croître, à travers la stupeur

de l'ennui,
Autour de lui la tombe et le fantôme
en lui.

.....
.....

.....
.....

O triste genre humain! Sur tous les
échafauds
Tant de sang fut versé dans les deux
hémisphères
Que du fer qu'on en eût tiré l'on eût
pu faire
Hélas! tous les barreaux de toutes les

prisons!

... ..
... ..

... ..
... ..

... le cabanon prépare à l'échafaud.
Le patient commence au captif; les
supplices
Ont pour aide la geôle obscure, et
pour complices
La cruche d'eau, l'ennui, la paille, le
barreau;
Qu'est-ce que les verrous? des valets
du bourreau.

... ..
... ..

L'énorme tour a douze étages de
cachots,
Noirs, hideux, et selon la saison,
froids ou chauds;
Des fournaises en juin, en janvier des
glacières;
Chaque cellule est basse, et l'on voit
des poussières
Qui jadis ont vécu, dans l'ombre des
piliers;
Des squelettes, dans l'angle obscur
des escaliers,

Sont adossés au mur, ayant au cou
des chaînes;
On entend le vent fuir dans les forêts
prochaines,
Et les captifs au fond du donjon sont
pensifs;
Les portes sont de fer, les verrous
sont massifs,
Et le trousseau de clefs fait la charge
d'un homme.
Le roi, qui des deniers du peuple est
économe,
A quinze ou vingt palais à meubler,
de façon
Qu'il n'a pas de quoi mettre un lit
dans la prison;
Aussi les prisonniers couchent-ils

sur la pierre.

Cent vingt archers du guet, à la
longue rapière,

Graves, muets, portant la jaquette à
grands plis

Sous le hoqueton bleu semé de
fleurs-de-lys,

Veillent du haut en bas, six devant
chaque porte.

.....
.....

Oh! qu'elle avait commis de crimes,
la géante!

II

CAMILLE ET LUCILE

III

LA PRISE DE LA BASTILLE

DENOUEMENT

SATAN PARDONNE

.....
.....

Le sanglot de Satan dans l'ombre
continue.

Satan sous sa voûte

Je me dresse, marqué par l'effroyable
trait:

Dernier degré de l'horreur! - L'amour

me hait.

DIEU PARLE DANS L'INFINI

Non, je ne te hais pas

... ..

Un ange est entre nous; ce qu'elle a
fait te compte;

L'homme, enchaîné par toi, par elle
est délivré.

O Satan, tu peux dire à présent: je
vivrai!

Viens, la prison détruite abolit la
géhenne!

Viens, l'ange Liberté c'est ta fille et
la mienne.

Cette paternité sublime nous unit.

L'archange ressuscite et le démon
finit,

Et j'efface la nuit infâme, et rien n'en
reste;

Satan est mort, renais, ô Lucifer
céleste!

Remonte hors de l'ombre avec
l'aurore au front!

... ..

A écrire au verso de la dernière page

O mondes du dehors, Dieu rayonne
pour tous,
Vos mystères profonds ne regardent
que vous.



Chapitre 7

Les Grands Morts



U LOIN SOUS une brume
aux épaisseurs
profondes,
L'œil, dans l'obscurité,
plus bas que tous les
mondes,

Voit vaguement des fronts énormes
s'agiter.

Tâchant encor d'aider l'homme et de
l'assister,

Ils sont tous là, pensifs, sur de
ténébreux trônes,

Les guides des Sions, des Tyrs, des
Babylones,

Tous ceux que la nature et l'art ont
pour docteurs,

Tous les contemplateurs et tous les

rédempteurs

Qui bravèrent du sphinx la figure
camuse,

Tous ceux qui, par l'esprit, la vision,
la muse,

Fouillant l'énigme monde et l'énigme
destin,

De quelque âge nocturne ont été le
matin.

Les plongeurs du chaos, les sondeurs
du désastre,

Moïse, Orphée, Hermès, Socrate,
Zoroastre,

Michel-Ange, Gama, le chercheur
hasardeux,

Milton, Newton, Jean Huss, Tell,
Shakspeare; et près d'eux,

Tous les autres pasteurs des
humanités sombres
Que d'autres sphères vont
promenant dans les ombres,
Tous les puissants Colombes et tous
les Christs divins,
Tous les Dantes, les Jobs, les
Luthers, les Calvins,
Et tous les Mahomets de tous les
autres globes,
Géants ayant du jour dans les plis de
leurs robes,
Sont là; les Spinosas comme les
Aarons;
Formes d'une autre vie et que nous
ignorons;
Ils ne se parlent pas; et, d'un geste

farouche,

Ils écoutent, penchés et le doigt sur
la bouche;

Leur âme en leurs yeux brille; ils
écoutent le bruit.

Ce concile de l'ombre est assis dans
la nuit.

L'esprit monte, descend et plane
l'aile haute,

Sur cette formidable et sombre
Pentecôte;

Ils lisent à la fois hier, aujourd'hui,
demain;

Leur crâne est transparent pour leur
œil surhumain,

Et chacun d'eux s'adosse à quelque

grand pilastre.

Sur leur tête l'idée éclôt et devient
astre,

Et luit comme Vénus qui brille au
fond des soirs

A l'heure où le bœuf roux descend
des abreuvoirs,

Où l'on entend hennir sur les monts
les cavales.

Ces comètes qu'on voit passer par
intervalles

Avec une lumière immense dans les
cieux,

S'allongeant à travers l'éther
silencieux,

Flamboyantes, à l'ombre éternelle
mêlées,

Sont des langues de feu de leurs
fronts envolées.

17 avril 1855



œuvre du domaine public

Édité sous la licence Creative
Commons BY-SA



Except where otherwise noted, this work is licensed under
<http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/>

Cette œuvre est publiée sous la licence
CC-BY-SA : vous pouvez donc
légalement la copier, la redistribuer,
l'envoyer à vos amis. Vous êtes
d'ailleurs encouragé à le faire.

Source :

B.N.F. - Wikisource

Ont contribué à cette édition :

Gabriel Cabos

Fontes :

David Rakowski's

Manfred Klein

Dan Sayers

Justus Erich Walbaum - Khunrath

bibebook

